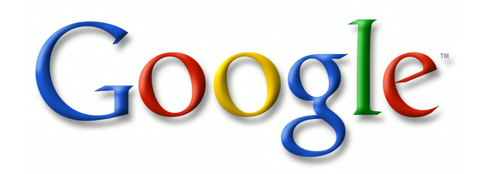


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

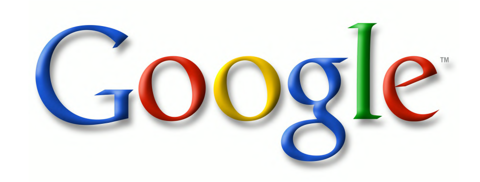
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

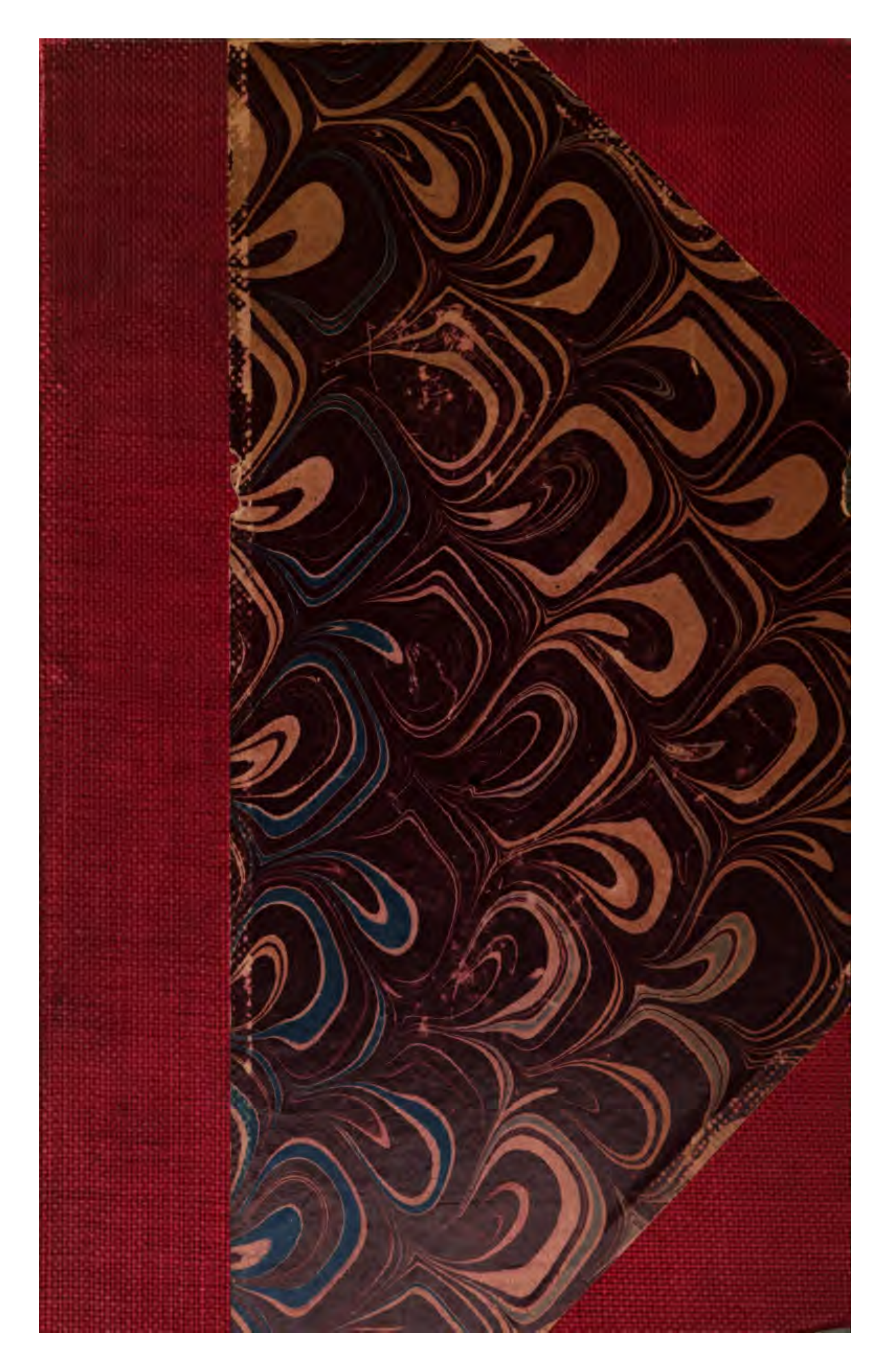
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Ott. 3328.21

Bound
OCT 24 1899



Harvard College Library.

FROM

JAMES RUSSELL LOWELL,

Class of 1838.

Received Jun. 22, 1861.



36.75.

Ott.3328.21



LETTRES

SUR

LE BOSPHORE.

On trouve chez le même Libraire :

Albarose, ou les Apparitions de Baffo, par Marchais de Migneaux, 5 vol. in-12, 12 fr.

Histoire des Prisonniers célèbres, 5 vol. in-12, 12 fr.

Introduction à l'Histoire de l'Empire français, par Regnault-Warin, 2 vol. in-8°, 2e édition, 12 fr.

Mémoires de Billaud-Varennes, ex-conventionnel, 2 vol. in-8°, 8 fr.

Henry et Amélie, ou l'Héritage inattendu, traduit d'Auguste Lafontaine, 2 vol. in-12, 5 fr.

Le Château de Sombremar, ou les Deux Fantômes, 2 vol. in-12, 5 fr.

Altamor, ou les Cinq Frères, 3 vol. in-12, 7 fr. 50 c.

Le Député, roman historique, 2 vol. in-12, 5 fr.

Sous presse pour paraître le 20 avril.

Mémoires sur la Révolution, matériaux pour servir à l'Histoire de Fouché, duc d'Otrante, 1 vol. in-8°. (authentique.)

Biographie législative de la Chambre des Députés de 1821. 1 vol. in-8°.

Biographie des faux Prophètes vivans. 2 vol. in-8°.

LETTRES

SUR

LE BOSPHORE,

OU

RELATION

D'UN VOYAGE EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'ORIENT PENDANT LES ANNÉES 1816 A 1819.

By the Countess (Courbois) de la Ferté-Meun

A PARIS,

Chez DOMÈRE, Libraire, quai St.-Michel, maison neuve des cinq arcades.

1821.

Ott. 3328.21

866/38

ERRATA.

Pag.	lig.	
5	10	ce dieu, *lisez* le dieu.
21		en note (Bossuet).
43	25	la, *lisez* le.
113	6	page, *lisez* prince.
124	5	Rechirtache, *lisez* Bechicktach.
129	9	siamoise, *lisez* samour.
148	17	Zeyneph, *lisez* Zeydalik.
149	9	Zeyneph, *lisez* Zeydalik.
170	14	fouleur, *lisez* fourreurs.
199	4	feredji, *lisez* féredgé.
207	4	la châsse, *lisez* la chaire.
Ibid.	35	Dimitri, *lisez* Saint Dimitri.
234	4	Bétis, *lisez* Betlis.
301	1	Stanaraki, *lisez* Fanaraki.
319	10	calvas, *lisez* chalvar.
Ibid.	20	soudgé, *lisez* féredgé.
336	2	sabour, *lisez* samour.
410		en tête. A bord de la Trinité, *lisez* à bord de la Truite.

LETTRES

SUR

LE BOSPHORE.

Vous me demandez, Monsieur, la permission de publier les Lettres que j'ai écrites sur les bords rians du Bosphore; et pour vaincre la timidité de mon amour-propre, vous m'annoncez qu'elles ont obtenu des suffrages recommandables. Je ne veux point donner un démenti à votre amitié; et puisque vous croyez que mes observations et mes historiettes peuvent un moment intéresser le Public, je vous laisse tout-à-fait le maître de disposer de ma correspondance; mais n'oubliez pas que je ne suis point auteur, que je ne veux point l'être; que j'ai écrit pour vous seul des observations dont tout le mérite est d'être exactes et recueillies

sur les lieux; qu'enfin j'ai causé avec vous, et que je ne dois pas être jugée sur des prétentions qui sont loin de moi.

Voilà ce que je vous prie de faire connaître au Public. Sollicitez pour moi son indulgence, et songez bien, Monsieur, que mon amour-propre vous rend responsable des effets de votre indiscrète bienveillance.

Ire LETTRE.

A bord de la frégate la Galatée.

Me voilà donc dans cette grande maison flottante, ayant pour compagnes de voyage peine et tristesse. Tout est tranquille à bord. Je suis seule et je pleure! Mes larmes ont cependant quelque douceur. La consolante idée des regrets que mon départ a causés à mes amis, adoucit les miens.

Quel moment douloureux que celui où l'on se sépare de la terre, où l'on tire cette échelle sur laquelle on voit descendre le dernier ami qui était venu mêler ses larmes aux nôtres!

Ma vue se porte vers cette ville où j'ai connu les douceurs de l'amitié. Ma pensée s'environne sans cesse de ceux que je viens de quitter si tristement. J'aperçois encore

la terre ; elle disparaît à mes regards. Partout la mer, rien que la mer et le ciel.

L'horizon est pur ; une heureuse navigation nous portera bientôt vers les arides rochers de la Corse. Je vais donc revoir les objets de ma tendresse, et presser sur mon cœur mon petit Charles !

Quelle belle nuit ! la lune de sa douce clarté argente la surface des flots. Le navire, poussé par un vent frais, poursuit sa marche légère, tandis que le passager, se reposant sur la foi des présages les plus favorables, oublie dans les bras du sommeil les peines du passé et les craintes de l'avenir.

IIe LETTRE.

Le ciel et la mer se confondent ensemble. Que de réflexions se présentent en foule à mon esprit ! J'ai passé une partie de la nuit sur le pont, contemplant le calme de la nature.

C'est aujourd'hui dimanche. La cloche du vaisseau appelle les fidèles au sacrifice de la messe. Un autel est dressé sur le pont ; une musique religieuse se fait entendre. Nos prières et nos vœux s'élèvent vers ce Dieu de bonté. L'équipage, dans l'attitude du recueillement, demande un vent favorable. On chante le *Domine salvum fac regem* avec amour et respect. Une flamme rouge signale à la goëlette la *Biche*, qui est près de nous, la célébration de l'auguste mystère. Son équipage participe à cette cérémonie sainte. La flamme amenée trois fois annonce l'élévation de l'hostie. Quel spectacle sublime que celui

où la religion, déployant la solennité de ses pompes au milieu de l'immensité, fait apparaître sur les autels de la foi ce Dieu dont la présence apaise les orages du cœur et calme les tempêtes des mers.

Les matelots passent de ces austères devoirs aux accès d'une joie bruyante. Le soir, lorsque le vaisseau se balance mollement sur l'onde, l'équipage se livre aux plaisirs de la danse. Le vent tourne, le bal finit; et les danseurs, tout entiers à la manœuvre, virent de bord et songent encore aux divertissemens de la soirée.

IIIe LETTRE.

Quelle belle journée se prépare! déjà la mer ne semble plus le bout du monde. Nous apercevons la terre. La haute montagne de Calvi, couverte de son enveloppe blanche, se montre à nous. Nous ne marchons pas assez vîte au gré de mon impatience : on voudrait forcer de voiles lorsque c'est pour revoir les objets de sa tendresse.

J'ai dessiné la tour de Giraille ; elle est sur un rocher isolé, et présente un monument encore bien conservé et d'un bel effet.

Nous apercevons Bastia: nous allons mouiller à une lieue de la ville, le port ne pouvant porter de frégate.

IVe LETTRE.

La ville de Bastia est bâtie, comme Toulon, sur une colline adossée à de hautes montagnes qui semblent la protéger. Le port est vilain et petit; la mer, dans ce port, a des fureurs qui ne promettent pas un abri bien sûr aux bâtimens obligés d'y mouiller. J'ai visité les églises, le luxe y est extrême; toutes les coupoles et les colonnes sont dorées. Les ornemens se font remarquer par une grande magnificence; les jours de fête, plus de quatre cents cierges brûlent sur l'autel.

Ce qui attire l'attention des étrangers, c'est un crucifix de grandeur naturelle, dont le bois est noir comme de l'ébène. Il est très-bien sculpté; des pêcheurs l'ont trouvé dans le port, il y a cent ans. La tradition dit qu'il y avait dans la caisse qui le renfermait une ampe allumée.

Les femmes, ici, sont généralement jolies et mises avec beaucoup d'élégance ; on ne croirait pas avoir quitté la France, même Paris ; les jeunes personnes y sont décentes, les enfans charmans. On aime beaucoup la musique ; la guitare est l'instrument à la mode : on y entend des voix mélodieuses.

Le jeudi, *la Galatée* a donné une grande fête à l'ambassadeur. La frégate était pavoisée ; une tente dressée sur le pont garantissait des ardeurs du soleil. Dans la batterie, une salle à manger, quoique faite à la hâte, était décorée en fleurs naturelles. On y voyait le portrait du Roi entouré d'immortelles ; vingt-un coups de canon ont annoncé que l'on portait la santé de S. M. De nouvelles salves ont marqué le départ de l'ambassadeur et la fin des plaisirs de cette journée.

Ve LETTRE.

Nous nous embarquâmes le 9 mai sur *la Galatée* par un temps calme. L'ambassadeur était accompagné d'une suite nombreuse, qui ne voulait quitter la frégate que lorsque les ancres seraient levées ; mais tout-à-coup les vents, qui semblaient empressés de nous transporter dans une autre région, firent chasser le bâtiment sur ses ancres ; ils devinrent même si violens, que tout le monde eut bien de la peine à regagner la terre sur un frêle canot.

Une brise légère nous porta vers les côtes d'Italie. Toute la journée, notre navire erra sur les flots soulevés par les vents qui s'échappent avec fureur des bouches de Bonifacio. Tous les passagers furent malades, excepté moi.

VI[e] LETTRE.

Après un calme plat nous avons retrouvé les vents et la route. Nous marchons vers le phare de Messine : déjà nous apercevons la verdure qui couvre les côtes de la Calabre ; Stromboli fuit derrière nous. Les éruptions du volcan ont été très-fréquentes cette nuit ; il jetait des feux à dix minutes de distance. Le mouvement alternatif du navire balancé sur une mer houleuse offrait à nos regards une perspective singulière. Nous voyions la flamme rougeâtre descendre, s'élever pour descendre encore, et enfin s'évanouir, jusqu'au moment où de nouveaux feux sortis du gouffre projetaient leur sinistre clarté sur le vaste abîme des flots.

Midi.

Nous entrons dans le canal de Messine. Tous les matelots sont sur le pont. Les écueils

sans nombre, semés dans les parages de Carybde et de Scylla, demandent une grande activité dans la manœuvre. Si vous voulez voir un pays dont la culture soit ravissante, venez en Calabre. Les montagnes qui s'élèvent sur la côte sont cultivées comme des jardins. Au bas, règnent des allées d'orangers que l'on prendrait au premier coup-d'œil pour des avenues de peupliers, tant ces arbres sont beaux et droits. La ville de Scylla, que l'on aperçoit sur le bord de la mer, est bâtie à côté d'un rocher dont la pierre est si uniformément taillée, et les crevasses si régulières, que l'on croirait plutôt voir l'ouvrage de l'homme qu'un jeu bizarre de la nature. Cette énorme masse domine une suite de petits rocs qui, de loin, ressemblent à des faisceaux d'armes disposés sans soins et jetés çà et là sur la côte. Des sémaphores ont été placés par ordre de Murat sur Scylla, aujourd'hui *Seglia*.

Nous franchissons sans crainte le détroit si redouté des anciens. Il semble que le vent seul se soit chargé de conduire la frégate. Nous ne tomberons point de Carybde en

Scylla, le Dieu de bonté veille sur nous. Aussi mes journées s'écoulent paisiblement sur le pont du navire, et mon âme, ouverte à mille sensations délicieuses, contemple avec transport le majestueux spectacle qui se déroule à nos yeux.

VIIe LETTRE.

Messine est une fort belle ville ; elle semble placée sur le penchant d'une colline pour frapper d'admiration le navigateur, qui la contemple avec complaisance, et qui, heureux d'avoir échappé aux dangers des mers, repose sa vue sur ses palais, ses édifices, et sur les vaisseaux de toutes les nations que le commerce amène dans son port. Le phare est cité comme un des plus beaux de l'Europe, quoiqu'il n'ait rien de merveilleux : c'est une tour carrée renfermant un fanal dont les feux salutaires signalent au loin les écueils semés sur ces bords. Un sémaphore a été placé sur ce phare. En face de Messine on aperçoit *Reggio*, petite ville bâtie en amphithéâtre et d'un aspect fort agréable. L'élégance de ses édifices, au milieu desquels s'élèvent un temple orné de colonnes et une église gothique, en fait un panorama charmant.

Voici le mont Gibel, autrement dit l'Etna, dont les éruptions ont causé tant de maux et ont englouti entièrement la ville de Catane en 1693. Dix-huit mille personnes périrent dans cet affreux désastre. Elle a été rebâtie depuis. On donne au mont Etna dix lieues de hauteur; sa circonférence est de cent lieues. Les ondulations d'une fumée épaisse et noirâtre, que vomissent continuellement ses gouffres épouvantables, forment un singulier contraste avec la triste et blanche uniformité de la neige qui couvre les environs du cratère. Le souvenir du passé ne trouble point la sécurité de l'habitant de Catane, et sa destinée s'écoule sans crainte sur ces mêmes laves qui jadis dévorèrent les habitations de ses pères. Dans ce moment même, une nouvelle éruption le menace; mais le joyeux Sicilien contemple sans effroi le volcan, dont les feux, selon lui, ont perdu la redoutable influence qu'ils avaient autrefois.

VIIIe LETTRE.

Nous avons changé de parages aujourd'hui, nous sommes dans la mer Ionienne que le golfe Adriatique rend presque toujours houleuse, ce qui nous donne un roulis épouvantable. Un grand roulis pourrait fort bien se comparer à un tremblement de terre. Pourquoi ne dirait-on pas : A telle hauteur nous avons éprouvé un tremblement de mer? Les meubles du navire changent de place, les chambres ont l'air d'avoir été occupées par des gens de mauvaise humeur qui ont tout renversé. Un inconvénient plus grand que le roulis, c'est le tangage; il est plus fatigant encore. Nous avons été pendant vingt-quatre heures dans une tourmente perpétuelle, dont le passager peu accoutumé aux voyages sur mer n'adoucit les effets qu'en se couchant. On ne dort pas, mais le mal-aise se fait moins sentir dans cette position.

IXᵉ LETTRE.

La mer est toujours grosse. On nous annonce le Péloponnèse. Il semble que l'on va recevoir un nouveau bienfait de l'Eternel chaque fois que la terre est aperçue. Le *cap Matapan* élève devant nous ses rochers pyramidaux. Cette chaîne de montagnes, où les anciens avaient placé le *Ténare*, ressemble à celles qui dominent la ville de Toulon ; mais elles sont mieux cultivées.

Chaque heure de marche nous découvre un nouveau pays embelli par les brillantes fictions de l'antiquité. Nous invoquons la mère des amours ; nous la supplions de guider nos pas sur l'île qui lui fut consacrée. C'est vous dire que nous arrivons à *Cérigo*, l'ancienne *Cythère*, séjour de Vénus et des Grâces. Nos yeux cherchent avec une avide curiosité, mais en vain, ses temples et ses autels. *Cérigo* est un rocher, cultivé dans

quelques endroits, stérile dans beaucoup d'autres, et où s'élèvent de distance en distance quelques touffes de verdure.

Les propriétés sont séparées par des haies vives ou par de petits murs. On assure que la beauté s'est conservée dans tout son éclat chez les descendans de Cythérée; c'est bien quelque chose. Mais dans la patrie de Vénus on voudrait trouver des monumens précieux qui rappelassent le culte rendu à la mère des Amours. Rien n'atteste aujourd'hui sa grandeur passée; et si les récits que les poètes nous ont laissés de son antique splendeur ne sont que de rians mensonges, Delille avait raison de dire que, pour se plaire là, il fallait bien un peu d'amour.

Xe LETTRE.

C'est en vue de l'île de Candie que je vous écris. Nous courons sur *Milo*, l'ancienne *Mélos*.

Pour charmer les ennuis de notre navigation, les passagers ont joué hier à de petits jeux : il était assez plaisant d'ordonner un gage touché, et de faire le voyage de Cythère vis-à-vis de cette île.

Un vent contraire nous repousse de *Milo*. Nous avons vu de près cette chaîne de montagnes, qui ne ressemble en rien à *Antémilo*. Cette dernière île est très-aride. On y trouve quelques chèvres, couleur de *poil de cerf*, dont la tête est marquée d'une croix noire. Les montagnes de *Milo* sont bien cultivées ; hérissées de rochers sourcilleux, elles présentent un aspect digne des pinceaux d'un artiste habile, dont l'imagination exaltée lui retracerait ce que l'antiquité

raconte de *Mélos*. Cette île a un port excellent; les vaisseaux battus par les vents viennent s'y réfugier pour y attendre un temps plus favorable : mais il nous est impossible d'en gagner l'entrée. Les vents nous jettent sur Antémilo. Nous courons des bordées de l'une de ces îles à l'autre.

J'ai voulu voir aujourd'hui le lever du soleil. A quatre heures j'étais déjà sur le pont; mais rien d'extraordinaire n'a marqué l'apparition de l'astre du jour; il s'est montré à mes yeux, sortant du sein des flots, avec sa couleur purpurine, qui, à mesure qu'il s'élevait dans les champs de l'espace, est devenue plus blanche, et enfin si éclatante, que je n'ai pu en soutenir l'éblouissante beauté.

Astre lumineux! laisse tomber tes rayons bienfaisans sur les riches moissons qui couvrent les plaines de ma patrie! Réchauffe de ta douce chaleur le vieillard, au milieu des champs qu'il a si souvent trempés de ses larmes; et que l'homme, en contemplant tes feux éternels, reconnaisse l'ouvrage d'un Dieu créateur de toutes choses, *dont la*

prévoyance s'étend aux siècles futurs, et enferme dans ses desseins l'éternité toute entière. *

Après avoir doublé Négrepont, île qui tient à la terre ferme par un pont que l'on détourne pour laisser un libre passage aux bâtimens, nous avons vu Lemnos. Bientôt la terre d'Asie a fixé notre attention, et le Cap Baba et Mételin, autrefois Lesbos, se sont montrés à nos regards. Rien de beau, rien de pittoresque comme la vue du Cap Baba ! Les nombreux oliviers et les vignes qui couvrent son territoire, en font un pays très-commerçant et très-riche. Mételin a un superbe port, où le bâtiment battu par la tempête trouve un asile assuré.

Après avoir essuyé un orage violent, notre navire, jouet de la fureur des vagues, marchant à la lueur des éclairs et au milieu des éclats redoublés du tonnerre, est arrivé à Ténédos, où nous avons mouillé, à côté de la gabarre l'*Emulation*, qui doit nous conduire à notre destination.

XIe LETTRE.

La belle journée que celle d'hier! Nous l'avons passée à *Alexandria-Troas*, une des dix-huit villes qui portèrent le nom d'Alexandre. Il est impossible de résister au sentiment de la plus vive, de la plus profonde exaltation, en contemplant ces superbes ruines. Nous sommes entrés dans une vaste enceinte, que plusieurs voyageurs ont prise pour un *gymnase;* mais les savantes recherches de M. de Choiseul-Gouffier ont suffisamment prouvé, depuis, que ces immenses débris appartenaient à des *Thermes*. On y voit encore une grande ouverture ceintrée, qui annonce l'entrée d'une vaste salle, et une espèce de galerie où l'on remarque plusieurs enfoncemens ou niches. S'il y a eu, dans ce temple, des Dieux et des Idoles, il est aujourd'hui bien déchu de sa splendeur, car il sert d'asile aux chevaux.

Nous avons fait un chemin extraordinaire

pour parcourir ces débris, en longeant les remparts de la ville, qui sont formés de murs très-épais. La végétation de ce pays est admirable : le blé est superbe; le chêne à feuilles pointues, dit *valloné*, est le seul arbre qui croît en abondance au milieu de ces ruines. J'y ai vu l'arbre de Judée et l'arbre à gigot, et beaucoup de genêts d'une odeur agréable; c'est le genêt d'Espagne. Nous foulions continuellement des tapis de fleurs. J'ai cueilli la marguerite des champs; mais je n'ai pas voulu l'interroger, dans la crainte d'y trouver, en l'effeuillant, l'oubli des absens.

Après une montée assez rude, on arrive sur une hauteur, où gisent des tronçons de colonnes et des fragmens de chapiteaux. La vue s'étend de ce point sur un espace immense : d'un côté, le Cap Baba, le mont Athos, et Ténédos avec ses fortifications tombant en ruine; plus loin, Mételin, autrefois Lesbos; ici, la mer, que les bâtimens du pays sillonnent dans tous les sens. Le port d'*Alexandria* a la forme d'un bassin ovale; mais les sables l'ont séparé de la mer.

XIIe LETTRE.

A bord de l'*Émulation*.

Nous venons de changer de domicile. La grande maison flottante est remplacée par la gabarre l'*Emulation*, qui doit nous porter à Constantinople. Les vaisseaux et les frégates n'ont plus l'entrée du Bosphore, depuis l'imprudence d'un vaisseau anglais, qui tira sa bordée, à boulets, sur le château des Dardanelles. Les bâtimens de toutes les nations ont été victimes de cette étourderie.

Nous avons mis à profit cette circonstance en parcourant la plaine de Troie. Rien ne peut se comparer à la journée délicieuse que nous avons passée aujourd'hui. Nous sommes débarqués sur la côte d'Asie, d'où un chemin, pratiqué sur les flancs d'une colline assez rapide, nous a conduits à *Yeni-Keny*. L'aga, qui nous attendait, nous a offert le

café, selon l'usage turc, dans de très-petites tasses : ces tasses sont soutenues par des coquetiers d'argent, que l'on nomme *Zarf*. Le café est moins fort que le nôtre : on l'avait sucré pour nous faire fête ; mais les Turcs ne connaissent pas encore *la cafetière à la de Belloy*.

Maintenant, voulez-vous nous accompagner sur la terre sacrée, que nous allons parcourir. Prenez Homère, suivez-le dans ses descriptions si poétiques, si précises, si ravissantes, et votre cœur palpitera comme le nôtre à l'aspect de ces nobles ruines ! et votre imagination rendra à ces rives désolées les palais superbes qui les embellissaient et les demi-dieux qui les illustrèrent ! L'objet le plus vulgaire se revêt des formes les plus imposantes dans ces lieux,

Où tout parle d'amour, ou de gloire, ou de vers.

Peut-être cette pierre a été mouillée des pleurs d'Andromaque..... Ici dorment les cendres de Diomède.... Plus loin, le vieux Priam, de ses mains défaillantes, embrassait les genoux de l'implacable Achille.

L'aga avait eu le soin de nous faire préparer des chevaux. Celui que montait l'ambassadeur était paré d'une bride d'argent, d'où pendait un grand nombre de petites pièces de monnaie de même métal. Les étriers, en Turquie, ont la forme d'un rectangle, assez grand pour recevoir une large babouche, ou botte turque. Tous les autres chevaux n'avaient que des brides en corde et point de selles; ce qui n'empêcha pas nos compagnons de les monter lestement et de courir au grand galop. M. de Châteaubriand, pendant son séjour à Tunis, *avait entendu le son d'un violon français sur les cendres de Didon et les ruines de Carthage;* j'étais témoin aujourd'hui de la folle gaîté que de jeunes officiers de notre marine faisaient éclater sur ces débris d'Ilion.

Nous montâmes, l'ambassadrice et moi, un *Arabat*, voiture imitant le char des anciens, et dont les roues sont pleines et ferrées; cette voiture était attelée de deux bœufs, qui par leur vîtesse le disputaient aux chevaux. Un sentiment d'admiration s'empara de nous en sortant du village de

Yeni-Keny, lorsque la plaine de Troie s'offrit à nos yeux avides d'interroger les traces de tant de combats, dont trois mille ans n'ont pu effacer la mémoire.

Nous avons vu le canal creusé par les ordres d'*Hassan-Pacha*, alors *Capitan-Pacha*. Nous avons passé devant la maison de campagne habitée aujourd'hui par *Hassan-Pacha*, fils de celui qui, voulant éprouver le courage de M. de Choiseul, ambassadeur de France, fit paraître tout-à-coup, à ses côtés, un lion qu'il avait apprivoisé. Le ministre français, sans donner le moindre signe de crainte, regarda froidement cette énorme bête, et dit à son hôte : *Vous avez là un bel animal!* Le pacha ne put s'empêcher de s'écrier : *Les Français sont braves!*

La maison d'Hassan-Pacha était couverte de cigognes, qui sont, dans ce pays, l'oiseau sacré. Malheur à qui les tuerait! Ces oiseaux font leurs nids par-tout, se perchent par-tout, et sont quelquefois si immobiles, qu'un de nos passagers les prenait pour des oiseaux empaillés. Vis-à-vis la maison d'Hassan s'élève une mosquée, surmontée de son minaret.

Nous continuâmes notre route dans cette belle plaine, qui, à mesure que nous avancions, nous présentait des points de vue toujours variés et toujours admirables. Parmi un grand nombre de tombeaux qui couvrent cette terre, nous aperçûmes celui d'*Enitis* : il est plus élevé que les autres, et l'on dit que c'est de là que le plus jeune des fils de Priam venait observer les mouvemens de l'armée des Grecs. Après trois heures de marche, par une pluie battante qui avait obscurci l'horizon, nous nous trouvâmes près du Scamandre. La pluie ayant cessé, nous mîmes pied à terre au bord de ce torrent, qui, ainsi que le dit Homère, peut être traversé sur le tronc d'un orme jeté sur les deux rives. Nous remontâmes ensuite aux sources du fleuve ; elles s'échappent en grand nombre de la base d'une colline rocailleuse, sur laquelle croissent, de distance en distance, des figuiers sauvages. (C'est l'*Ærineos*.) Elles occupent un espace d'environ deux cents toises, et elles se réunissent, près de là, dans un lit commun, pour se répandre dans la plaine.

Après avoir bu de leurs eaux limpides, nous allâmes à la recherche des sources chaudes; nous ne trouvâmes que celles qui alimentent un petit bassin formé irrégulièrement par quelques blocs de marbre et de granit : elles nous parurent seulement moins froides que les autres. Les gens du pays assurent que les eaux de l'un des bassins sont chaudes en hiver, et qu'elles fument alors abondamment. On trouve beaucoup d'arbres dans cette partie des sources; l'on y remarque aussi plusieurs jardins : c'était là, sans doute, qu'étaient ceux du vieux Priam. Ils appartiennent maintenant à l'aga de *Bounar-Bachi*. Ainsi, un misérable hameau turc occupe la place où fut Troie, et un stupide aga a succédé à Priam et à Hector, dans la possession d'une partie de ces brillans héritages!...

XIIIe LETTRE.

Je vous ai laissé reposer hier aux sources chaudes, il est temps de continuer notre course. Nous sommes arrivés, par un chemin facile, au sommet de la colline où est situé le village de *Bounar-Bachi*. Cette côte est assez bien boisée ; le chêne valloné y croît en abondance. Nous avons fait le trajet à pied, pour nous rendre, de là, au dîner que l'aga nous avait fait préparer par ordre d'Hassan-Bey ; mais nous voulions auparavant visiter le tombeau d'Hector. Après avoir gravi une montagne très-escarpée, avec toute l'impatience d'une curiosité qui brûle de se satisfaire, nous nous sommes aperçus que nous étions encore éloignés de ce monument. La chaleur était extrême, et il nous fallait traverser une nouvelle montagne aussi rapide que la première ; enfin, nous aperçûmes un

amas de fragmens de marbre, jetés sans art les uns sur les autres, et présentant la forme d'un cône : c'était la tombe du fils de Priam. L'ambassadeur nous y avait devancés, et nous étions encore en route, que déjà l'écho des environs nous portait les cris de *vive le Roi !* qu'il venait d'y faire entendre.

Comment définir l'émotion qui s'empare de l'âme à l'aspect d'un peu de terre recouvert de quelques pierres informes ? On dirait qu'un pouvoir magique plane sur ces contrées ; l'air qu'on y respire est imprégné de quelque chose de grand, de sublime ! L'imagination franchit la barrière des siècles et peuple ces solitudes abandonnées des hommes, mais non déshéritées de leur gloire. Le fier Agamemnon est encore à l'embouchure du Simoïs avec ses nombreux vaisseaux ; voilà les portes Scées, du haut desquelles Priam et Hécube attachent un regard douloureux sur le corps palpitant de leur fils infortuné, exhalant le dernier soupir aux sources du Scamandre.

Je n'ai pas voulu quitter ces lieux sans cueillir quelques fleurs de jasmin sauvage

qui croissent sur cette illustre tombe ; et après avoir salué celles de Phinéléus et d'Antiloque, nous nous sommes acheminés vers l'embouchure du fleuve, où s'élève le tombeau d'*Achille* et de *Patrocle*. Nous avions donné des larmes au souvenir de l'amour conjugal, pouvions-nous refuser le tribut de notre admiration à la sainte amitié qui unissait ces deux héros ? Non loin du Simoïs on aperçoit l'endroit où reposaient les restes de l'impétueux Ajax. On aime à croire que la cendre de ces vaillans capitaines a traversé les siècles, objets de la vénération des hommes, et que si leurs dépouilles mortelles n'ont laissé aucun vestige sur cette terre, le temps seul a dévoré la noble poussière de ces glorieux enfans de la Grèce et d'Ilion.

Nous continuâmes notre route par le Pergama : c'est sur cette colline qu'étaient réunis les temples des dieux et les palais des rois. Nous le parcourûmes avec la plus scrupuleuse attention ; mais toutes nos recherches ne nous ont montré que quelques restes de murailles qui ne présentent rien d'intéressant.

Homère en parle; il en fait la description comme celle des sources du Scamandre. Trois mille ans se sont écoulés... ce site existe tel qu'il l'a dépeint; il y manque Troie; la flamme et le temps l'ont détruite, et n'y ont laissé que la place et les souvenirs.

Après avoir donné toute notre admiration à cette belle partie de l'Asie, nous sommes revenus chercher le repos et un repas turc dans la maison d'Hussein-bey.

Après ce repas, dont nous avions grand besoin, nous regagnâmes notre canot, qui nous porta, sur une mer calme, à l'*Emulation*, où chacun, avec un enthousiasme que l'on ne peut concevoir, si l'on n'a pas mis le pied sur la terre des grands souvenirs, racontait les plaisirs de la journée à ceux que les soins du bâtiment avaient privés de cette course admirable.

1er juin.

Chaque jour amène quelque nouveauté dans un voyage comme le nôtre, où presque jamais nous n'avons perdu terre. Nous sommes devant les Dardanelles; bientôt nous aurons dépassé les châteaux d'Europe et

d'Asie; nous voyons leurs gros boulets de marbre formés de débris des colonnes qui faisaient l'ornement de quelques temples de l'antiquité.

Le dimanche 2.

Nous sommes enfin dans la mer de Marmara; nous avons sur la côte d'Europe Gallipoli, et sur celle d'Asie Lampsaque. Nous voilà vis-à-vis le tombeau d'Hécube. La ville de Lampsaque offre un aspect ravissant; chaque maison a un jardin. Ce qui est d'un bon effet, c'est la quantité de minarets qui s'y trouvent. On nous promet demain Constantinople.

Le mardi 4 juin.

La voilà donc cette ville promise à nos désirs! Le soleil se lève brillant pour dorer les coupoles et les minarets de la ville des Sept-Montagnes. Ancienne Byzance, reçois nos hommages. Quel admirable panorama! Je découvre la pointe du sérail : plus loin s'élèvent des casernes dont l'architecture rappelle celle du palais des Tuileries.... Quel est ce bâtiment carré avec ses

arcades ouvertes et ses deux pavillons, dont l'aspect a quelque ressemblance avec les pavillons de Flore et de Marsan ? On le prendrait pour le château des Tuileries, si les quatre façades n'étaient bâties et ne renfermaient une cour.

Nous continuons notre route. A mesure que nous avançons, de nouvelles merveilles se déroulent devant nous.... Quel est ce bâtiment élégant? C'est là que le Grand-Seigneur choisit, dit-on, celle qui doit avoir le bonheur de lui plaire. Le sérail a l'apparence d'un très-beau monument.

Cette ville, bâtie en amphithéâtre, où les cyprès rivalisent de hauteur avec les minarets, présente un coup-d'œil ravissant. La verdure, qui se confond avec les coupoles des mosquées, répand sur toutes les villes de l'orient quelque chose d'animé qui contraste avec la triste uniformité de nos cités. Toutes les maisons sont en bois et peintes de couleurs rouges, noires et grises : le Turc seul a le droit de les faire peindre en gros rouge. Les façades des palais des ambassadeurs sont blanches. Plus loin, on aperçoit

une promenade ombragée de cyprès : c'est le *Grand Champ des morts*.

Il est midi. Nous allons mouiller pour descendre à *Top-Hana*; déjà un peuple innombrable se montre sur le rivage ; la mer est couverte de canots, que l'on nomme ici *Caïques*. Celui de l'ambassadeur a sept paires de rames : il est blanc et or. Le pavillon sans tache est déployé, le bâtiment est pavoisé ; mais on ne tire point le canon près du palais du Grand-Seigneur. Le canot du commandant nous précède avec la musique de la frégate, et se rend, comme nous, à la chapelle du palais, qui est l'église des capucins.

Nous avons débarqué au milieu d'une foule immense qui se pressait sur notre passage pour nous voir monter au palais de France. Les rues de Péra ne sont pas belles. Nous avons fait le trajet en chaises à porteurs.

Arrivés à l'église, où nous allions rendre grâce à Dieu de notre heureuse traversée, le clergé est venu chercher l'ambassadeur à la porte du temple, pour le conduire à la place préparée pour les cérémonies. Le chapelain de l'ambassade a prononcé un discours

touchant, dans lequel il a parlé de la bonté et des vertus de notre auguste monarque; on a chanté le *Te Deum*, et les voûtes de l'église ont retenti, d'une manière bien chère à nos cœurs, du *Domine salvum fac regem*...... Lorsque cette religieuse cérémonie a été finie, nous sommes entrés au palais de France, aux cris mille fois répétés de *Vive le Roi! Vivent les Bourbons!*

Le palais de Péra est fort beau. La salle de bal est à-peu-près aussi grande que celle des maréchaux.

J'attendais avec impatience la fin de la journée pour me retrouver seule avec mes souvenirs : on aime à comparer ce que l'on voit avec ce que l'on a vu dans son pays; c'est un bien sûr moyen de se transporter aux lieux où on a laissé des amis. Ainsi, vous qui habitez la France, vous aurez toujours, à la fin de chaque journée, un soupir de regret, et à mon réveil ma pensée me conduira près de vous.

XIVe LETTRE.

En voyant ici la procession de la Fête-Dieu, on est loin de se croire chez les Infidèles. Dans ce pays, où flotte la bannière de Mahomet, rien n'est beau, rien n'est imposant comme cette cérémonie religieuse. La procession a eu lieu à Galata, dans un cloître superbe dédié à Saint Benoît, aux trois côtés duquel règnent des maisons occupées par des particuliers; chaque fenêtre était décorée d'un cachemire. Les ornemens des prêtres se font remarquer par une grande magnificence; les personnages les plus marquans de la légation française portent le dais; des enfans de chœur, couronnés de roses, jettent des fleurs et brûlent de l'encens devant l'image vénérée du Dieu vivant. La musique de la frégate, stationnée devant Constantinople, prêtait ses accens religieux à cette cérémonie sainte. Depuis

bien des années la procession n'avait été si brillante. Il est assez étonnant qu'une procession catholique ouvre sa marche par des janissaires, chargés de maintenir l'ordre dans cette pieuse solennité.

XVe LETTRE.

J'ai déjà la triste conviction que la peste est un fléau bien redoutable. Un jeune homme, d'une figure charmante, neveu d'un ministre de Naples, qui voyageait pour effacer et faire oublier de sa Cour quelques fautes politiques, est mort hier de cette funeste maladie : les uns croient qu'il l'a prise dans un bain turc où il était entré sans aucune précaution ; d'autres disent qu'elle lui a été donnée dans la maison d'une juive où il allait fréquemment. Ce qui rend cette dernière version plus vraisemblable, c'est que l'eau est un puissant préservatif de la peste. En revenant de chez cette femme il y a quatre jours, il ressentit des douleurs affreuses, qui le conduisirent au tombeau en très-peu de temps.

A l'époque où M. de Choiseul était ministre de France à Constantinople, un jeune

homme, attaché à l'ambassade, trouva la mort dans un bouquet de fleurs qu'une belle juive lui avait envoyé. Pense-t-on au danger quand on aime! Il aspirait leurs parfums avec délices : l'infortuné était loin de prévoir que sa destinée était renfermée dans le calice d'une rose!...

La peste est d'autant plus affreuse, que l'on meurt dans l'abandon de tout ce qui adoucit l'approche du moment suprême; l'amitié ne vient point fermer votre débile paupière, la tendre mère ne peut recevoir le dernier soupir de l'enfant de son amour : délaissée des siens et livrée à des mains mercenaires, la victime de ce mal horrible est transportée dans un hôpital, où la mort promène sans cesse sa faux menaçante; la religion seule, cette fille céleste, supérieure à toutes les craintes, veille au pied du lit funèbre avec ses trésors de charité et ses ineffables consolations, lorsque tous les sentimens de la terre ont disparu.

La peste n'est pas toujours mortelle : j'ai vu au palais de France un valet de pied qui l'a eue trois fois. L'air n'est pas contagieux,

mais le toucher a souvent des suites bien funestes : il faut sur-tout se garder soigneusement du contact des matières de laine. Il est possible de donner cette affreuse maladie et de ne pas la prendre. D'après de nouvelles recherches, on croit que la peste est produite, comme la gale, par des insectes cent fois plus petits que le ciron et absolument imperceptibles ; mais toutes les conjectures de la science ne peuvent préserver des dangers sans nombre que l'on court ici.

C'est aujourd'hui qu'a eu lieu le premier départ du courrier de France. Depuis notre arrivée à Constantinople chacun s'empresse d'établir sa correspondance. Ceux qui ont vécu sur des bords étrangers peuvent seuls comprendre avec quelle jouissance on donne ou on reçoit des nouvelles de sa patrie.

Je joins à ma lettre une histoire de deux jeunes gens dont la peste a favorisé les amours ; je désire qu'elle intéresse un moment votre curiosité.

HISTOIRE DE ZIBA ET D'OSMAN.

Un Arménien, heureux dans son ménage, et comblé des dons de la fortune, avait quatre enfans, parmi lesquels étaient deux filles, toutes deux l'idole de leurs parens. Toujours occupé de son commerce, et cherchant à accumuler des richesses, le père allait partout, même dans le plus fort de la dernière peste ; il bravait depuis long-temps ce cruel fléau, remerciant Dieu de l'épargner, car il était bon catholique ; mais, hélas ! le moment était arrivé où la peste allait entrer dans sa maison. Ziba, la plus jeune de ses filles, avait touché les habits de son père : tout-à-coup elle se sentit un mal-aise général, une fièvre brûlante se déclara. On appela le médecin, qui, craignant cette funeste maladie, ne voulut seulement pas l'approcher. Le père envoya chercher cet homme extraordinaire que l'on a nommé *l'abbé de la Peste*, et qui administre l'hôpital civilement et spirituellement. Ce respectable ecclésiastique a pris le nom de

Courban, qui veut dire en turc *sacrifice*. A la première vue, il annonce que c'est la peste. La mère tombe sans connaissance dans les bras de son autre fille; le père fait ses arrangemens avec l'abbé pour la transporter à l'hôpital. Ziba demande à son père, avec l'accent du désespoir, de l'envoyer au milieu des bois plutôt que dans ce lieu de douleur, dont le nom seul fait frémir; la mère joint ses prières à celles de Ziba, le père est inexorable. Oubliez-vous, dit-il à sa femme, qu'il vous reste d'autres enfans ?... Déjà la chaise à porteurs est demandée; Ziba recueille le peu de force qui lui reste, et dit qu'elle veut, pour la dernière fois, voir encore les fleurs qu'elle cultivait avec tant de soin. On la laisse aller; elle ne craignait pas d'être suivie, puisque déjà tout le monde la fuyait. Un escalier du jardin conduisait à la mer. Se trouvant seule, elle le descend, appelle un caïque, et se fait conduire à l'échelle du Grand-Seigneur, sans autre but que celui de fuir l'hôpital, espérant trouver quelque cabane où elle puisse s'abriter; mais au bout

de quelques momens ses forces sont épuisées, elle tombe sur la terre encore humide de la rosée du matin, fait sa prière et attend la mort. Un Turc que le hasard amène dans cet endroit, touché de la jeunesse et de la beauté de cette infortunée, veut lui prodiguer ses soins; mais Ziba, avec l'accent du désespoir, lui dit : Prêtez-moi votre secours, mais ne m'approchez pas, j'ai la peste. Comment! lui dit-il, seule dans ce bois! Vos habits n'annoncent point la misère... Vous n'avez donc point de parens? — Hélas! j'en ai; mais mon barbare père voulait m'envoyer à l'hôpital, et j'ai quitté furtivement la maison paternelle, me confiant à la providence. Ne m'approchez pas, mais coupez une branche d'arbre qui me serve d'appui. — Non, c'est moi qui vous en servirai; ma demeure est près d'ici.... Mais vous n'aurez pas la force de marcher. O ma Léonora! je puis donc exercer sur cette céleste créature la bienfaisance que tu me recommandais tous les jours! En même temps il charge sur ses épaules ce dangereux fardeau, arrive chez lui, et la dépose dans

un appartement qui semblait n'avoir pas été occupé depuis quelque temps. Osman lui dit : Ayant soigné jusqu'à la mort une femme pour laquelle j'aurais donné ma vie, j'ai étudié la médecine dans l'espoir de trouver les moyens de la sauver : hélas ! mes efforts ont été inutiles ! Léonora n'est plus ; mais peut-être je serai plus heureux auprès de vous : c'est moi qui vous traiterai ; deux de mes esclaves ne vous quitteront pas. Que votre pudeur ne s'alarme point, Osman sait le respect que l'on doit à une femme.

Les progrès du mal allaient toujours croissant. Souvent Ziba, qui, malgré ses affreuses douleurs, avait conservé sa tête, voyait dans la nuit le jeune Osman prier à genoux comme aurait pu faire un chrétien. Elle était sensible à ses soins et disait : Quelle affreuse position est la mienne ! Bannie du toît paternel, je n'ai trouvé de refuge que chez un Turc ; malgré moi je sens augmenter tous les jours ma reconnaissance. O mon père ! qu'avez-vous fait ! Toute ma vie je serai malheureuse, la mort eût peut-être été préférable à la peine que j'éprouve. Enfin, la

pauvre Ziba, malgré les tourmens de son cœur, revint à la vie. La plaie qu'elle avait au bras allait bien : Osman, le huitième jour, eut le bonheur de l'avoir sauvée. Ses forces revinrent en très-peu de temps. Ziba avait quinze ans : à cet âge heureux les traces d'une maladie sont bientôt effacées.

Souvent elle avait vu Osman entrer dans une chambre qui donnait dans la sienne ; elle avait même cru entendre des soupirs et des sanglots, et lorsqu'il en sortait la tristesse était empreinte sur tous ses traits. Ziba s'était bien promis, lorsqu'elle en aurait la force, de visiter cette chambre mystérieuse : par-tout les femmes sont un peu curieuses. Un matin elle renvoie ses esclaves, et lorsqu'elle est seule, elle ouvre doucement la porte de cette chambre, éclairée par une lampe d'albâtre. Un rideau fermait un enfoncement : elle l'ouvre, et à son grand étonnement elle y voit un crucifix de grandeur naturelle ; plus loin, une urne à demi ouverte renfermait une chevelure superbe avec cette inscription française : *Ma Léonora, implore le Dieu de bonté pour ton Osman !*

Ziba, pénétrée d'un saint respect, se met à genoux et prie pour celui qui avait sauvé ses jours. Osman, ne la trouvant pas dans sa chambre, veut aussi visiter l'oratoire, et trouve Ziba dans cette attitude religieuse. Comme elle il se mit à genoux, et tous deux sortirent en silence de ce lieu de recueillement sans se rien demander.

Il lui proposa de faire un tour dans les jardins, où une fête était préparée; il la conduisit dans un temple nouvellement construit : un orchestre, que l'on ne voyait pas, exécutait les airs les plus passionnés. En sortant de cette nouvelle habitation ils entrèrent dans un jardin décoré comme celui de Ziba; Osman y avait réuni les mêmes arbres, les mêmes fleurs qu'elle y avait laissés, ainsi que sa volière avec ses oiseaux, qui gazouillèrent à l'envi en revoyant celle qui leur portait tous les jours leur nourriture. Ziba rougissait en craignant d'exprimer trop vivement les sentimens de son âme. O Ziba! dit Osman, je le vois, vous souffrez de devoir quelque reconnaissance à un infidèle; mais rassurez-vous, mon cœur

n'a plus de secret pour vous : oui, celui qui a été assez heureux pour sauver vos jours, adore le même Dieu que vous; je suis chrétien, et comme vous catholique. Ziha, dans un ravissement parfait, fit éclater sa joie; mais elle voulait savoir comment, sous cet habit, Osman suivait la loi de J. C.

Osman, la voyant extrêmement émue de toutes les différentes sensations qu'elle avait éprouvées dans cette journée, lui proposa de remettre au lendemain les éclaircissemens qu'elle désirait : elle y consentit; mais lorsqu'elle fut seule, elle se livra à ses réflexions. Elle dormit peu, et attendit le jour avec l'impatience que donne une nouvelle qui peut influer sur notre existence. En effet, dès le matin, Osman, fidèle à sa promesse, vint la chercher, et la conduisit dans le bosquet où si souvent il avait conduit Léonora; et c'est sous cette voûte de feuillage où il venait tous les jours donner à sa mémoire des larmes de tendresse et de regret, qu'il commmença ainsi son intéressante histoire.

A l'âge où à peine on connaît les plaisirs de la vie, j'étais indépendant, maître de ma fortune, qui était considérable. J'avais un harem, et jamais aucune des femmes que l'on me vantait le plus ne m'avait inspiré aucun sentiment. J'allais souvent chez un vieux Turc, ancien ami de mon père ; je croyais rendre hommage à sa mémoire en recherchant la société de celui qui pouvait m'en parler. Il m'aimait, j'avais sa confiance et j'en étais flatté. Un jour, il fit venir une esclave jeune et belle, pour la réprimander sur le peu de soin qu'elle prenait de ses fleurs. Hélas ! dit-elle, vous savez que je ne puis porter longtemps les grands arrosoirs, leur poids est trop pesant pour mes forces affaiblies par de rudes et continuels travaux. Mahmoud (c'était le nom du vieux Turc) n'en continua pas moins de la gronder brusquement. Je vis une larme mouiller ses beaux yeux. Lorsqu'elle fut partie, ce vieux Mahmoud, avec dépit, répéta que cette esclave n'était bonne à rien et qu'il fallait abaisser sa fierté. Croiriez-vous, me dit-il, qu'elle a dédaigné mes vœux? J'ai voulu en faire ma favorite ;

mais elle a toujours repoussé ma tendresse. Aussi elle en est bien punie, je l'ai chargée ici des travaux les plus pénibles. Déjà je plaignais le sort de cette pauvre victime. Je proposai à Mahmoud de me la céder. Le vieil avare voulut bien y consentir, mais pour une très-forte somme, car il avait changé de langage et me vantait les talens et les charmes de cette belle esclave. Ce même jour je lui comptai la somme convenue, et, heureux de pouvoir adoucir son sort, je la menai chez moi. Déjà mon cœur parlait pour elle, mais avec un respect qui m'était inconnu. Léonora était fille d'un négociant français qui s'était établi à l'Ile-de-France; voulant retourner dans sa patrie, il avait réalisé sa fortune et revenait avec tout ce qu'il possédait, pour s'y établir avec Léonora, sa fille unique, objet de toute sa tendresse. Une heureuse navigation lui faisait espérer d'aborder sur cette terre qui l'avait vu naître, lorsque le bâtiment fut attaqué par deux corsaires algériens. Le combat fut vif, tout le monde fit des prodiges de valeur; mais on en vint à

l'abordage, et le bâtiment fut pris. Le père de Léonora, blessé à mort, périt en priant le ciel pour sa malheureuse fille livrée à l'esclavage. Sa beauté la fit remarquer du chef des forbans, qui se promit bien d'en tirer un bon parti. Il mit tous ses soins à adoucir sa captivité, respecta son innocence et la conduisit à Constantinople. Le vieux Mahmoud la vit, et malgré son avarice la paya très-cher, en laissant croire qu'il la destinait au harem du Grand-Seigneur ; mais il la garda dans le sien, ayant la prétention de lui plaire. Léonora, accablée de douleur, repoussait toutes les prières du vieux croyant, qui, piqué de se voir rebuté, la relégua parmi les esclaves condamnées aux ouvrages les plus fatigans, et la fit traiter indignement par ceux auxquels elle était subordonnée.

Je voulus la rassurer, et la priai de se regarder chez moi comme maîtresse de ses actions ; que je serais le plus heureux des mortels, si je pouvais lui inspirer quelques tendres sentimens ; mais qu'elle était libre de disposer de son cœur, et que

je ne chercherais point à l'en punir, si je n'avais pas le bonheur de lui plaire. Léonora, bonne et douce, trouvait sa position bien changée, et remerciait le ciel d'avoir quitté le vieil avare. Jamais je n'allais chez elle que lorsqu'elle me l'avait permis; mais j'étais heureux, parce que je m'apercevais des progrès que je faisais sur son cœur. Pauvre orpheline sur la terre, ayant tout perdu, son âme avait besoin d'être consolée. J'avais vingt ans; peut-être même que quelques talens lui faisaient désirer de me voir plus souvent. Je joue, comme vous savez, assez bien de la flûte; ma voix lui plaisait. Je voyais avec plaisir son attachement augmenter chaque jour; mais elle combattait ce sentiment et se disait souvent: Comment aimer un homme étranger à ma religion? Mais comment renoncer à Osman! De son côté, elle voyait combien je l'aimais, et elle forma le sublime projet de profiter de l'empire qu'elle prenait sur mon cœur, pour me rendre chrétien. C'est à cette condition que je pus espérer qu'elle deviendrait ma compagne, mon épouse.

Hélas! le destin en avait ordonné autrement.

Sa santé déclinait chaque jour; elle se plaignait d'une douleur de poitrine. Peu de temps après, elle eut un crachement de sang qui épuisa ses forces. Je sentis alors combien Léonora m'était chère. Je cherchai tous les moyens de soulager ses souffrances; j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne. C'est dans ce moment que Léonora me parla de sa religion, et me promit d'unir son sort au mien, si je voulais embrasser la foi de ses pères. Je pressai Léonora de m'instruire des vérités du christianisme. Avec quelle ferveur elle pria pour Osman! plus d'obstacle pour répondre à l'amant de son cœur! Il aura mes sermens, disait-elle, sa foi sera mon ouvrage. Hélas! tous les jours Léonora était plus souffrante; elle ne pouvait plus espérer d'être l'épouse d'Osman, et ne demandait au ciel que le temps de vivre pour m'administrer l'eau salutaire du baptême. Lorsqu'elle me crut assez instruit: Jeune néophyte, me dit-elle; venez recevoir la

récompense de ce que vous avez fait pour moi ; que je vous donne plus que la vie. Je voudrais que ce fût en face de l'univers ; mais puisque vous devez cacher cette grâce céleste jusqu'à notre départ pour la France, l'esclave française, qui est catholique comme moi, m'aidera seule dans ce saint ministère et répondra pour vous. Elle sera votre marraine. Je veux que vous portiez le nom de Frédéric, qui était celui de mon père. De quel saint respect je fus pénétré en recevant ce sacrement ! Je crus voir dans Léonora un ange descendu du ciel pour m'apporter une nouvelle existence Je la priai de hâter le moment de notre départ, afin de ne pas retarder mon bonheur. Elle me dit de tout disposer pour fuir un pays qui deviendrait peut-être dangereux pour moi, si l'on savait que je fusse chrétien.

Hélas ! ce projet fut bientôt évanoui ; Léonora eut une rechute, et cette fois le ciel fut sourd à ma prière. Léonora mourante me fit promettre de garder fidèlement la religion que je venais d'embrasser, de fuir la Turquie, d'aller en France et d'unir

mon sort à une catholique, pour m'affermir davantage dans cette sainte croyance. Je promis tout, et Léonora expira dans mes bras.

Pardon, Ziba, si je vous montre ma douleur dans toute sa vivacité; mais vous êtes la première femme à laquelle j'ai pu raconter tout ce que j'ai souffert. Laissez-moi aller encore arroser de mes larmes le tombeau que vous voyez sur le haut de cette colline; c'est celui de Léonora. Ziba voulut aller avec lui sur cette tombe où Osman invoqua les mânes de Léonora pour prier Ziba de devenir cette compagne que demandait pour lui sa première amie. Ziba y consentit; mais il fut convenu qu'elle instruirait son père de sa position.

Dès le lendemain Ziba lui écrivit la lettre la plus touchante, demandant un entretien dont il fixerait l'heure et le lieu : elle n'osait pas encore retourner dans la maison paternelle.

Le père, furieux de ce qu'elle s'était soustraite à son autorité, loin d'éprouver de la joie en apprenant qu'elle était sau-

vée, ne vit en elle qu'une fille rebelle, qui, au mépris de toute pudeur, était allée se réfugier chez un Turc. Il lui répondit : J'avais une fille nommée Ziba, qui pendant quinze ans a fait ma gloire : aujourd'hui je l'ai perdue ; elle est devenue l'esclave d'un Turc : qu'elle suive avec lui la loi de Mahomet, et qu'elle oublie qu'elle était la fille d'un riche Arménien, bon catholique, qui aurait tout fait pour la rendre heureuse. Ziba ne se rebuta point ; elle écrivit de nouveau pour mander à son père qu'Osman était catholique. Il n'en voulut rien croire ; et sa mère, après avoir épuisé larmes, prières et tout ce qui aurait pu toucher ce père inflexible, écrivit à Ziba : Quittez, ma fille, la terre qui vous a vue naître ; votre père parle sans cesse d'Osman comme d'un séducteur : ainsi, ne perdez pas un instant. Soyez heureuse ; je vous bénis tous deux. Espérons tout du temps et de la tendresse que votre père avait pour sa Ziba.

Osman, d'après ce conseil, fit voile vers la France. C'était du côté de Bor-

deaux qu'il devait aller avec Léonora; et comme tous les pays étaient indifférens à Ziba, Osman, sous le nom de Frédéric, s'établit dans cette ville. Rien n'a troublé la douce union de ces deux époux, et Ziba, devenue heureuse par une destinée si singulière, assure que la peste n'est pas toujours, comme on le croit, le plus funeste des fléaux.

XVIe LETTRE.

Nous avons fait, ces jours derniers, une promenade charmante aux environs de Constantinople.

Nous nous sommes embarqués à Tophana, dans un joli bateau à trois paires de rames; après avoir longé le côté septentrional du port, où se trouvent les bâtimens marchands de toutes les nations et les vaisseaux qui composent la flotte turque, nous l'avons traversé, et sommes allés descendre à Eïoup, village situé sur la partie méridionale, au fond du port, et à l'embouchure de la rivière des Eaux douces.

Eïoup tire son nom d'un habitant de Médine, chez lequel Mahomet se réfugia lorsqu'il fut chassé de la Mecque. L'accueil qu'il fit au prophète lui valut le nom d'En-

sari, qui signifie en arabe *Aide, Secours*
Mahomet conversant un jour avec Eïoup, qui avait embrassé sa religion, lui dit que Dieu lui avait révélé que Constantinople devait tomber au pouvoir des Musulmans. Aussitôt Eïoup, que Mahomet avait fait son porte-drapeau, demande une armée au saint prophète, et l'obtient. Après avoir passé les Dardanelles, il se rendit par terre à l'endroit où est Eïoup aujourd'hui. Présumant que Constantinople était plus attaquable de ce côté, il livra bataille, la perdit et fut tué dans la mêlée.

Lorsque Mahomet II, plus heureux dans cette entreprise que le prophète, s'empara de Constantinople, il avait avec lui un saint homme, nommé Chemseddin (c'est-à-dire le blanc soleil de la Foi). Chemseddin vit en rêve Eïoup, qui le conduisit à la place où il avait été tué, et lui dit : Va trouver ton maître, et dis-lui de m'élever ici un mausolée. Chemseddin s'empressa de raconter à Mahomet le rêve qu'il avait fait, et le mena à la place qu'Eïoup lui avait désignée. Mahomet y fit aussitôt construire un mau-

solée qui existe encore, et une mosquée qui a été fort aggrandie, ainsi que ses dépendances, sous le dernier sultan Sélim.

Peu-à-peu on bâtit des maisons autour de la mosquée d'Eïoup, et ce village devint un des plus beaux faubourgs de Constantinople.

La mosquée d'Eïoup est entourée d'enclos qui contiennent les tombeaux de grands personnages. Ceux qui se trouvent près du mausolée de la mère du sultan Sélim, sont sur-tout admirables, par le soin, la richesse et l'élégance du travail. Parmi ces tombeaux on remarque un petit parterre de fleurs et d'arbustes enfermés dans un grillage doré, comme dans une cage; on distingue celui de Hussein-Pacha, avec qui Sélim avait été élevé, et pour lequel ce prince, à jamais immortel par les grandes qualités de son cœur, conserva toujours la plus vive amitié; il l'éleva à la dignité de capitan-pacha, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Eïoup jouit parmi les Mahométans d'une grande vénération; il n'en est pas un qui ne désire être enterré près de la mosquée

et du mausolée élevés en son honneur, et cela explique cette quantité de tombeaux qui s'y confondent. Il n'est pas facile d'y avoir sa sépulture, parce que l'espace de terrain où l'on peut enterrer les morts est fort resserré. L'honneur de reposer dans la terre d'Eïoup ne s'obtient qu'avec la permission des personnes à qui appartient le sol qui avoisine sa mosquée et son mausolée, ou en donnant de l'argent aux hommes chargés de la garde des tombeaux.

A Constantinople, chaque chef de famille, riche ou pauvre, a un espace de terrain désigné pour sa sépulture et celle de ses parens. Cette propriété, qui passe de père en fils, ne peut servir à aucune personne étrangère à la famille. Si on violait cette loi, la famille adresserait une requête au Muphti, qui ne manquerait pas d'ordonner l'enlèvement du corps, sinon il serait enlevé de force par les personnes à qui le terrain appartient.

Après avoir visité les tombeaux d'Eïoup, et la mosquée, dont nous ne pûmes voir que l'extérieur, car on ne voulut jamais

nous en permettre l'entrée, nous allâmes rejoindre notre bateau, et partîmes pour remonter les Eaux douces jusqu'à l'emplacement qu'occupe le palais du Grand-Seigneur. Nous passâmes devant deux palais, l'un peint en vert, et l'autre en blanc, occupés par deux sultanes. En remontant la rivière, nous ne cessions d'admirer l'heureuse position des élégantes maisons situées sur la rive droite. Bientôt nous perdîmes de vue ces habitations, et suivîmes les sinuosités de cette jolie rivière, embarrassée à son embouchure par des lianes et des herbes marécageuses.

Notre léger bateau glissait avec rapidité entre deux rangées d'arbres dont les branches en plusieurs endroits formaient un berceau au-dessus de nos têtes. Derrière ces arbres nous apercevions des prairies magnifiques couronnées par deux chaînes de hautes collines : nous débarquâmes à une échelle située un peu avant le palais vers lequel nous nous dirigeâmes. La prairie au bout de laquelle s'élève ce palais, en descendant la rivière, et qui commence au village turc

de Giathana, forme un carré long qui peut avoir un quart de lieue. Elle est fermée de trois côtés par des grilles en bois, qu'un pan de muraille sépare les unes des autres; de l'autre, par la rivière des Eaux douces, qui, depuis Giathana jusqu'au palais, coule en ligne droite entre deux bords formés en pierre de taille. Deux rangées de beaux arbres s'élèvent sur ses rives. Un peu avant le kiosque et le palais qui sont bâtis sur la rive droite, la rivière est traversée par une espèce de chaussée sur laquelle sont construits trois pavillons d'une rare élégance. Ce sont trois dômes dorés et à jour, soutenus par de petites colonnes de marbre. Le plus grand de ces pavillons s'élève au milieu de la rivière; les deux autres sont sur ses bords. En avant de ces pavillons, l'eau arrive dans un bassin qui se trouve derrière eux, et coule dans des rigoles ou ouvertures creusées dans la pierre; ce qui forme une jolie cascade. Après ce premier bassin, on en voit un second, où l'eau tombe par le même moyen et produit une cascade semblable à la première. Dans

le premier bassin, trois serpens de bronze entortillés, dont les têtes lancent de l'eau, lui donnent un aspect fort agréable. La rivière reprend ensuite son cours naturel, et va, par mille sinuosités, et en suivant une allée d'arbres touffus, se perdre dans la mer.

L'architecte qui a détourné le cours de cette rivière, a eu la prétention d'imiter en petit le canal de Versailles.

Pour goûter un véritable plaisir, il faut venir, aux premiers jours du printemps, s'asseoir dans le pavillon situé au milieu de la rivière, admirer cette nappe d'eau qui s'étend devant vous à plus d'un quart de lieue : le bruit de cette cascade qui est à vos pieds, ces grouppes de femmes turques, grecques, arméniennes, juives, dont les mœurs, les usages et les costumes sont si différens, et qui se livrent sans crainte à tous les divertissemens qu'offre la campagne, font de cette promenade un coup-d'œil ravissant.

Les bostandjis chargés de la garde du palais et de ses environs, nous proposèrent

de visiter le palais, ainsi que le kiosque où Sa Hautesse se repose toutes les fois qu'elle vient aux Eaux douces. Il est impossible de voir rien de plus élégant, de plus riche et de plus léger en même temps; le plafond sur-tout est admirable par ses dorures et par le goût qui en a dessiné les divers ornemens. Ce kiosque n'a d'autre meuble qu'un sopha très-riche d'étoffe de soie écarlate brodée en or.

Sa Hautesse vient souvent tirer au but dans ce kiosque ; elle a un goût particulier pour cet exercice. On nous fit voir à une grande distance, sur la montagne en face, la petite colonne de marbre qui lui sert de but. Près de la porte du kiosque, on voit debout une grande pierre de marbre, haute et carrée, sur laquelle sont notées en caractères d'or toutes les époques où le Grand-Seigneur s'est distingué dans cet exercice. Il est effectivement d'une adresse extraordinaire. Je l'ai vu, avec un fusil d'une grande portée, casser, à près d'un quart de lieue de distance, un œuf d'autruche et des objets encore plus petits.

Nous nous rendîmes ensuite dans la cour qui est derrière le palais, et nous montâmes par un escalier dérobé dans les appartemens des femmes du Grand-Seigneur. Notre conducteur ne manqua pas de nous dire, d'un air mystérieux, que nous allions entrer dans des lieux où jamais aucun mortel n'avait pénétré. Enfin nous arrivâmes dans ce sanctuaire, où peut-être on profane le nom d'amour auprès d'un maître qui, fatigué des plaisirs faciles, en cherche toujours de nouveaux sans les trouver.

Déjà nos compagnons croyaient voir les charmantes houris promises par Mahomet; leur imagination s'environnait des plus belles femmes de l'univers : ces illusions augmentaient à chaque pas. Ici, disait notre guide en nous montrant une salle de bains, les femmes viennent se baigner et se parfumer avant de se présenter devant Sa Hautesse. Dans cette autre salle dont les croisées donnent sur la rivière des Eaux douces, on voit aussi des bains où se réunissent de belles esclaves, inconnues même au Sultan. Dans cette troisième salle, où l'œil est attiré

par une peinture encore plus fraîche et plus vive que dans les autres appartemens, le Grand-Seigneur donne rendez-vous à celle de ses femmes qu'il a trouvée la plus digne de monter au rang suprême.

Après avoir traversé une salle plus vaste que les précédentes, où étaient deux fauteuils d'une étoffe très-riche, sur lesquels on nous dit que le Sultan s'asseyait quelquefois, nous passâmes, par un petit corridor qui se trouve entre deux portes, des appartemens des femmes dans ceux que le Sultan habite avec les officiers de sa cour et toute sa maison. Ils n'avaient pas l'élégance de ceux que nous venions de quitter, ce qui ne les empêchait point d'être fort beaux. Nous visitâmes toutes les chambres les unes après les autres, et le nouveau guide que nous avions pris à l'entrée des appartemens du Grand-Seigneur nous expliquait, comme celui que nous venions de quitter, leurs différens usages. Nous passâmes successivement dans la chambre où Sa Hautesse se fait faire la barbe; dans celle où elle dort le jour; dans le salon où elle reçoit pour affaires les

officiers et les gens de sa maison; dans l'appartement où elle se tient lorsque ses pages jouent au djirid ou à la lance, pour le récréer, dans la prairie entourée de barrières dont j'ai parlé précédemment. Des appartemens du Sultan nous allâmes dans celui de son sélictar (porte sabre), qui n'a rien de remarquable, ainsi que dans ceux des autres officiers. Le Sultan ne communique au harem que par le corridor situé au-dessus de la porte qui conduit à la prairie dans la rue qui sépare les deux corps-de-logis. Le bâtiment où sont les appartemens des femmes est le plus rapproché de la rivière des Eaux douces.

Dans la prairie entourée de barrières, et au bout de laquelle se trouve le palais, il y a une douzaine de pièces d'artillerie d'un fort calibre. Plusieurs bostandjis m'ont assuré que le Grand-Seigneur, qui avait une passion décidée pour le tir, ne se contentait pas seulement de montrer son adresse à cet exercice avec le fusil, mais qu'il s'y livrait aussi avec le canon; qu'il venait à cet effet, très-souvent, incognito, de son palais de

Constantinople en hiver, ou de celui de Béchicq-Tach en été, et qu'il manquait rarement le but. Nous entrâmes aussi dans la petite mosquée bâtie derrière le harem; le gardien ne nous fit aucune difficulté. Cette jolie mosquée est carrée : à droite, en entrant, il y a une chaire où l'iman, le vendredi, lit quelques pages de l'alcoran, ou bien fait quelques exhortations. Dans l'angle opposé, à gauche, il y a aussi une espèce de chaire en forme de bassin, mais peu élevée, qui sert au même usage. Comme dans toutes les mosquées, on voit dans celle-ci, tout autour et au milieu, des lampes et des boules d'ivoire de diverses couleurs, suspendues à des cercles à sept ou huit pieds de terre. On allume ces lampes pendant toutes les nuits du ramazan. Dans le cours de l'année, on compte aussi quelques jours de fêtes pendant lesquels on les allume. Du côté de la porte, un petit balcon qui avance jusqu'au milieu du temple est destiné aux principaux officiers du Sultan, lorsque S. H. est aux Eaux douces et qu'elle va à la mosquée. Ce balcon est entre deux

niches grillées : l'une, en bois doré, est réservée à Sa Hautesse ; l'autre, en bois de couleur jaune, est pour son sélictar, qui ne le quitte jamais.

Après nous être promenés encore un moment dans cette charmante prairie, et avoir admiré le joli point de vue qu'offre la rivière des Eaux douces en cet endroit, nous nous dirigeâmes vers le lieu où nous avions débarqué, comme le plus agréable pour nous y reposer.

Nous ne pouvions pas mieux terminer notre course aux Eaux douces qu'en faisant un bon déjeûner sur l'herbe, au pied d'un arbre touffu. Pour compléter la fête, trois juifs vinrent s'installer en face de nous, et nous jouèrent sur leurs mauvais instrumens qu'accompagnaient leurs voix chevrotantes, des airs grecs et turcs. Nous les avions payés pour commencer, nous les payâmes pour finir ; mais ils ne voulurent cesser qu'après avoir joué une romeca, que dansaient pendant ce temps quelques autres juifs qui étaient venus, dans l'espérance de nous amuser, se joindre à leurs compagnons. Avec

quelques piastres nous renvoyâmes bien content cet orchestre ambulant, qui alla ensuite offrir ses talens à des femmes turques groupées sur l'herbe de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis de nous, et qui sûrement trouvèrent délicieuse cette musique, qui nous avait paru si mauvaise, et que nous ne nous étions décidés à entendre si long-temps que pour la rareté du fait.

Enchantés de notre petit voyage, la tête pleine encore de l'idée charmante d'être entrés dans le harem du Grand-Seigneur, nous allions nous embarquer, quand les bostandjis nous arrêtèrent sur l'échelle, en nous disant qu'il ne convenait pas de nous mettre en route sans avoir pris le café qu'ils nous avaient préparé. Nous nous laissâmes aller au désir de ces bonnes gens, qui ne nous pressaient tant de prendre leur café que parce qu'ils savaient que nous payerions bien leur politesse, et nous nous assîmes encore un moment au bord de la rivière.

Le café pris, nous nous embarquâmes, et nous eûmes bientôt descendu les Eaux douces jusqu'à leur embouchure. Pour nous

rendre à Eïoup nous avions longé la rive droite; en retournant, nous côtoyâmes la rive gauche, où l'on ne voit plus que des ruines de maisons incendiées depuis longtemps. On ne bâtit plus de ce côté, couvert autrefois de maisons de campagne charmantes qui appartenaient à de riches particuliers de Constantinople.

Nous passâmes devant Haskenï, faubourg bâti en amphithéâtre sur une colline escarpée. Au bas de cette colline, et sur le bord de la mer, se trouve un vaste bâtiment carré, qui sert de caserne aux bombardiers; plus loin, Koum-bara-hani (la maison où sont les bombes).

Nous aperçûmes ensuite deux autres édifices moins considérables, celui où l'on fond les boulets, et celui où l'on met en fonte les canons destinés à la marine. On passe aussi devant une plaine entourée de beaux arbres: cette plaine vient aboutir à la mer, et présente un emplacement propre à recevoir un superbe chantier. Près de là s'élève l'arsenal, demeure du capitan-pacha. Nous passâmes tout près des vaisseaux, qui sont au nombre

de dix-sept, dont douze seulement en bon état ; il y en a quatre à trois ponts. A l'exception du palais du capitan-pacha, qui domine l'arsenal, tous les autres bâtimens sont des magasins assez solides, bâtis en pierre sur le bord de la mer. Les bagnes se trouvent aussi dans l'arsenal : c'est un grand bâtiment carré, d'une assez belle construction. Près de l'arsenal, on voit sur le bord de l'eau l'amirauté, qui est aussi un assez beau bâtiment. Au fond d'une baie, la caserne des marins captive un moment l'attention par son élégance et sa régularité. Vient ensuite le bassin où les bâtimens marchands sont rangés en ligne jusqu'à Tophana.

XVIIe LETTRE.

Le 24 juin 1816, S. Exc. le marquis de Rivière, ambassadeur extraordinaire de S. M., obtint son audience du grand-visir.

Il partit de son palais de Péra à onze heures du matin. Son cortége était composé de deux cents janissaires de la 59e compagnie, qui, revêtus de leurs habits et bonnets de cérémonie *, et rangés sur deux lignes, ouvraient la marche, suivis de leur colonel et de leurs officiers. Immédiatement après eux venait le capidji-bachi sous l'uniforme

* Ce bonnet a une longue pièce de feutre blanc, qu'un grand-visir leur a accordée pour avoir remporté une victoire. Ce visir voyant que ses troupes fuyaient, coupa une de ses longues manches et leur dit : *Que l'on me suive!* Aussitôt les janissaires se rallient : la victoire est à eux ; et c'est pour perpétuer le souvenir de cette journée, qu'ils portent une longue pièce de feutre qui descend jusqu'au bas du dos.

de bostandji, et entouré de ses tchokadars (valets de pied). Trente-six tchokadars grecs, en costume oriental, précédaient vingt-quatre domestiques, dont douze en livrées de drap écarlate, galonnées en or, et douze portant la livrée de S. Exc., le suisse de l'ambassade et six valets-de-chambre en habits à la française. Les musiciens de la frégate étaient au milieu de la haie formée par les domestiques, et jouaient différens airs d'intervalle en intervalle.

Les jeunes de langues ouvraient la marche : on voyait après eux les interprètes de l'ambassade, suivis des premier et second secrétaires, et du secrétaire-interprète ; ils précédaient immédiatement S. Exc., qui était à cheval, en grand costume d'ambassadeur. Son aide-de-camp, le troisième secrétaire d'ambassade, le premier drogman, les commandans de la frégate *la Galatée*, de *l'Emulation* et de *la Biche*, tous les officiers et aspirans de marine, les négocians et autres individus composant le corps de la nation française à Constantinople, terminaient le cortége.

On traversa une partie de la rue de Péra ; un nombreux concours de spectateurs garnissait les rues et les fenêtres, et ne cessait d'admirer l'ordre et la pompe du cortége. Quand on fut arrivé à l'échelle de Tophana, M. l'ambassadeur s'embarqua dans le bateau à sept paires de rames du tchaouet-bachi : le colonel de la 59e compagnie de janissaires en tenait le gouvernail. Toutes les personnes de la suite de S. Exc. s'embarquèrent dans plus de cent bateaux, et traversèrent le port pour se rendre au port opposé. Le bateau de l'ambassade, à la proue duquel flottait le pavillon français, précédait celui que montait S. Exc., ainsi que divers officiers de l'ambassade et de la marine.

Quand le bateau de S. Exc. fut arrivé près de *l'Emulation* et de *la Biche*, qui étaient mouillés près de Tophana, on pavoisa de suite ces deux bâtimens, et les matelots montés sur les haubans saluèrent S. Exc. de cinq cris de *vive le Roi!* répétés avec le plus vif enthousiasme par l'ambassadeur et les personnes de sa suite, et par les bâtimens marchands français qui se trou-

vaient dans le port, et dont les pavillons flottaient dans les airs. A son arrivée, M. l'ambassadeur fut conduit par son capidji-bachi à un kiosque voisin de la mer, où l'attendait le tchaouet-bachi, chef des huissiers, ministre d'Etat, chargé du pouvoir exécutif. Ce ministre fit à S. Exc. les honneurs accoutumés de la pipe, du café et du sorbet, et l'entretint jusqu'au moment où on vint lui dire que le cortége qui allait conduire l'ambassadeur au palais du grand-visir était formé, et que chacun y avait pris la place qui lui avait été assignée. Jusqu'à Tophana le cortége de l'ambassadeur avait été précédé de deux cents janissaires. S. Exc. en trouva deux cents de plus à son débarquement à Constantinople. Après les quatre cents janissaires qui suivaient leur colonel et leurs officiers, venaient douze chevaux de main de S. Exc., richement enharnachés et caparaçonnés, tenus chacun par deux tchokadars grecs. Les tchokadars, les livrées et les valets-de-chambre marchaient devant les jeunes de langues, les drapeaux et les officiers de ma-

visir montés sur des chevaux des écuries du Grand-Seigneur. Ils étaient suivis du cortége du tchaouet-bachi, composé d'une trentaine de tchaouets à cheval, de deux tchaouets dont le turban était orné d'un plumet; des tchaouchlars-emini et des tchaouchlars-giatibi, premiers officiers du corps. Le capidji-bachi précédait immédiatement M. l'ambassadeur, qui montait aussi un beau cheval des écuries du Grand-Seigneur, richement enharnaché.

Depuis le kiosque d'où partit S. Exc., jusqu'à l'entrée du palais du grand-visir, les rues étaient couvertes de spectateurs dont l'affluence ajoutait à l'éclat de cette cérémonie.

S. Exc. et sa suite traversèrent la première et la seconde cour du palais du grand-visir au milieu des janissaires qui avaient marché à la tête du cortége, et qui s'étaient rangés en haie pour faire plus d'honneur à S. Exc. Toutes les fenêtres du palais étaient garnies, ainsi que les vestibules et les cours, par des employés et des officiers du grand-visir, que la curiosité avait attirés. L'ambas-

sadeur et sa suite mirent pied à terre dans la seconde cour. Au haut du grand escalier le drogman de la Porte vint recevoir S. Ex. et l'introduisit, ainsi que sa suite, dans la salle d'audience, déjà pleine d'officiers du grand-visir et d'employés de ses bureaux. Cette salle est très-vaste; le plafond sur-tout en est magnifique, et les peintures qui le décorent sont de la plus grande fraîcheur.

Un moment après l'entrée de l'ambassadeur dans la salle d'audienee, le cri général de *machalla*, suivi de quelques mots de prières, annonça l'arrivée du grand visir. Il fit une inclination de tête en signe de salut à Son Excellence, qui répondit à sa politesse par une inclination semblable. Le grand-visir s'assit sur un sopha vis-à-vis de l'ambassadeur, qui était debout, ayant à côté de lui un fauteuil. Le grand-visir avait à sa droite le küaïa bey (ministre de l'intérieur), et à sa gauche le reïs-effendi (ministre des relations extérieures); ils étaient debout ainsi que tous les autres grands personnages qui se trouvaient auprès d'eux. Le drogman de la Porte était à la

droite de l'ambassadeur vis-à-vis le grand visir; derrière le fauteuil de l'ambassadeur se trouvaient toutes les personnes qui composaient sa suite.

Son Excellence prononça debout le discours suivant :

« Très-illustre, très-excellent et magnifique seigneur, l'empereur mon maître, le fils et le légitime successeur de tant de fidèles alliés de l'empire Ottoman, reconduit par la main divine sur le trône de ses ancêtres, m'a fait l'honneur de me choisir pour porter à la Sublime Porte l'éclatant témoignage de son inviolable amitié.

» Votre Excellence trouvera dans la lettre de sa majesté impériale l'expression de l'estime que lui ont inspirée les vertus, les talens et la sagesse à qui vous devez la confiance de votre grand empereur. Elle espère que vous en userez pour nous faire jouir, sous la protection de Sa Hautesse, de l'observation des traités qui cimentent notre alliance; de la liberté de notre religion, et d'un commerce avantageux pour les deux peuples; enfin, pour resserrer encore, s'il

est possible, les liens étroits qui unissent depuis si long-temps la Porte et la France. Comme la Sublime Porte nous l'a montré dernièrement, les deux cours sont plus amies que jamais, et tous mes efforts tendront à vous prouver, très-illustre, très-excellent et magnifique seigneur, toute l'estime et la très-haute considération dont j'ai l'honneur de vous prier de recevoir l'assurance. »

A peine Son Excellence eut-elle prononcé ce discours, qu'elle s'assit sur le fauteuil qui était à côté d'elle : le drogman de la Porte traduisit aussitôt ce discours au grand-visir; il affectait de trembler et de balbutier en le traduisant, pour montrer au grand-visir combien il lui imposait et quel profond respect il avait pour lui.

Quand le discours de l'ambassadeur eut été traduit, le grand-visir y répondit par le suivant, qui fut rapporté en ces termes par le drogman de la Porte :

« Monsieur l'Ambassadeur,

» D'après l'amitié sincère et les relations

intimes qui ont de tout temps existé entre le glorieux empire ottoman et l'illustre maison des Bourbons, la Sublime Porte n'a pu voir qu'avec un plaisir bien sensible le retour de Sa Majesté Louis XVIII dans ses états héréditaires, son avénement au trône de ses ancêtres, et les intentions franches et amicales qu'elle vient de manifester envers la Sublime Porte.

» Il est superflu d'assurer monsieur l'ambassadeur de la sollicitude qu'aura la Sublime Porte à entretenir les liaisons intimes qui subsistent entre les deux cours, et à remplir les devoirs qu'impose l'amitié qui les unit, aussi bien que le soin qu'elle met à protéger, conformément aux capitulations, les négocians et autres sujets de Sa Majesté le Roi de France. La Sublime Porte éprouve, en outre, une véritable satisfaction de voir tomber le choix de Sa Majesté, pour remplir le poste important de son ambassadeur auprès d'elle, sur la personne de Son Excellence monsieur l'ambassadeur, connu déjà par ses vertus et ses talens, et elle a

tout lieu d'espérer que Votre Excellence, en montrant dans toutes les occasions les sentimens dont vous êtes pénétré envers les deux cours, ne négligera rien pour cimenter davantage, s'il est possible, les liens de l'amitié pure et sincère qui unit les deux puissances. »

On mit ensuite sur les genoux de l'ambassadeur un mouchoir brodé, et on lui offrit successivement la confiture, le café, le sorbet et le parfum; après quoi on le recouvrit d'une riche pelisse de marte zibeline. Huit autres pelisses de marte zibeline, mais bien moins belles, furent données aux commandans et aux officiers de la marine, et aux secrétaires d'ambassade. Une vingtaine de kérékets (espèces de robes, en tissu de laine de diverses couleurs) furent ensuite distribuées aux aspirans et aux autres personnes de la suite de l'ambassadeur, et cent caftans à ses domestiques.

Quand la distribution des pelisses et des kérékets eut été achevée, l'ambassadeur se leva. Le grand-visir en fit autant. Ils se

saluèrent, et Son Excellence partit. Elle fut reconduite jusqu'à la porte d'entrée par le drogman de la Porte, qui la quitta à la place où il était venu à sa rencontre lorsqu'elle était arrivée. Au bas de l'escalier l'ambassadeur trouva un cheval richement enharnaché et caparaçonné, dont le grand-visir lui faisait présent et sur lequel il monta. Le cortége se mit aussitôt en marche. Il était dans le même ordre qu'à son arrivée, et composé du même nombre de personnes, à l'exception du tchaouet-bachi, car ses fonctions auprès de l'ambassadeur avaient fini dès l'instant qu'il l'avait eu conduit au palais du grand-visir. Tous ceux à qui on avait donné des pelisses et des kérékets en étaient recouverts, et allèrent dans ce costume descendre de cheval à l'échelle où l'on avait débarqué, et où étaient les bateaux qui avaient amené l'ambassadeur et sa suite. Les bâtimens saluèrent de nouveau S. Exc. des cris de *vive le Roi!* et à son arrivée à Tophana elle trouva à l'échelle le cheval dont le grand-

visir lui avait fait présent, et qu'on avait eu soin de faire passer sur la rive opposée au moment où S. Exc. s'était embarquée. Toutes les personnes de la suite de l'ambassadeur montèrent à cheval à Tophana, au son de la musique, qui n'avait pas accompagné l'ambassadeur à Constantinople, mais qui l'avait attendu sur l'échelle de Tophana. On traversa de nouveau Péra dans le même ordre de marche.

En passant sous les armes de France qui sont au-dessus de la première porte du palais de l'ambassadeur, la musique joua l'air chéri de *vive Henri IV !* Le cortége s'arrêta un moment pour les saluer du cri de *vive le Roi !* qui fut répété trois fois par l'ambassadeur et sa suite, aux acclamations des nombreux spectateurs accourus de tous côtés pour jouir du spectacle de cette brillante cérémonie.

Le capidji-bachi accompagna l'ambassadeur jusqu'au palais de France, ainsi que le colonel des janissaires. Ils causèrent encore un moment avec S. Exc., dont ils prirent

congé après qu'on leur eut donné la pipe et le café.

Suivant l'usage des ambassadeurs, la journée se termina par un bal où tous les ministres des autres cours assistèrent, et qui se prolongea jusqu'au jour.

XVIIIe LETTRE.

On a bien raison de dire que l'on s'accoutume à tout, puisque le plaisir de la promenade, peut-être même le besoin, nous conduit au *Champ des morts*. J'aime mieux celui que l'on désigne sous le nom de *petit champ*, parce que ses silencieux habitans semblent bien plus loin de nos regrets : les tombes très-anciennes qu'on y remarque sont rarement augmentées; elles appartiennent presque toutes à des musulmans. Aucun chrétien n'a pour dernier asile le petit champ des morts; le plus vaste de ces cimetières est consacré à la sépulture des Francs : tout, dans ce lieu, rappelle à l'imagination le sentiment de notre destruction. Là, c'est un époux qui a fait élever un monument à la compagne de sa vie; à côté, c'est une mère éplorée qui paie tous les jours un tribut de douleur à la fille chérie qui lui fut

enlevée brillante de jeunesse et de beauté.. On s'asseoit sur une tombe qui, peu d'instans auparavant, a été arrosée des larmes de toute une famille. Un père respectable a subi l'arrêt fatal du destin avant l'ordre accoutumé de la nature..... Mais où m'entraînent mes tristes réflexions? Je finis, ne voulant pas porter dans votre âme d'affligeans souvenirs.

XIXe LETTRE.

Le deuil est dans le palais; le premier drogman est mort en trois jours d'une apoplexie foudroyante; il était bon mari, bon père : c'est une bien grande perte pour sa famille. Un père de famille ne devrait jamais mourir. Dans ce pays, pour peu qu'on soit enlevé promptement, on croit toujours voir des symptômes de peste. Par précaution, on s'éloigne d'avance du malade. Dernièrement un pauvre homme, attaqué d'une fièvre maligne, ne recevait aucun secours, par la crainte de la peste. Cet infortuné était obligé d'aller chercher lui-même de l'eau pour calmer une soif ardente. Ce ne fut qu'après huit jours de maladie que l'on reconnut qu'il n'avait point la peste, et il guérit en maudissant l'abandon cruel dont il avait failli être la victime. L'ambassadeur a déjà réformé un usage affreux parmi les

Turcs, et qui avait gagné toutes les nations. On enterre ici six heures après la mort : un homme peut être dans un état d'insensibilité qui empêche même les pulsations de se faire sentir, et alors on l'enterre tout vivant ! Qu'on se figure un malheureux qui reprendrait ses sens, et qui se trouverait dans une tombe fermée de tous côtés par une pierre qu'il est impossible de soulever ! Quelle terrible destinée que celle d'être rappelé à la vie pour mourir une seconde fois ! Je ne puis soutenir une idée aussi déchirante......

Les Turcs ne sont point ensevelis comme les Européens ; on les couche la face contre terre.

XXe LETTRE.

Ce matin nous sommes allés voir lancer un vaisseau de 74, fait par des constructeurs français ; il se nomme *le Soleil*. Nous étions dans un kiosque de l'arsenal, chose que l'on ne permet guère aux femmes. Nous fûmes témoins de l'arrivée du Sultan, qui monta le superbe vaisseau appelé de son nom, *le Mahmoud*. Après la cérémonie, le grand-visir nous permit de le visiter. C'est un vaisseau à trois ponts dont l'intérieur, les canons et les batteries ressemblent beaucoup à ceux du *Royal-Louis*, que la duchesse de Berry a bien voulu visiter à Toulon. Peu de personnes peuvent dire comme moi aujourd'hui : Je me suis assise sur le coussin du Grand-Seigneur. Après avoir parcouru l'arsenal, nous sommes revenus par terre au palais de France, pour attendre le bal que l'ambassadeur donnait le soir.

XXIe LETTRE.

L'AUDIENCE de l'ambassadeur a eu lieu aujourd'hui. Je vous ai déjà parlé de celle du grand-visir, qui précède toujours l'audience du Grand-Seigneur. Le cortége de l'ambassadeur était aujourd'hui le même. S. Exc. est sortie de son palais à trois heures du matin, et n'est revenue qu'à trois heures du soir. Le Grand-Seigneur choisit ordinairement le jour de la paie des janissaires, croyant ajouter par-là à sa magnificence et à son pouvoir, en faisant paraître tous les janissaires qui sont à sa solde, et dont il est le premier, car S. H. va toucher elle-même la paie de simple janissaire; et lorsqu'on lui demande son nom, elle répond : *Mahmoud, fils d'Abal-Ahmed*. Après la paie, l'ambassadeur est introduit avec sa suite dans le sérail; mais auparavant le drogman de la Porte va dire au ministre : Un mécréant qui a faim demande à manger; il demande

aussi à être vêtu. Le Sultan répond : Donnez-lui à manger, vêtissez-le et introduisez-le; de-là l'usage, depuis François Ier, du repas et de la pelisse donnés aux ambassadeurs. L'ambassadeur a prononcé le discours suivant :

« Sire,

» Louis XVIII, en montant sur le trône de ses pères, fut pressé de renouveler à Votre Hautesse cet attachement qui subsiste depuis si long-temps entre sa dynastie et la vôtre, et dont l'usurpation seule avait pu suspendre le témoignage. Nommé par S. M. son ambassadeur près de Votre Hautesse, je me rendais à ce poste honorable et flatteur, lorsque des circonstances imprévues vinrent arrêter ma marche et la diriger d'un autre côté.

» La divine providence, qui avait ses desseins et qui voulait donner un grand exemple au monde, précipita les événemens, et il ne lui fallut que peu de jours pour anéantir la rébellion et raffermir tous les trônes

légitimes sur une base inébranlable. L'Europe entière se leva pour soutenir la cause des Bourbons et celle de tous les rois, tandis que Votre Hautesse renversait le pavillon de la révolte sur les rives du Bosphore.

» Louis XVIII a été profondément touché des sentimens qui ont dirigé Votre Hautesse dans ces grandes circonstances; il m'a chargé de vous remettre cette lettre et de vous exprimer sa reconnaissance. Contrarié du retard qu'a éprouvé la marche de son ambassadeur, il voit avec une vive satisfaction, dans les sentimens et les dispositions de Votre Hautesse, le garant de la protection qu'elle continuera d'accorder à la religion chrétienne, à la nation française et à son commerce.

» L'Empereur mon maître demande cette protection avec une confiance entière de l'obtenir, sur-tout à une époque qui doit resserrer les liens qui unissent les deux empires. Il aime à voir que la France et l'empire ottoman trouvent leurs intérêts réunis dans ces liens et dans les avantages d'un commerce réciproque qui va fleurir et pros-

pérer à l'aide de la paix universelle qui règne en Europe.

» Je me félicite d'être auprès de Votre Hautesse l'organe de tous les sentimens de S. M., et de remplir la mission dont mon maître a daigné m'honorer. Je ne puis justifier sa confiance qu'en me rendant digne de l'estime et de la bienveillance de Votre Hautesse, et ce sera le but vers lequel je dirigerai ma conduite, mes soins et mes efforts. »

Le Grand-Seigneur répondit lui-même, ce qui est une grande faveur : c'est presque toujours le drogman qui est chargé de ce soin. La réponse du Grand-Seigneur fut traduite ainsi par le grand-visir :

« D'après la parfaite amitié qui règne depuis les temps les plus reculés entre le glorieux empire ottoman et l'illustre maison de Bourbon, notre très-grand, très-puissant, très-magnanime et très-auguste maître et gracieux souverain a éprouvé une entière satisfaction en apprenant le retour de S. M.

Louis XVIII dans les états de ses ancêtres, ainsi que les sentimens purs et sincères que S. M. lui fait témoigner envers la Sublime Porte.

» S. H. vient d'exprimer sa résolution à vouer une sollicitude particulière au rétablissement des bases de cette amitié sincère qui unit les deux états. »

Les présens que l'ambassadeur a portés à S. H. ont paru lui être très-agréables, deux superbes lustres ont fixé son attention. Je termine ici cette lettre que je n'ai point voulu différer, afin de profiter du départ du commandant de *l'Emulation*, qui retourne en France et qui doit relâcher à Ténédos pour y laisser le commandant et les officiers de la frégate.

Demain tous vont coucher à bord. Quitter des Français qui nous ont amenés sur une terre étrangère, semble un nouvel adieu que l'on fait à sa patrie. Dans ce pays, l'on est si accoutumé à rencontrer des voyageurs qui n'y doivent jamais revenir, que l'on ajoute aux *adieux* ces mots redoutables : *Pour toujours*.

XXIIe LETTRE.

C'est de Tarapia que je vous écris. Le palais est superbe : on y remarque un salon à vingt-une fenêtres, ce qui en France paraîtrait surprenant. Un sopha occupe tout le tour de cette grande pièce. Les jardins sont en terrasse; la plus haute est plantée d'arbres, chênes, pins et cyprès. Tout se réunit pour enchanter les regards; tout est magnifique. L'entrée de la mer Noire, couverte de vaisseaux, est le plus beau point de vue que l'on puisse imaginer. Un vent de sud présente dans une seule matinée l'aspect de plus de cent bâtimens qui, sans aller à la conquête de la Toison-d'Or, se dirigent vers Odessa, ville nouvelle et qui un jour surpassera en beauté tous les ports de cette mer. La traversée en est d'ailleurs bien dangereuse, à cause des brouillards continuels qui empêchent souvent le navigateur de

faire un heureux voyage. Le palais n'est séparé de la mer que par un quai assez agréable. On peut aller, en côtoyant les rives du Bosphore, à Buyukderé, où les ministres des différentes cours étrangères passent tout l'été. Ceux de Russie et d'Espagne y font même leur résidence habituelle.

Un usage établi de tous les temps veut que les ministres étrangers donnent une fête, ou du moins un grand dîner, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de leurs souverains. C'était aujourd'hui la fête du roi de Prusse; la salle du banquet était décorée de guirlandes de fleurs naturelles, et tapissée d'orangers. Tous les ambassadeurs se trouvaient à cette brillante réunion, excepté celui de France, que sa santé a empêché d'y assister. Buyukderé est, selon moi, plus agréable que Tarapia; son quai est très-fréquenté; c'est le boulevard de Gand, on vient s'y promener le soir au clair de la lune. Une dame grecque prétendait que cette lune là était beaucoup plus belle que celle des autres pays.

XXIIIe LETTRE.

J'ai visité à Tarapia un beau jardin appartenant à des Arméniens. A côté d'une salle de bains est une autre salle, du milieu de laquelle jaillissent, par une douzaine de tuyaux, des eaux qui retombent dans un bassin de marbre; les bains d'étuve sont près de cette salle. Il m'eût été impossible d'y rester. Je crois bien que le fréquent usage de ces bains est contraire à la beauté des femmes, qui perdent avant le temps leur fraîcheur: leur peau se ride. L'usage d'être toujours accroupies sur un sopha a un grand inconvénient; elles ont toutes le dos rond, et la poitrine se ressent de cette attitude gênante. Elles font consister leurs grâces à sauter avec agilité sur ce sopha. On sent combien ce défaut d'exercice doit nuire aux agrémens

de la jeunesse. Le bain est pour elles une partie de plaisir. Une Arménienne prie ses amies de venir se baigner chez elle, comme nous prierions en France à un thé.

XXIVe LETTRE.

Ici on se rassemble aux fontaines, comme en France aux Tuileries et au boulevard de Gand ; le samedi c'est à *Kalinder*, le lundi à *Kerelek Bournou*. Ces fontaines sont nommées par les Turcs des *Eaux saintes*. A certain jour on vend de cette eau, à laquelle on attache le pouvoir de guérir tous les maux. Près de ces fontaines on voit un *kiosque* où quelquefois le Grand-Seigneur vient se reposer et boire de cette eau. Les dames grecques s'y rendent en grande toilette. Des robes de tulle lamé en or et en argent forment leur parure de campagne, excepté les jours de cérémonie, où elles sont toujours en costume turc. Quelquefois même on va dîner à l'ombre des arbres qui environnent cette source, enfermée sous une voûte où des cierges brûlent continuellement. Les Turcs permettent aux bâtimens de s'approvision-

ner à ces fontaines, dont l'eau est très-bonne et vient d'une montagne à laquelle elles sont adossées. Dans ce pays on dit : C'est le jour *de Kerelek Bournou*, il ne faut pas manquer d'y aller. On s'y donne rendez-vous des villages voisins, comme de Tarapia et de Buyukderé. Pardon, si mes fontaines que vous ne voyez pas ne peuvent vous intéresser comme moi ; mais comment aurais-je pu ne pas parler de ces belles sources, qui plus d'une fois ont calmé la soif du voyageur altéré ? Je vous fais grâce de la description de Koutou-Schuhmé, qui pourtant est si belle, si bien ombragée de cyprès. On admire la triste beauté de ces arbres funèbres, et même la tombe qu'ils protègent de leur feuillage n'a rien d'affligeant : on s'y promène volontiers, oubliant que l'on ne peut faire un pas sans fouler la cendre de quelque pacha ou de quelque iman.

XXVe LETTRE.

On prolonge ses plaisirs en les racontant ; c'est ce qui m'engage à vous parler de notre course dans la mer Noire.

Hier, à huit heures du matin, un beau soleil, un ciel sans nuages nous présageaient que notre promenade tant désirée et toujours contrariée par le mauvais temps pourrait avoir lieu. Effectivement, un bateau à sept paires de rames est venu nous chercher pour aller à *Buyukderé*, où le ministre d'Espagne nous attendait, et nous sommes partis avec lui pour la mer Noire, qui est si souvent capricieuse, qu'après un calme parfait elle devient tout-à-coup extrêmement dangereuse ; mais aucune crainte n'a troublé notre belle navigation. En partant nous avons longé la côte d'Asie. Il semble que l'on entre dans

la mer Noire au premier château d'Europe et d'Asie ; cependant on est encore loin d'avoir quitté le Bosphore. Nous sommes descendus en Asie sur une plage sablonneuse où j'ai ramassé des coquillages et cueilli des plantes assez curieuses. De la côte d'Asie nous avons passé à celle d'Europe au château de *Fanaréki*; nous avons monté au fanal, qui est très-mal tenu, et dont la mauvaise huile exhale une odeur fétide. Nous avons vu aussi ce que l'on nomme la colonne de Pompée. Ce n'est point la fameuse colonne qui attire l'attention des voyageurs ; celle-ci est tout simplement un autel de forme antique, élevé sur un rescif et décoré de têtes de béliers. Cet autel était sûrement celui où l'on sacrifiait pour demander aux dieux une heureuse navigation. Comme la mer Noire a beaucoup d'écueils en cet endroit, on y venait au retour de la Colchide, ou en partant pour Trébisonde.

Cette mer est couverte de vaisseaux qui sans cesse vont de l'Archipel à Odessa. Le principal commerce est en grains. Odessa

deviendra une des premières villes de Russie ; son commerce est immense, à en juger par les nombreux bâtimens qui passent et repassent sous nos fenêtres.

XXVIe LETTRE.

Je l'ai vue, cette belle prairie de Buyukderé, citée dans le pays comme une merveille! Cet endroit est très-fréquenté le dimanche; c'est le bois de Boulogne de Constantinople. Ce que j'ai trouvé de plus curieux, c'est une salle de neuf platanes que l'on dit être de la même souche que les arbres sous lesquels Godefroi de Bouillon se reposa en allant à la Terre-Sainte. Ces arbres sont superbes; mais quelque jour le feu les consumera, parce qu'ils sont creux et qu'on y allume du feu pour apprêter les alimens. Les jours de beau temps on y rencontre beaucoup de femmes turques, accompagnées de leurs enfans. Des esclaves portent le *pilau*, que l'on mange avec gaîté sur la pelouse. C'est ainsi qu'en France on voit nos saules servir de cheminée au pâtre qui y allume quelques broussailles pour

réchauffer ses membres engourdis par les frimas. Ici on voit le platane lui prêter son ombrage toujours superbe. Cet arbre se plaît dans cette région et y étend ses rameaux impénétrables aux rayons du jour.

XXVIIe LETTRE.

Le dimanche 25, jour de Saint-Louis, fête de notre auguste monarque, un ciel d'azur promettait de favoriser tous les projets de réjouissance. Ce jour était aussi marqué par une fête chez le Grand-Seigneur; celle *du ramazan*, carême des Turcs, et qui est suivie du grand Baïram. A quatre heures du matin le canon du sérail s'est fait entendre : il semblait qu'il annonçait en même temps la fête de notre Roi. Comme à Paris, trois fois le jour, de nouvelles salves ont fait éclater la joie du peuple ottoman ; la nôtre était toute entière au palais de France. A dix heures les ministres des puissances se sont rendus à la chapelle du palais de l'ambassade, pour assister au *Te Deum* et entendre le panégyrique de Saint-Louis, dont les vertus ont été transmises à ses descendans. A quatre heures on

s'est rassemblé au palais de France ; une table de quarante couverts réunissait tous les ministres et les personnes marquantes à Constantinople : on a porté la santé du Roi, celle des puissances alliées et celle des Bourbons.

Après le dîner on a passé dans la salle de bal, ornée de fleurs de lis et d'écussons aux armes de France; le portrait du Roi, surmonté d'une couronne d'immortelles, était au milieu de cette immense salle, décorée de guirlandes de lauriers ; les dehors du palais étaient superbement illuminés : des colonnes de lampions, mille dessins variés, prouvaient le goût de l'architecte du palais. Partout des transparens portant le nom du Roi et des Bourbons proclamaient que cette fête était celle de tous les Français.

Malgré la chaleur le bal a été fort animé. Une réunion de jolies femmes élégamment parées le rendait très-agréable : on pouvait se croire en France.

Les anciens du pays ont revu avec une véritable satisfaction les temps fortunés où les cris du cœur étaient toujours : *Tout pour le Roi et pour la France.*

C'est de Péra que je vous envoie la description de la fête; le ciel semblait avoir différé les orages qu'il nous réservait pour nous laisser dire : Le beau jour que celui de la saint Louis !...... Depuis ce temps la pluie et le tonnerre n'ont pas cessé. Je pars pour Tarapia.

XXVIIIe LETTRE.

La belle, la superbe chose qu'un beniche ! c'est ainsi que l'on nomme les fêtes que le Grand - Seigneur offre à ses sujets, ou plutôt se donne à lui-même.

En Asie, vis-à-vis de Tarapia, est une vaste et belle prairie ; des platanes, plantés irrégulièrement, en font un jardin anglais enchanteur. On nomme cette prairie *l'Echelle du Grand - Seigneur* : c'est le lieu qu'il avait choisi pour les réjouissances de la journée.

A dix heures nous avons traversé le Bosphore pour nous y rendre : nous avons devancé S. H. de quelques instans. Je l'ai vue débarquer. Tous les grands de sa cour attendaient qu'elle descendît de son caïque, armé de treize paires de rames et revêtu d'une étoffe nacarat. Le canot du sultan est

couvert, ainsi que celui qui porte ses turbans, dont il change trois fois : c'est une marque distinctive attachée au rang suprême. Un beau cheval bien harnaché et orné d'une housse brodée en or et en perles, l'attendait sur le rivage ; il le monta lestement, il traversa la prairie, accompagné de ses ministres et de personnages considérables, qui composaient son nombreux cortége, pour se rendre sous une tente décorée d'une tapisserie magnifique, et d'un sopha dont les coussins étaient aussi brodés en or.

Le sultan s'est assis à la manière orientale (on devrait dire accroupi) ; alors les jeux ont commencé. Les pages formaient la haie, pour empêcher un peuple innombrable d'approcher de trop près l'empereur. D'abord des hommes nus jusqu'à la ceinture, le corps frotté d'huile, ont lutté après s'être prosternés jusqu'à terre en face de S. H. ; ils se sont succédé au nombre de douze, sans se faire du mal ; on leur donnait à chacun de l'argent, et ils se prosternaient de nouveau en signe de remercîment.

Le tir du fusil a suivi cet exercice ; du

premier coup le sultan a atteint deux cruches peintes en rouge, placées à une assez grande distance.

Je crois que les seigneurs de sa cour se gardent bien d'être aussi adroits que lui. Le jeu du djérid à pied a eu son tour : ce jeu consiste à lancer un bâton vers un but très-éloigné. Le bâton qui le dépasse est planté à l'endroit même où il est tombé, et sert de but jusqu'à ce qu'un autre en recule encore la distance par un coup plus adroit. Les joueurs sont toujours pris parmi les pages du Grand-Seigneur, qui lui-même est très-habile ; mais il ne se livre plus à cet exercice depuis qu'il est empereur.

On lui a servi à dîner au moins quatre-vingts plats ; pendant tout le repas une musique vocale et instrumentale charme S. H., qui mange seule. Personne ne s'assied en sa présence. Un de ses grands officiers fait jouer devant elle un éventail de plume pour rafraîchir l'air qui l'environne. Un autre officier est chargé de chasser les mouches avec un petit balai de palmier.

J'avais obtenu l'insigne faveur d'être pla-

cée en face de S. H. et de la voir pendant son dîner. Un de ses premiers pages, connu de la personne qui m'accompagnait, m'avait auparavant fait prendre du café et goûter du pain du Grand-Seigneur ; voyant que ce pain était de mon goût, ce page eut la politesse de nous en envoyer deux petites corbeilles, l'une pour moi, et l'autre pour mon compagnon.

Enfin le sultan est parti au milieu de sa cour. Le soleil, dont les feux étaient réfléchis par les cimeterres et les poignards garnis de diamans, donnait à cette marche un aspect éblouissant. S. H. a descendu de cheval sur les bords du Bosphore, et dans un instant ce superbe canal a été couvert de caïques élégans, qui ont fendu l'onde avec une légèreté inconcevable.

C'est une très-belle chose qu'un béniche à l'échelle du Grand-Seigneur! Nous avons l'espoir d'en avoir un à Buyukderé, qui doit être embelli du djérid à cheval.

Une folle, qui assiste toujours aux fêtes du Grand-Seigneur, bat tout ce qui, sur son passage, n'est pas habillé à la turque.

Nous avons reçu de ses coups, mais dans nos habits seulement.

Je vous enverrai l'histoire de cette infortunée dans ma première lettre.

XXIXe LETTRE.

Les folles sont ici en grande vénération, l'histoire suivante le prouve.

Zélime, jeune et belle, habitait la Crimée; elle était fille d'un turc riche et considéré dans son pays : le jeune Ali demanda et obtint la main de Zélime; jamais foi conjugale ne fut mieux observée. Ali adorait Zélime, qui lui rendait amour pour amour : déjà deux fils avaient augmenté, s'il était possible, leur mutuelle tendresse; mais bonheur et malheur sont souvent bien près l'un de l'autre. L'empereur de Russie déclarant la guerre à la Porte, Ali voulut prendre sa part de la gloire de son pays; Zélime ne s'y opposa point : dans tous les pays la valeur plaît aux femmes. Il partit, laissant Zélime dans des angoisses mortelles; elle se rassura un peu, en apprenant que son mari avait fait des prodiges de valeur. Elle comptait

avec tristesse les lunes qui s'étaient écoulées depuis le départ de cet époux tant aimé, lorsque son retour lui est annoncé; un esclave morne et triste le devance, et dit que son maître sera bientôt auprès de sa bien-aimée. La joie qu'elle éprouve l'empêche de s'apercevoir de la douleur de ce fidèle serviteur. Enfin elle l'interroge, il ne répond que par des pleurs. Parlez, lui dit-elle, Ali est-il libre? Oui, madame, mais à quel prix! Dans le moment la porte s'ouvre; c'est Ali, mais pâle, le désespoir empreint sur son visage. C'en est fait, dit-il, la gloire de mon pays est perdue, nous ne sommes plus sujets du Grand-Seigneur, l'empereur de Russie est notre maître. — Eh bien! dit Zélime, quittons un pays où le saint prophète ne sera plus révéré, partons avec nos enfans, emportons nos richesses et allons à Constantinople. — Non, je suis prisonnier sur ma parole, je l'ai donnée au général russe, qui dans une heure doit arriver ici avec sa famille. — Quoi! tu vas donner asile à celui qui a envahi ton pays et le mien! plutôt mourir mille fois! — J'ai donné ma

parole. — Et moi, dit Zélime, je t'en dégage, je pars avec mes fils, pourrais-tu m'abandonner ? Notre amour te délie de tout autre serment. — Non, je ne puis partir; restez aussi, je vous l'ordonne. — Quel langage! *Je vous l'ordonne!* est-ce là celui de l'homme qui naguères n'avait d'autre volonté que celle de sa Zélime? Dès ce moment elle n'a plus de repos, elle se refuse aux doux embrassemens de son époux, et va s'enfermer seule pour répandre des pleurs de rage. Le général russe arrive avec sa famille. Ali lui fait les honneurs de sa maison avec une grâce parfaite; bientôt il s'établit entre eux des rapports de société, qui semblent le dédommager un peu des peines qu'il endure.

Il fait de nouvelles tentatives auprès de Zélime, qu'il trouve inflexible. Il espère encore l'adoucir; mais chaque jour sa haine redouble: elle lui déclare enfin qu'il faut la suivre ou renoncer à elle pour jamais. Il lui répète encore que l'on ne compose point avec son honneur.

Alors Zélime sort furtivement de son harem, traverse ses jardins, et à l'aide de la

clef d'une petite porte, elle quitte sa maison, seule et au milieu de la nuit, après avoir laissé sur la table ces mots adressés à son mari : *celui qui ne sait pas préférer sa femme à tout, n'est plus digne d'être aimé. Adieu, Ali, adieu pour toujours !*

Elle vint se réfugier à Constantinople, dans l'espoir de parler au sultan ; mais on lui dit que cela était impossible. Elle alla s'enfermer à Scutari, n'ayant d'autre esclave que sa nourrice, qui ne l'avait jamais quittée. Elle resta une année dans la solitude la plus profonde et absolument ignorée à Scutari, près de Constantinople.

Mais l'amour, enfin, parle à son cœur, la tendresse maternelle lui peint ses enfans privés de leur soutien. Oui, dit-elle à Fatime, partons, allons nous jeter aux pieds de mon Ali. Quel bonheur de revoir cet époux qui m'est toujours cher ! il croira bien plus encore à mon amour, puisque, pour le revoir, j'ai le courage de retourner dans un pays où je ne trouverai plus que des ennemis.

Les apprêts du voyage ne furent pas longs ; elle part avec l'empressement de l'amour, et

rêve déjà le bonheur; elle reprend la même route et veut passer par la même porte qui avait protégé sa fuite. Elle entre sans bruit dans la chambre où Ali l'avait si souvent assurée de son amour; mais, ô désespoir! son mari est avec une jeune beauté. Sa rivale caresse ses deux enfans, qui lui donnent le doux nom de mère! Zélime ne se possède plus, elle prend rudement ses enfans, les repousse loin de la marâtre, qui les avait sur ses genoux, et, tirant un poignard, elle veut l'en frapper. Un esclave, en le détournant, reçoit le coup que Zélime destinait à la nouvelle maîtresse d'Ali; on parvient pourtant à arrêter cette furie, qui allume des torches dans son harem, et repart une seconde fois, bien plus malheureuse que la première. Le remords était dans son cœur. C'en est fait, dit-elle, il voudra se venger; le Grand-Seigneur sera mon refuge. Elle revient à Constantinople et se fait présenter par sa nourrice, dans l'espoir d'être vendue pour le harem du Grand-Seigneur. Sa beauté, malgré ses douleurs, était dans tout son éclat. Elle est acceptée; elle cherche tous les

moyens d'être aperçue du Grand-Seigneur, qui fut frappé de sa beauté. Il la fit venir : saisie de crainte ou de respect, Zélime s'évanouit en le voyant ; mais bientôt elle reprit ses sens et raconta ses malheurs au sultan, qui lui promit de mettre tout en usage pour adoucir sa peine, en ajoutant cependant qu'il n'avait plus de droits sur Ali ; que d'ailleurs, même, la loi de Mahomet permettait de changer de femme. Ce n'était point le moyen de calmer la vindicative Zélime, qui joignait la jalousie à toutes les autres fureurs. Son imagination, toujours en activité, ne put résister à des douleurs si vives ; elle perdit la raison : tous les remèdes que l'on employa furent inutiles. Comme les Turcs respectent beaucoup la folie, ils n'osent même pas contraindre ceux qui en sont atteints, les croyant inspirés du saint prophète. Elle se sauva du harem ; depuis ce temps elle habite Scutari ; elle suit le sultan actuel à tous les grands béniches ; elle danse, elle chante ; mais malheur aux femmes qui ne sont pas habillées à la turque ; toujours armée d'un gros bâton, elle les frappe, en

disant qu'elles sont vieilles. Moi-même, si je ne m'étais sauvée adroitement, j'allais recevoir ses coups; mais l'ambassadrice, qui n'était point prévenue, et celui qui lui donnait le bras, furent atteints sur leurs habits sans être blessés. Personne n'ose la toucher. On a soin de pourvoir à son existence; le Grand-Seigneur lui-même en a pitié. Le temps a fait de grands ravages sur cette figure, qui autrefois était, dit-on, si belle.

Ali est resté en Crimée; il a changé de religion pour épouser la fille du général russe. Le dépit lui avait fait faire ce mariage; mais la douceur de cette aimable Russe a gagné le cœur blessé d'Ali : cependant il regrette encore Zélime, qu'il avait si tendrement aimée, et il plaint amèrement son malheur.

XXXe LETTRE.

A Buyukderé.

J'ai voulu voir le clair de lune tant vanté par différens auteurs, comme si ce n'était pas le même astre qui éclaire l'univers. Partout le flambeau de la nuit porte à l'âme une douce mélancolie; rarement on danse au clair de lune; une musique douce et tendre convient aux sensations que l'on éprouve dans le moment du calme de la nature; des figures fantastiques attristent quelquefois l'imagination, on croit voir des âmes errantes autour de soi; on songe à ceux que l'on a aimés et que la tombe a reçus. Si l'on est près d'un champ de repos, un respect religieux vous porte à prier pour ceux qui vivent encore dans votre souvenir; les formes variées des nuages, qui quelquefois viennent obscurcir cette blanche

lueur, semblent vous offrir en idée l'image de ceux que vous pleurez.

Mais toutes ces belles réflexions ont été dissipées par une pluie battante qui a dispersé les promeneurs ; il a fallu coucher à Buyukderé, et, comme si le ciel me devait un dédommagement de cette petite contrariété, le matin j'ai été réveillé par le canon de la frégate russe *la Minerve*, qui portait à bord le nouveau ministre de Russie attendu depuis long-temps. La frégate a passé les châteaux d'Europe et d'Asie, à l'embouchure de la mer Noire, sans la moindre difficulté : passera-t-elle les Dardanelles ? On l'ignore ; il serait très-heureux que les bâtimens de l'État pussent, comme autrefois, naviguer et entrer dans le Bosphore. La *Minerve* est mouillée vis-à-vis le palais de Russie ; tous les hábitans de Buyukderé la regardent avec complaisance. Onze coups de canon ont annoncé que le nouveau ministre quittait le bord pour se rendre à son palais, et moi je vais retourner au mien.

XXXIe LETTRE.

J'AI passé hier une matinée d'un genre nouveau pour moi, et qui a été très-amusante. Dès six heures j'ai quitté Péra pour descendre à Topana, où je me suis embarquée pour Rechirtache. Nous avons abordé à cette échelle pour nous trouver au rendez-vous donné, et voir commodément le jeu du djérid à cheval. Le mauvais temps était cause de l'indécision des personnes qui devaient courir; mais notre présence la fixa. Nous nous rendîmes dans un kiosque appartenant à un grand seigneur, favori de l'empereur, et le plus considérable après le kislar-aga. Ce grand seigneur est un eunuque noir qui possède la confiance de Sa Hautesse.

Nous le trouvâmes dans son kiosque avec un de ses amis; tous les deux fumaient, assis sur un sopha. Notre arrivée les engagea à

courir eux-mêmes pour nous donner ce spectacle, qui est vraiment curieux et agréable : on se croirait chez *Franconi*. Ces messieurs manient leurs chevaux avec une grâce et un à-plomb bien rares dans nos contrées. Je vous ai parlé du djérid à pied; mais celui-ci est beaucoup plus intéressant : il consiste à lancer un bâton en courant à cheval, contre un adversaire, qui souvent l'attrape avec adresse pour le rejeter à ses pages montés sur de beaux chevaux arabes. Un cheval lancé au grand galop est arrêté par son cavalier, qui lui fait faire un tour de la tête à la queue avec une dextérité inconcevable. Les nègres ont une adresse dont il faut avoir été témoin pour y croire. Nous avons joui pendant deux heures de cet amusement. Le cheval arabe est court, a une encolure fière; il a l'air de dire : *Regardez-moi; je suis de la race de Bucéphale, mais je ne porte point Alexandre.*

Quelque adresse que déploient ceux qui se livrent à ces exercices, ils se blessent quelquefois en jetant et en renvoyant le bâton; il est même assez rare qu'il n'arrive

point d'accident de cette nature dans un béniche. Alors l'animosité s'en mêle, et ceux qui étaient venus amis s'en retournent ennemis déclarés; quelquefois même le Grand-Seigneur fait cesser le jeu, afin d'éviter de véritables combats. Mais hier ils ont joué paisiblement, heureux, disaient-ils, de nous amuser quelques momens. Vous voyez que partout on désire être agréable aux dames. Nous sommes rentrés chez nos effendis noirs, qui, pour la seconde fois, nous ont offert le café et les confitures. On m'a présenté la pipe, ce qui est une grande politesse à laquelle je n'ai pu répondre dignement.

Nous sommes allés ensuite dans les écuries, voir les chevaux qui avaient couru. Ces nobles animaux sont entretenus aux frais du gouvernement. Il y en a peu de turcs, tous sont arabes et de la plus grande beauté; leur poil est superbe et savonné tous les jours; ils sont attachés avec une chaîne de fer, et retenus par quatre sabots de laine, pour qu'ils ne puissent pas se blesser.

J'ai vu aussi le mouton que le Grand-Seigneur sacrifie le jour du *courbam-bayram;* il est couleur de vigogne, avec des laines extrêmement longues, qu'on lave et qu'on peigne chaque matin, mèche par mèche, en attendant le grand jour. On dore ses cornes, mais on ne le promène pas avant de le sacrifier. Le Grand-Seigneur lui porte le premier coup dans la cour du sérail, et les gens préposés pour cela continuent le sacrifice. On dépèce l'animal, et Sa Hautesse en envoie des quartiers à ceux qu'elle honore de sa faveur.

Après nous être promenés dans un jardin rempli d'orangers et de fleurs de France de toutes les espèces, nous prîmes congé de nos effendis noirs pour nous rendre chez le *saraf*, ou banquier du sérail, qui nous avait priés d'aller voir dans son harem sa femme et sa belle-fille, malades. Il pria aussi un médecin italien qui était avec nous, de nous accompagner dans cette visite. Mais à demain la suite de ce récit, qui devient trop long pour une lettre.

XXXIIe LETTRE.

Arrivés chez le saraf, les hommes passèrent d'un côté opposé à son harem, où nous fûmes introduites avec madame F...., qui parle turc dans une grande perfection, et qui voulut bien me servir d'interprète. Nous fûmes conduites dans la salle où se tiennent les dames : une salle parallèle est destinée aux esclaves. Nous en vîmes trois, asiatiques, assez belles, et une, géorgienne, qui effaçait les trois autres par sa grâce et sa beauté. Leur costume est le même pour la forme que celui de leur maîtresse; cependant les étoffes de leurs *entari* ou robes sont plus communes. Le costume turc est peu avantageux; on dirait leurs poitrines au fond d'un sac, et ce sac est la chemise de gaze de soie et coton, qui est très-jaune; ce qui leur donne toujours l'air malpropre. Elles ont un large caleçon,

nommé *chalvar*, en satin ou étoffe de soie; c'est un jupon étroit, et cousu par le bas, où l'on a pratiqué une ouverture pour y passer les pieds. La robe est coupée en quatre endroits, comme si la couturière avait oublié de la finir. Elles mettent pardessus ce que l'on nomme un *seymin*, qui ressemble à nos spencers. L'étoffe de la robe est souvent un cachemire rayé, doublé de siamoise ou de martre zibeline. La coiffure est une calotte, rouge ou blanche, en mousseline tournée avec élégance, formant nœuds et fleurs, que les Turcs nomment *fotoze*, et les Grecs *fessi*. Elles portent beaucoup de bouquets en diamans, et même des diadêmes; mais ce ne sont que des diamans roses. Dans leur intérieur, elles mettent par-dessus tout cela ce que l'on nomme le *condogouni*, bordé et doublé de fourrure, qui ressemble, pour la forme, aux camisoles de nos grand'mères.

Madame F.... et moi fûmes reçues avec beaucoup de cordialité; il y avait plusieurs dames qui étaient venues rendre visite à la malade. La belle-mère a été belle; elle est

encore très-gaie. Je vous assure que ces dames n'ont point l'air d'être malheureuses : la jeune malade était couchée sur deux matelas au milieu du salon. Le saraf aime passionnément sa femme ; jamais ménage ne fut plus uni.

Lorsqu'on annonça le médecin, toutes les dames se voilèrent, même la malade, à laquelle il ne put tâter le pouls qu'à travers une étoffe. La conversation fut très-suivie, grâces aux talens et à l'amabilité de madame F.... On nous donna les confitures, le café, des pâtisseries et des bonbons, et l'on me pria à dîner pour un autre jour. Les fleurs de mon chapeau leur ont paru si jolies, que je leur en ai donné à toutes une branche, et le soir je leur ai envoyé un superbe bouquet que j'avais apporté de Paris. J'en ai envoyé aussi à mes effendis nègres, qui aiment beaucoup les fleurs artificielles pour les offrir aux dames du sérail. Ces dames fument comme les hommes, et m'ont offert leur pipe. Après avoir été bien examinées, et lorsque nous eûmes fait ensemble échange de curiosité sur nos costumes, nous prîmes congé et rejoignîmes

nos compagnons de voyage. Nous continuâmes notre course à pied pour jouir de la vue et remonter à Péra par le champ des morts turcs. Nous entrâmes encore, en repassant à Bechiktash, dans plusieurs kiosques et dans des jardins bien cultivés; nous en visitâmes un, entre autres, où le sable est remplacé par de jolis coquillages.

Le hasard nous fit rencontrer deux convois funèbres. Le premier était celui d'un Turc : le mort était sur une espèce de brancard entouré de guirlandes de fleurs, et enveloppé d'un linge blanc. Les plus proches parens tiennent à honneur de porter ce brancard, et tous ses amis doivent le toucher. C'était un jeune homme, mort de la poitrine; on le déposa dans une salle destinée à cette cérémonie, pour faire des libations sur le corps du mort; ensuite on le mit dans une fosse, le visage contre terre, et sur le tertre on éleva une table de marbre. On place un tombeau sur la fosse d'un homme; sur celle d'une femme, la pierre funéraire se termine en pointe.

Le second convoi était celui d'un boulan-

ger arménien, catholique, suivi de tout le clergé grec. Le visage du mort, qui était à découvert, n'avait rien d'effrayant. Il avait l'air de dormir du sommeil du juste. Une femme, qui était probablement la sienne, suivait le cortége funèbre, sans jeter des cris comme c'est ici l'usage : elle était couverte de son yachcmak et de son feredgé, et se mit à prier sur la tombe. Son air touchant portait l'empreinte d'une véritable tristesse; ce qui prouve que dans tous les pays les peines du cœur sont les mêmes et sont marquées par le même caractère de douleur.

XXXIIIe LETTRE.

Le firman qui permet de voir les mosquées étant arrivé à l'ambassadeur, nous sommes partis à six heures du matin pour l'*échelle du sérail*, où nous avons débarqué. Je vous ferai grâce, dans toutes mes descriptions, des hauteurs et des longueurs; on les trouve dans presque toutes les relations des voyageurs qui ont écrit sur Constantinople. Nous commencerons par *Sainte-Sophie.* Ce monument fut entrepris sous le règne de Constantin, et dédié par cet empereur à la *Sagesse inspirée.* Il fut réduit en cendres dans une émeute populaire. Justinien le rebâtit en dix-sept ans, et en confia les travaux à un architecte nommé Isidore, qui y déploya beaucoup de talens et éleva une coupole de 180 pieds d'élévation. L'intérieur de la voûte est une mosaïque formée de petits cubes d'une ma-

tière vitrifiée, et appelée *smattum*; mais cette voûte est dégradée en beaucoup d'endroits. Les Turcs en vendent des fragmens dans la mosquée, et chacun peut, en sortant, emporter dans sa poche des échantillons de Sainte-Sophie. On y voyait autrefois quatre grandes figures de séraphins peintes à la fresque : deux sont entièrement effacées aujourd'hui; mais celles qui étaient à côté de l'endroit où l'autel fut élevé, sont remplacées par des chauve-souris de la grandeur gigantesque des séraphins. Les Turcs racontent qu'on fit disparaître ceux qui étaient le plus près de la porte, mais qu'on eut beau effacer les autres, ils reparaissaient toujours, et que l'on ne trouva d'autre moyen que de les cacher sous ces deux chauve-souris. Notre guide ajouta : On a mal fait, car cela nous préservait, dans la mosquée, de toutes les mauvaises bêtes et de tous les insectes. Le même Turc nous montrant l'ancienne sacristie, où l'on ne voit plus que les quatre murs, nous fit remarquer au-dessus de la porte l'image de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, et une autre figure qui

est sûrement celle de Saint-Joseph. Nous vîmes avec admiration que le temps avait respecté pendant douze cents ans les images sacrées de notre religion. Nous entrâmes ensuite dans une espèce de salle, où ont été pratiquées plusieurs ouvertures qui font présumer qu'elle était destinée à recevoir des tombeaux. Cette mosquée a huit colonnes de porphyre apportées de Rome à Constantinople par l'ordre de Constantin et tirées du temple du Soleil, et six autres colonnes de jaspe vert, prises au temple de Diane à Éphèse. On y compte neuf portes de bronze, ornées de bas-reliefs d'un très-beau travail. On dit que le pavé est en marbre; mais nous ne l'avons pas vu, parce qu'en été il est recouvert de nattes de jonc, et de tapis en hiver. Les quatre premiers califes, *Abubecker*, *Omar*, *Osman* et *Ali*, remplacent, dans cette mosquée et dans les autres, les tableaux que dans beaucoup d'églises on voit de nos quatre évangélistes. A la hauteur de quatre pieds, environ, sont des lampes qui tiennent par des fils de fer à d'autres cordes attachées à la

voûte. La plupart de ces lampes, en verres de couleur, sont plus grandes que nos lampes de nuit; mais la forme est la même. On les allume pendant les nuits du *ramazan* et du *bayram*. Cette illumination produit un bel effet. Nous sommes montés dans toutes les galeries de la mosquée, que l'on peut comparer aux travées de Notre-Dame. Sainte-Sophie a quatre minarets; toutes les grandes mosquées doivent en avoir au moins deux. Celles des villages n'en ont qu'un. Ce fut Mahomet II qui convertit ce temple en mosquée. Le même empereur fit élever aussi, en 1471, celle qui porte son nom. Il prit Sainte-Sophie pour modèle; mais elle n'approche point de sa beauté. Elle fut construite sur l'emplacement de la célèbre église des Apôtres, bâtie par Théodora, femme de Justinien. On dit que l'on employa à cette mosquée les matériaux de l'église chrétienne. Les images de saint Luc, saint André et saint Timothée, y étaient encore; elles furent profanées, ainsi que leurs reliques. Ce monument était consacré à la sépulture des empereurs grecs et de leurs

familles. C'est là que vont étudier tous les jeunes gens : on y apprend mieux que partout ailleurs le koran.

La mosquée du sultan Achmet, située sur la belle place de l'Hippodrôme, a été construite en 1610. Le sultan y travaillait lui-même, tant il désirait la voir terminer. Elle est fameuse par les colonnes dont la cour qui la précède est décorée. Au milieu de cette cour s'élève une fontaine de marbre, où les Turcs font leurs ablutions avant d'entrer dans la mosquée. Elle a six minarets, dont les portes sont de cuivre poli, sans bas-relief. Les fenêtres, en verres coloriés, représentent des fleurs ; et comme ce travail est très-délicat, on croirait voir des diamans de toutes les couleurs montés ensemble. C'est ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans cette mosquée. Nous vîmes aussi celle du sultan Bajazet II, terminée en 1498, célèbre par ses marbres tirés de tous les édifices de Constantinople, et par vingt colonnes, dont dix de vert antique, quatre de jaspe, et six de granit égyptien.

Celle du sultan Sélim a été achevée en 1556; tous les marbres viennent d'Alexandrie de la Troade.

Il ne faut pas passer sous silence la Solémanie, construite avec les matériaux de Sainte-Euphémie de Chalcédoine. On y voit le tombeau de son fondateur et celui de la fameuse Roxelane.

N'oublions pas non plus celle de Shazadé, bâtie en 1544 par Soliman II; c'est un mausolée élevé à la mémoire de son jeune fils Mahomet.

L'Osmanie a été construite par Mahomet IV, vers la fin du dernier siècle. Après sa mort, elle fut achevée par son frère Osman III, qui lui donna son nom. Près de l'Osmanie on voit un sarcophage de dix pieds de haut, formé d'un bloc de porphyre toujours rempli d'eau. On le montre comme ayant été le tombeau de Constantin. La mosquée est tapissée en porcelaine du Japon.

Une mosquée petite, mais élégante, c'est la mosquée Laleli, ou la Tulipe, bâtie par le sultan Mahmoud, en 1755. Les murs sont

revêtus de marbre. On y admire deux tableaux en broderie, très-estimés, représentant la Mecque et Médine.

Nous avons terminé nos courses à la mosquée du sultan Mahmoud actuel, qui est petite et élégante. Elle est enrichie de beaucoup de dorure; mais on n'y trouve pas un pouce de marbre, chose étonnante dans un pays où il est si commun, et où il est si facile de s'en procurer du dehors. Il faut en conclure que le sultan Mahmoud a plutôt des goûts modernes que des goûts antiques.

XXXIVe LETTRE.

La montagne du Géant, que nous avons parcourue aujourd'hui, et qui s'élève sur la rive asiatique du Bosphore, est en vénération chez les Musulmans, à cause du tombeau d'Youcha, saint personnage auquel ils attribuent le pouvoir des miracles. Ce monument est d'une grande simplicité; c'est un petit mur d'un pied d'élévation sur cinquante de long, et dont la largeur parcourt un espace deux fois plus étendu. L'intérieur où ont été déposées les cendres de ce grand homme est recouvert de terres que la piété des croyans a ornées d'arbustes et de fleurs. La tradition veut que le corps du géant repose dans sa tombe, plié en deux; elle ajoute qu'on l'a vu, pendant sa vie, baigner ses pieds dans la mer, du sommet de la montagne où il venait souvent s'asseoir. Ce tombeau est entouré de murailles, à côté

desquelles s'élèvent deux petites mosquées desservies par deux derviches. Les arbres et les grilles qui règnent autour de ce lieu sacré sont couverts de chiffons que les Turcs viennent y exposer pour implorer la protection d'Youcha. Non loin de l'enceinte, on remarque un puits très-profond, dont l'eau est vendue aux Musulmans que la dévotion y attire. Sans chercher à appeler sur nous la bénédiction du saint dont nous voulions laisser toutes les faveurs à nos hôtes, nous nous sommes bornés à boire de cette eau; elle est fort bonne, et sur-tout très-limpide.

C'est avec regret que nous avons quitté ce site, d'où l'œil embrasse à-la-fois la mer Noire, la mer de Marmara, et suit avec ravissement le cours sinueux de ce Bosphore de Thrace, si vanté par les anciens, et si digne de l'être, dont les eaux serpentent entre de riantes collines semées de villages et de maisons de campagne d'un aspect délicieux. N'attendez pas de moi la description du magnifique tableau qui se déroule à nos regards : le peintre le plus habile se flatterait en vain de rendre sur une toile froide

et muette ces paysages si brillans de fraîcheur, ces points de vue si variés que la nature a répandus avec profusion sur ces rivages enchantés.

Pour jouir plus long-temps de cette admirable scène, nous sommes descendus à pied de la montagne du Géant par un superbe chemin que l'on doit aux fréquens pélerinages d'un ancien sultan. Youchà est encore, de nos jours, l'objet des hommages universels. Le sultan actuel visite son tombeau une fois par an. Après une heure de marche nous étions dans la prairie appelée l'Echelle du Grand-Seigneur, où notre caïque nous attendait. De-là nous sommes allés par mer à Ingergueil, voir un bain turc. Malgré l'austère réserve que la jalousie des Orientaux impose à notre sexe, nos compagnons de voyage pénétrèrent dans l'enceinte où se baignaient quelques femmes, qui se cachèrent aussitôt à nos yeux. Quelle chaleur dans cette étuve! Il me fut impossible de la supporter long-temps. Ici, les femmes demeurent des journées entières plongées dans cette atmosphère brûlante.

Ingergueil, dont le nom signifie *village des Figues*, est dans une situation charmante. Après avoir parcouru un vaste bois de platanes, nous nous trouvâmes tout-à-coup vis-à-vis d'un grand bassin dont on fit jouer les eaux. Ce divertissement est généralement offert aux personnes qui viennent le visiter. Nous nous disposions à faire de nouvelles excursions; mais la pluie nous obligea de nous rembarquer, et d'achever, un peu mouillés, cette course extrêmement curieuse.

XXXVe LETTRE.

C'est à Belgrade que nous a conduits aujourd'hui notre curiosité. J'ai parcouru avec attention une salle des Druides, dont les arbres sont aussi vieux que leur culte.

Nous nous sommes reposés près d'un réservoir dont les eaux alimentent une espèce de canal qui baigne cette salle. Nous ne cessions d'admirer ce lieu plein des souvenirs de l'histoire. La forêt de Belgrade n'a rien de remarquable ; elle ressemble à nos forêts de France, et peut être comparée à celles qui couvrent le Nivernois. Ce n'est qu'à regret que j'ai quitté ce bois, où règne un silence majestueux ; mais il a fallu reprendre notre voiture cahotante et faire route sur le bord de précipices d'autant plus dangereux, qu'ils sont couverts par des arbres dont on n'aperçoit que la cîme verdoyante.

Nous avons fait une visite à des Armé-

niens qui possèdent une très-belle maison à Belgrade. Ils nous ont parfaitement reçus, et nous ont engagés à aller passer plusieurs jours chez eux. Si rien ne s'oppose à mes vœux, je répondrai à cette obligeante invitation, qui me fournira les moyens d'examiner en détail un pays dont je n'ai pu voir l'ensemble que très-légèrement.

La frégate russe est partie sans avoir pu passer les Dardanelles.

XXXVIe LETTRE.

Ayant eu quelques détails sur le feu qui a éclaté dernièrement dans le sérail, je puis vous transmettre l'histoire de la fille du Grand-Seigneur, qui en a été la victime.

De tous les sentimens, celui de l'amour paternel est le plus fort; la douleur du sultan le prouve. Rien ne peut calmer le chagrin où il est plongé depuis la perte de la jeune sultane nommée Zéyneph, qui a péri à l'incendie de son harem. Sa vive tendresse pour cette petite fille, âgée de onze mois, se rattachait à celle que lui avait inspirée sa mère, morte en lui donnant le jour.

Elle était odalisque chez une femme pleine d'esprit et de charmes, qui était dans la plus grande faveur auprès du sultan, et qui cherchait continuellement à l'amuser

par des fêtes qu'embellissaient les danses et le chant des odalisques.

C'est dans une de ces réunions brillantes qu'il vit un jour Zulmé. Sa beauté le frappa; il applaudissait à toutes les nouvelles perfections qu'elle lui montrait. Le lendemain il annonça encore sa présence et demanda à sa maîtresse une fête aussi agréable que celle qu'on lui avait donnée la veille. Heureuse de multiplier les momens qu'elle passait avec lui, elle fit jouer ce jour-là une pantomime où Zulmé remplissait le premier rôle d'une manière si passionnée, que le sultan comprit facilement son intention. Quelques jours après, il laisse tomber son mouchoir; Zulmé le ramasse et le lui présente. Je vous le donne, dit le sultan, en récompense de ce que vous faites pour me plaire. En déployant le mouchoir, Zulmé, parmi des fleurs de broderie, vit ces mots : *Amour et mystère.* Effectivement, dès le soir même on vint la chercher en secret pour la mener chez le Grand-Seigneur, qui n'eut point à se repentir d'avoir écouté sa tendresse pour cette jeune et belle odalisque. De son côté,

elle était si ravie de voir ses sentimens partagés, qu'elle souffrait, sans murmurer, les caprices de sa maîtresse, aussi belle qu'elle, plus spirituelle peut-être, mais dont l'amour n'était pas étranger aux calculs de l'ambition. Le sultan était toujours aussi assidu auprès d'elle ; mais le mot d'amour ne sortait plus de sa bouche, il n'avait l'air heureux que lorsque Zulmé jouait un rôle dans la fête.

Une grande passion ne saurait toujours se taire ; la prudence l'abandonne quelquefois. Depuis trois mois Zulmé recevait les sermens de tendresse du sultan ; la même personne venait la chercher pour aller auprès de lui. Zéyneph commençait à avoir des soupçons jaloux. Un soir elle crut entendre le sultan dire à Zulmé, en sortant : Dans une heure mon bonheur commencera. Dissimulant sa crainte et sa fureur, la nuit suivante elle appelle ses esclaves. Zulmé ne se trouve point parmi elles. Alors elle ne doute plus de son malheur, et dès qu'elle voit Zulmé, elle lui adresse les reproches les plus amers. Cette esclave cherche à se justifier ;

mais la colère de sa maîtresse est à son comble ; elle ordonne de l'attacher et de la battre à coups de fouet. Alors Zulmé, d'un air fier, dit à ceux qui avaient reçu cet ordre : Ne m'approchez pas, je porte un sultan dans mon sein ! Aussitôt tous se prosternent avec respect devant celle qu'ils allaient sans pitié faire mourir sous leurs coups. Zéyneph, indignée, veut lui jeter à la figure de l'eau brûlante pour détruire cette beauté si fatale à son repos. Cette scène fait beaucoup de rumeur. La garde qui veillait sur Zulmé court avertir le sultan, qui sur-le-champ arrive lui-même. Il ignorait l'état de Zulmé. Il voit sa maîtresse furieuse, qui, ne conservant plus aucune mesure, se permit de manquer à S. H. en lui faisant les reproches les plus affreux. Le sultan, sans s'émouvoir, ordonna de la transférer au vieux sérail, exil redouté par toutes les femmes, qui jouissent dans le harem de plaisirs qu'elles ne peuvent trouver dans un lieu où l'on ne voit que des femmes malheureuses.

Le sultan mit Zulmé à la place de sa maîtresse. Tous les jours il venait la voir. Il n'avait pas besoin de fête pour passer avec elle des momens heureux. Le temps de la grossesse de Zulmé s'écoula dans les transports d'un amour également partagé. Enfin, les douleurs qu'elle ressentait lui annonçaient qu'elle allait devenir mère. On lui dit, sans précaution, que son enfant n'était qu'une fille. Craignant que ce gage d'amour ne fût pas aussi cher au sultan, elle s'en affligea, malgré toutes ses protestations. Une fièvre purpurine se déclara, et sentant son danger, elle recommanda au sultan sa fille Zéyneph, et exhala son dernier soupir auprès de celui qu'elle adorait. C'est cette pauvre petite fille qui a été brûlée avec sa nourrice.

XXXVIIe LETTRE.

J'AI visité le château Génois, dont les antiques tours s'élèvent sur une haute montagne de l'Asie, à l'embouchure de la mer Noire. L'ancienne porte de ce château est condamnée; on y voit deux tours encore assez bien conservées, sur chacune desquelles est un écusson orné d'une croix en tuf, portant les chiffres 1190, époque de la domination des Génois. Ce château est d'un accès très-difficile; mais on est bien dédommagé de ses fatigues, lorsqu'arrivé sur la plate-forme devant laquelle est bâtie cette forteresse gothique, les regards se reposent agréablement sur un bois de platanes dont l'ombrage hospitalier invite le voyageur au repos. Ici, la mer Noire et les châteaux d'Asie et d'Europe qui en défendent l'entrée; là, le Bosphore, dont les eaux quelquefois se brisent contre le rivage avec une impé-

tueuse violence, et quelquefois immobiles, sont à peine ridées par le vol du grisâtre goëland, ou troublées par les barques légères qui sillonnent ce beau canal dans tous les sens. Plus loin, la mer de Marmara et les îles des Princes, dont la parure verdoyante anime ce magnifique séjour.

De tous nos sens, la vue est le seul peut-être dont on fasse usage ici sans danger; et comme si la providence voulait placer une compensation dans ces contrées où le toucher entraîne souvent à sa suite de si périlleux inconvéniens, elle s'est plu à multiplier les sites pittoresques, les points de vue enchanteurs.

C'est dans ce château que se conserve le plus pur sang de Mahomet. Toutes les familles qui l'habitent portent le bonnet vert, s'allient entre elles, et font serment de ne jamais quitter cette demeure, où le saint prophète est plus révéré qu'ailleurs, puisqu'elle n'est habitée que par ses descendans.

XXXVIIIe LETTRE.

C'est le courban-bayram que je suis venu voir aujourd'hui. Cette fête ne se célèbre jamais à une époque fixe; tous les ans elle avance de douze jours. Je suis sortie du palais de France à cinq heures du matin pour descendre à *Topana* avec une nombreuse suite, curieuse comme moi de connaître cette cérémonie, la plus belle des Turcs. L'intérieur des mosquées devant lesquelles nous avons passé était entièrement illuminé; les petites lampes qui sont en grand nombre suspendues aux voûtes par des fils de fer, et qui jetaient une vive clarté au milieu de l'obscurité des nuits, donnaient à cette scène religieuse quelque chose de solennel qu'il serait difficile d'exprimer. Nous avons débarqué à l'échelle de Constantinople, près de Sainte-Sophie, dont toutes les lampes étaient également allumées. Nous avions

loué une boutique; mais j'ai mieux aimé prendre place à la porte du sérail pour voir le mouvement de la foule qui y entre et en sort continuellement; et sans craindre d'être *touchée* (précaution que l'on prend toujours à cause de la peste), je me suis trouvée placée à merveille. Les janissaires forment une haie au moment où le Grand-Seigneur va passer. . . . .

Toute la cour du sultan se rend au sérail en grand costume. Le grand-visir, monté sur un très-beau cheval arabe, avait précédé le capitan-pacha, arrivé la veille avec toute sa flotte. C'était la première fois, depuis son retour, qu'il allait faire sa cour au sultan. Il a le turban de la même forme que celui du grand-visir. On y voyait aussi le chef des eunuques, que l'on nomme Kislar-Aga, et qui jouit de la faveur de porter un turban semblable.

Tout le monde ressortit du sérail pour se rendre à la mosquée et y attendre le sultan, qui peu de temps après quitta son palais, monté sur un cheval superbe : il avait un nombreux cortége à pied; son turban était

orné d'une magnifique aigrette de diamans. Il était précédé par l'officier qui, dans les fêtes, porte toujours deux autres turbans, parce que le sultan en change à la mosquée. S. H. allait faire sa prière à la mosquée du sultan Achmet, sur la place de l'ancien hyppodrôme. Sa prière ne fut pas bien longue, et nous le vîmes sur cette place repasser pour se rendre au sérail et y faire le sacrifice du mouton, auquel il porte le premier coup. Les dames de son harem jouissent de ce spectacle au travers de leurs épaisses jalousies. Le sultan envoie des quartiers de l'animal offert en holocauste, à ceux des seigneurs auxquels il veut donner une marque de bienveillance.

La veille, les rues de Constantinople sont remplies de troupeaux de moutons; car chaque particulier, ouvrier et autre, épargne toute l'année pour pouvoir acheter son bayram. Celui du Grand-Seigneur a les cornes dorées.

Le premier jour du courban-bayram, les fêtes ont lieu dans l'intérieur du sérail; on y joue des pantomimes et on y fait de la

musique, surtout pendant le dîner du sultan.

HISTOIRE D'ESMA ET D'ABDUL-HAMED.

Pour la troisième fois le Grand-Seigneur a ordonné un béniche; c'était encore à Dolma-Baktché. L'espoir de voir le jeu du djérid m'y avait attirée. La chaleur était brûlante; je ne voulais pas payer le plaisir par une heure d'attente à l'ardeur du soleil, j'ai quitté la place et ceux avec lesquels j'étais, pour aller chercher l'ombre dans un jardin. A peine étions-nous assis, mon compagnon et moi, que nous voyons entrer trois femmes. L'une d'elles semblait commander aux deux autres; c'était en effet la maîtresse. De beaux yeux noirs, des sourcils noirs, et des paupières qui ne devaient rien à l'art, laissaient deviner ce que cachait le yachmak, une figure charmante. Cette dame turque s'approche, et d'un son de voix très-doux me demande si je suis Française; mon compagnon, qui parlait le turc, lui répond affirmativement; alors elle le prie de se re-

tirer pour causer avec moi, en ajoutant que les Françaises étaient trop aimables pour qu'on ne les recherchât pas. Sur mon observation rendue par mon interprète, que je ne savais pas la langue, et que je ne pourrais la comprendre, elle en témoigna ses regrets, parce qu'ayant passé six mois au harem du Grand-Seigneur, ce qu'elle avait à me dire m'aurait certainement intéressée. Je lui fis demander si elle était mariée; elle répondit qu'elle était la femme d'un Turc. Je vis alors la même personne dont on m'avait raconté l'histoire, à laquelle je n'avais pas donné croyance. Mais en l'apprenant d'elle-même, je n'eus plus lieu d'en douter, et je vais vous la donner comme on me l'a rapportée.

Un Turc nommé Abdul-Hamed, jeune, beau et courageux, commandait un bâtiment qui faisait partie de la flotte du capitan-pacha, dans une des expéditions qu'il fait tous les ans au printemps, pour purger la mer des pirates.

Les marchands d'esclaves viennent en foule en offrir à acheter au capitan-pacha, pour le harem du Grand-Seigneur. Un vieux

marchand, arrivé nouvellement de la Géorgie, en avait amené de très-belles; mais il voulait les vendre un prix si excessif, qu'il manquait tous ses marchés, et dans sa mauvaise humeur il les maltraitait d'une manière cruelle. Esma, la plus belle de toutes, mais la plus douce, était toujours celle qu'il rudoyait davantage, parce qu'elle ne lui répondait que par des larmes. Abdul-Hamed l'ayant remarquée, la demanda au vieux marchand, qui répondit qu'elle était destinée au harem du Grand-Seigneur. Hé bien! dit-il, c'est aussi pour S. H. que je veux l'acheter. Le marché fut conclu; Esma osa même demander à Abdul-Hamed d'acheter une autre esclave qui ne l'avait jamais quittée; il y consentit, et les embarqua toutes deux sur son bord; heureuses d'être encore réunies, elles espéraient ne plus être séparées. Cependant Hamed ne voulait pas s'attacher à Esma; il appréciait toutes ses beautés, mais il venait d'obtenir une nouvelle grâce du sultan, et désirait, en reconnaissance, lui offrir cette superbe Géorgienne. Arrivé à Constantinople, il la donna au Grand-

Seigneur, et la conduisit lui-même au sérail. La pauvre Esma, séparée de son premier bienfaiteur, privée de sa compagne, versait des larmes bien amères : son cœur avait parlé pour Abdul-Hamed. Le jeune homme, de son côté, l'aimait déjà éperdûment, et l'amour doublait à ses yeux le prix de l'hommage qu'il faisait à son maître.

Le sultan vit la nouvelle esclave, il la trouva belle, et ne tarda point à lui déclarer qu'elle avait touché son cœur; mais quel fut son étonnement, en voyant celle qu'il croyait rendre heureuse, ne lui répondre que par des larmes. Esma s'embellissait encore en versant des pleurs, lorsque le sultan lui demanda compte d'une situation aussi nouvelle pour lui. Hélas! lui dit-elle, vous n'êtes pas comme Abdul-Hamed, mon premier bienfaiteur. Il n'oublia rien pour effacer le souvenir de mes malheurs : il me joignit à Emina que je n'avais jamais quittée, et j'en suis séparée de nouveau. Le sultan lui dit : Dans une heure Emina sera auprès de vous. Effectivement il réunit bientôt les deux amies. Grand et superbe souverain, lui dit Esma,

tu as toute ma reconnaissance; mais mon cœur est tout entier à Abdul-Hamed; hélas! le cœur donné ne peut se reprendre. Je voudrais pouvoir davantage et sacrifier ma vie pour te prouver combien je suis sensible à tes bienfaits. Ce langage nouveau pour le sultan n'était pas sans charmes. Une femme jeune et belle qui lui résistait, avait pour lui un attrait inconnu jusqu'alors. Il avait l'amour-propre de croire qu'il pourrait triompher de ce constant amour, et il mettait tous ses soins à lui plaire.

Six mois s'étaient déjà passés et les attentions les plus délicates ne faisaient aucun progrès sur un cœur que l'absence et l'éloignement rendaient encore plus tendre pour Abdul-Hamed. Enfin, un jour, le sultan, de mauvaise humeur, contrarié par des nouvelles fâcheuses, entre chez Esma pour lui déclarer que, fatigué de ses plaintes, de sa douleur même, elle avait lassé sa patience, et que cette même nuit il lui ferait l'honneur de l'élever au rang suprême. Esma lui répondit : Puisque rien ne peut me soustraire à votre barbare loi, je me soumets,

ma mort suivra mon sacrifice! Que je profite encore de ce dernier instant pour vous recommander Abdul-Hamed. Sachez qu'il m'adorait, mais que son amour pour vous est encore plus fort que celui dont il brûlait pour moi. — Quel charme a donc cet Abdul-Hamed, pour que rien ne puisse vous le faire oublier? Alors elle en fait un portrait si flatteur, que le sultan l'écoute avec intérêt; elle était si belle en lui parlant, ses beaux yeux répandaient tant de larmes! Hélas! dit-elle, je perds peut-être en ce moment le malheureux Abdul-Hamed!

Le sultan la quitte brusquement, sans lui répondre. C'en est fait, dit-elle, le sultan est outragé par l'aveu de mon amour, il court à la vengeance. Elle était dans des angoisses mortelles.

Cependant l'empereur avait fait venir Abdul-Hamed. Reprends ton esclave, lui dit-il; tu l'aimais, tu m'en avais fait un généreux sacrifice; je te remercie d'un si héroïque dévoûment. Une femme qui n'est pas éblouie par tous les prestiges de la gloire, et qui résiste à un amant tel que moi, est une

merveille si rare, qu'en te la rendant je crois te rendre un trésor inappréciable. Sois reconnaissant, bénissez l'un et l'autre votre maître. A ces mots, il rentre dans les appartemens des femmes. Deux esclaves le précédaient, portant des coffres remplis de présens. Esma, ajouta le sultan, un amour qui n'est pas partagé n'a point de charmes pour celui qui a soupiré si long-temps pour vous. Je vous rends à vos premiers sentimens, les portes du sérail vous sont ouvertes. Abdul-Hamed vous attend. Emportez du sérail les présens que je vous avais destinés, si vous étiez sensible à mes vœux. Mes bienfaits vous suivront; mêlez à vos tendres sentimens celui de la reconnaissance pour votre souverain; je veux que l'on juge lequel est le plus généreux du monarque ou du sujet.

Tous deux tombèrent aux pieds du sultan. Abdul-Hamed a épousé Esma; déjà la naissance d'un fils augmente leur bonheur; elle aime toujours passionnément son mari, qui est un des plus beaux officiers de la marine turque.

Un Turc est entré dans le jardin, et Esma

qui ne voulait pas qu'on la vît causer dans un endroit où était un homme, a disparu sans que j'aie eu le temps de lui faire de nouvelles questions. Je ne connais pas même sa demeure, et je désirerais aller la voir, car elle est très-aimable. Mais j'espère qu'un heureux hasard me fera retrouver cette femme intéressante.

XXXIXe LETTRE.

Partout on fête son patron. Je suis venue exprès à Péra fêter une aimable Babet.

On nous avait annoncé une éclipse du soleil. Je suis montée sur une terrasse pour la voir ; mais l'atmosphère, couverte de nuages, nous a dérobé une partie de cet imposant phénomène. Cependant l'obscurité a été très-sensible.

Aujourd'hui j'ai assisté, dans une mosquée, à un spectacle assez curieux. Placée dans la tribune destinée aux femmes, j'ai vu les derviches tourner au son d'une musique plus harmonieuse que tout ce que j'ai entendu jusqu'à présent. La lecture de quelques versets du koran marque le commencement de la prière, pendant laquelle les derviches se promènent en rond autour de la mosquée, et saluent l'iman toutes les fois qu'ils passent devant lui.

Bientôt cette procession, d'abord grave et paisible, prend un caractère plus animé; alors l'air qui s'introduit dans le long jupon dont chacun de ces moines est enveloppé, le gonfle, l'arrondit, et donne à cette singulière cérémonie beaucoup de ressemblance avec le jeu que nos petites filles, en France, appellent le *Fromage*.

Rien n'est plus singulier que le coup-d'œil que présentent ces derviches pirouettant avec une rapidité inconcevable. Ils commencent d'abord leur danse les mains croisées sur la poitrine, les lèvent ensuite l'une après l'autre, et tournent enfin les deux bras en l'air pendant un espace de temps assez considérable. Cet exercice divertissant, dont Tournefort a donné une description très-exacte, recommence trois ou quatre fois.

La femme qui m'avait ouvert la porte de la tribune, ne voulut pas recevoir mon batchi; mais elle me demanda une des fleurs de mon chapeau. J'en détachai une marguerite, qu'elle parut recevoir avec plaisir.

C'est à Scutari qu'on voit les religieux

connus sous le nom de *Derviches hurleurs.* On dit que leurs convulsions et leurs cris inspirent l'horreur et l'effroi. Ils se donnent entr'eux des coups de couteau, se font marcher sur le corps. On les croirait morts; mais tout-à-coup ils sortent de la mosquée pâles et couverts de sang, et cependant prêts à recommencer leur exercice.

XLe LETTRE.

Mon âme éprouve toute l'influence de l'automne. Les prairies ont perdu leur brillant émail, les arbres ne sont déjà plus revêtus de leur verdoyant feuillage, et la terre, jonchée de tristes débris, n'annonce plus que la saison des orages et des tempêtes. Mais l'espérance, ce sentiment qui embellit l'avenir des plus douces illusions, rapproche l'époque où le printemps rendra à la campagne dépouillée son élégante parure. Après l'été de la St-Martin, qui a été superbe, on ne peut plus prétendre au beau temps. Déjà la rigueur de l'hiver se fait sentir, l'épais brouillard nous environne sans cesse. Les palais mal fermés rendent plus piquans les premiers froids; ce qui retient beaucoup de monde à la campagne, c'est la disette d'eau. Les aqueducs qui abreuvent Constantinople sont à sec. On fait queue à toutes

les fontaines ; on demande de l'eau avec l'accent du désespoir. Le Turc souffre plus que personne de cette privation, puisque l'usage du vin est défendu par la religion de Mahomet.

XLIe LETTRE.

On est venu hier chez moi attendre l'heure de la messe de minuit, qui a été belle et imposante. Partout la pompe du culte accompagne le saint respect dû à notre religion. L'église était parée et illuminée magnifiquement. Cet encens que l'on brûle au pied des autels, et qui semble s'élever jusqu'aux cieux avec nos prières; ce chant simple et grave, inspire un recueillement auquel les vaines maximes d'une froide philosophie ne peuvent rendre insensible.

Dans chaque maison on fait réveillon; c'est chez moi qu'il a eu lieu aujourd'hui. Ici les habitudes de nos pères se propagent d'âge en âge, dans toute leur pureté. Les enfans, en les continuant, croient donner une marque de respect à ceux dont ils ont reçu la vie.

XLIIe LETTRE.

Comme en France, il faut ici penser aux étrennes. Je suis allée chercher des jouets d'enfans à Eïoup ; j'en ai rapporté un bateau chargé. Je me suis rendue ensuite à Constantinople où j'ai visité tous les *bézestins*. Jamais course ne m'a paru plus amusante. On donne le nom de *bézestins* à un enclos immense. Des rues entières sont remplies de boutiques, et tous les marchands sont établis à côté les uns des autres ; ils regardent la vente de leurs voisins sans jalousie et s'en consolent en disant : *Mon tour viendra demain*. Chaque genre d'ouvrage a son quartier séparé. On remarque le quartier des fouleurs, des bijoutiers, des ouvriers qui taillent et arrangent les cachemires ; on ne voit jamais aucune femme dans ces boutiques ; elles sont tenues par des hommes de toutes les nations,

et surtout par des juifs; d'autres quartiers sont destinés aux toiles, aux étoffes.

J'avais avec moi un interprète qui parlait le turc et l'arabe. Il est agréable et même nécessaire d'avoir avec soi quelqu'un de complaisant, qui veuille bien faire le marché de ce que vous achetéz. On surfait ici comme dans tous les pays.

Je me suis donné deux jours de suite le plaisir d'aller à Constantinople; un événement m'attendait sur le Bosphore; notre caïque en toucha un autre, et aussitôt les caidgi rivaux se battirent à coups de rame; mais mon compagnon, qui savait nager, m'ayant assuré qu'il me sauverait, je fus tranquille spectatrice de cette querelle, qui manqua nous faire chavirer. Les femmes de ce pays sont très-peureuses, et expriment leur frayeur par mille cris perçans.

XLIIIe LETTRE.

Le voilà donc arrivé ce jour qui commence une nouvelle année! Partout on est dans l'usage de le fêter. Pour moi, j'aime ce jour où tous les cœurs s'entendent, se félicitent, et promettent de s'aimer dans la prochaine année, comme ils l'ont fait dans la précédente; si quelques nuages ont refroidi des parens, des amis, le jour de l'an semble tout dissiper; plus de brouillerie, plus de sujet de discorde; on attendait ce moment solennel pour oublier le passé; et tout en faisant la réflexion que notre existence est abrégée d'une année, on s'en console au milieu des épanchemens de la tendresse. A peine a paru le premier rayon de lumière, qu'un fils chéri vient avec mystère ouvrir les rideaux d'une tendre mère; il la réveille afin de lui donner son premier baiser; elle le bénit en échange

et lui souhaite le bonheur que son cœur demandait pour elle. Les peines de l'année dernière sont déjà loin de sa pensée. Cette journée, la première du nouvel an, commence par un plaisir bien pur. Tout le monde lui offre des vœux, elle distribue à chacun les étrennes qu'elle a préparées. Quelle douce jouissance! Partout on est mère, partout on est amie, partout on savoure les expressions de l'amitié !

Comme les souvenirs se succèdent rapidement ! Des rives du Bosphore, l'imagination me transporte aux bords de la Seine. Oui, je crois vraiment être en France; il me semble que je revois tous mes amis... Mais l'illusion ne saurait durer, et mon cœur, tout occupé des plaisirs du moment, ne cesse de désirer celui où je me retrouverai dans ma chère patrie.

XLIVe LETTRE.

Il faut en convenir, la nouvelle année est peut-être plus brillante dans ce pays qu'en France. On aurait peine à rassembler à Paris autant de jolies femmes qu'il y en avait hier au palais d'Allemagne. Plusieurs de ces dames sont encore mises à la grecque; j'en aime la coiffure; c'est une petite calotte de laine blanche que l'on nomme *fessi*, entourée de gaze ou de crêpe tortillé avec art; on y met des fleurs, des diamans, des perles; l'art n'épargne rien pour servir la beauté. Mais si l'habillement grec est avantageux aux jeunes femmes, il n'en est pas de même pour celles qui ne sont plus dans leur printemps; elles portent, coupés tout droit autour du front, leurs perruques ou leurs cheveux, dont quelques mèches retombent sur le cou. Elles se coiffent avec un fichu de mousseline peinte, qui revient sous le

menton ; en un mot, cette coiffure rendrait laide la plus jolie. Mais je dois ajouter qu'on ne la voit plus qu'aux femmes absolument retirées du monde.

N'ayant rien à vous dire pour le moment sur Constantinople et ses environs, je vais y suppléer par une histoire dont la peste me fournit encore le sujet ; car il faut qu'elle soit toujours pour quelque chose dans les événemens dont ces contrées sont le théâtre.

HISTOIRE DE LOUIS ET DE MARIANNE.

Monsieur Bernard, négociant de Marseille, était venu chercher fortune à Constantinople. Sa famille se composait d'une fille que sa femme, en mourant, avait recommandée aux soins d'une sœur qui remplit toujours auprès de Marianne ceux de la mère la plus tendre ; aussi Marianne lui en donnait le nom, et aimait madame Durang de toute son âme.

On avait prié M. Bernard de recevoir chez lui un jeune compatriote. Lorsqu'il arriva de Marseille, il le plaça dans son comp-

toir et lui dit qu'il serait traité chez lui comme l'enfant de la maison. Malheureusement Louis ne vit pas long-temps Marianne sans en devenir éperdûment amoureux. Il fit entendre à M. Bernard que le meilleur moyen d'être agréable à sa famille, serait de le fixer auprès de lui d'une manière irrévocable; mais M. Bernard avait engagé sa parole à un Arménien très-riche, et qui augmentait tous les jours sa fortune. Il croyait faire le bonheur de Marianne en lui faisant épouser ce vieux Crésus.

Voyant que Louis faisait beaucoup trop de progrès sur le cœur de Marianne, il ne voulut plus le garder; il le plaça chez un autre négociant, et le pria instamment de ne plus revenir chez lui. Marianne pleura auprès de sa respectable tante, qui chercha inutilement à fléchir son père; mais celui-ci disait: J'ai donné ma parole, et je veux que ma fille soit la plus riche de Constantinople.

Des affaires de commerce l'appelaient à Alep. Il partit et fixa l'époque du mariage à son retour, laissant Marianne au désespoir.

Il y avait plus d'un mois que M. Bernard était absent, lorsqu'un soir Louis, ne pouvant plus résister au tourment de ne pas dire à Marianne tout ce qu'il souffrait, vint auprès d'elle et de madame Durang. Marianne, qui partageait sa peine, le reçut avec un plaisir inexprimable.

Cette soirée était pour tous deux un moment de bonheur ; il fut troublé par l'arrivée du vieil Arménien, qui menaça Louis de toute la colère de M. Bernard et fit à sa fiancée les reproches les plus durs. Sa jalousie ne connut point de bornes, et il sortit furieux, en menaçant d'écrire à M. Bernard.

Marianne tremblante fit promettre à Louis de ne plus s'exposer, par ses visites, à des scènes aussi fâcheuses. Hélas! dit-elle, si vous revenez encore, on vous fera repartir pour la France ; ici, du moins, nous respirons le même air. Louis promit tout et tint fidèlement sa rigoureuse promesse.

Madame Durang, jeune encore, tombe malade ; elle fait jurer à Marianne, au nom de sa mère, de garder le triste secret qu'elle va lui confier. Marianne, d'un ton solennel,

s'écria : Au nom de ma mère, je promets de suivre en tout vos volontés. — Eh bien ! pauvre Marianne, c'est une tombe qu'il me faut ! j'ai la peste.... Pauvre enfant, que vas-tu devenir ?... Je ne veux point que tu appelles le médecin, qui me ferait conduire à l'hôpital.... ; ce serait une mort anticipée. Mais appelle Louis ; seul, il pourra me rendre tous les soins qui me sont nécessaires ; c'est lui que je chargerai de mes dernières volontés : on peut tout confier à Louis sans crainte. Marianne reçoit, en pleurant, les confidences de sa tante ; et une heure était à peine écoulée, que Louis était auprès de la malade, fermement résolu à braver seul les dangers de ce terrible fléau. Hélas ! malgré tous les efforts de son zèle, le troisième jour madame Durang expira en bénissant Marianne et le bon jeune homme qui avait adouci pour elle les horreurs du dernier moment. En effet, elle l'avait chargé de ses dernières volontés ; elle avait demandé les obsèques les plus simples, et à ne point faire connaître à son beau-frère le genre de sa maladie.

Marianne était anéantie, et restait immobile près de ce corps inanimé. Aucun danger même ne l'effrayait : elle voulait lui donner le dernier baiser que semble encore réclamer la tendresse, avant que la tombe ne renferme pour jamais la dépouille mortelle de l'objet que l'on a tant aimé.

Louis et Marianne, dans un saint recueillement, priaient avec ferveur au pied de ce lit funèbre, dans le moment où l'on frappe à la porte à coups redoublés. Ciel, dit Marianne, c'est mon père ! nous sommes perdus ! Où vous cacher ? il va faire tomber sa colère sur vous. Louis aussitôt lui dit : Ne craignez rien. Il soulève le linceuil qui déjà couvrait cette malheureuse femme, et se cache sous ses plis. Marianne jette un cri de terreur. O mon Dieu ! dit-elle, sauvez cette victime d'un dévoûment sans bornes !

Le père attribue l'agitation de Marianne à cette mort inattendue. Cette femme, qu'il avait laissée brillante de santé, allait être enfermée dans la tombe : il la respectait et l'aimait ; il mêla ses larmes à celles de Marianne, en l'assurant de toute sa tendresse.

Dans ce moment arrive l'Arménien, qui avait appris et la mort de madame Durang et l'arrivée de M. Bernard : il venait le complimenter sur son heureux voyage, et réclamer la promesse qu'il lui avait faite de l'unir à Marianne, à son retour. — Quoi! monsieur, c'est à une torche funèbre que vous voulez allumer le flambeau de l'hyménée! Non, mes regrets ne finiront jamais; mon deuil sera de six mois : ne demandez rien à ma douleur avant ce terme. — Hé bien, mademoiselle, j'attendrai, et je saurai respecter vos volontés.

Mais, dit l'Arménien, madame Durang a-t-elle laissé à mademoiselle le beau médaillon entouré de brillans qu'une princesse lui avait donné? Sans doute, répondit Marianne; on le trouvera avec ses bijoux. — Non, elle le portait toujours avec elle; ainsi, M. Bernard, point de faiblesse; que sa tombe n'enferme pas ce précieux trésor qui vaut au moins dix mille piastres! — En effet, dit M. Bernard, je puis sans crainte m'en emparer. Déjà il touche le linceuil. Marianne jette un cri. — Mon père, n'appro-

chez pas ; ma tante est morte de la peste ! L'Arménien tremble, pâlit et s'écrie : Petite imprudente ! c'est ainsi que vous m'exposez à gagner cette affreuse maladie ! Quelle horreur ! Adieu ; si je ne suis pas atteint de la contagion, après le deuil de mademoiselle vous me ferez avertir ; mais jusque-là je ne remettrai pas le pied dans une maison de malheur.

M. Bernard n'adressa aucun reproche à sa fille, et se fit raconter toutes les circonstances du funeste événement qui lui enlevait une aussi bonne parente. Marianne, avec l'accent de la douleur, dit : Avant de me faire connaître sa maladie, ma tante avait exigé de moi que je gardasse le secret ; au nom de ma mère, je l'avais promis. Ah ! mon père, je l'ai gardé ce secret. Mais apprenez tout : je n'ai été exposée à aucun danger ; c'est Louis qui a voulu la servir jusqu'à sa mort, et, lorsque vous êtes arrivé, tous les deux nous étions à prier pour ma tante. Mais pourquoi, dit M. Bernard, Louis a-t-il fui ? — Hélas ! mon père, il est ici ; mais nous craignions votre colère, il a mieux aimé mettre ses

jours en danger que de paraître à vos regards. — Hé bien, où est-il ? Marianne s'écrie : Louis, je lis votre grâce dans les yeux de mon père ; sortez de votre première tombe ; puisse le Dieu de bonté vous préserver du mal que vous avez bravé pour moi ! M. Bernard, attendri, dit à Louis : Vous avez toujours eu mon estime. Un homme capable d'un si grand courage doit tout faire pour le bonheur de sa femme. Que la fin du deuil de ma belle-sœur soit le moment fixé pour vous unir tous deux ! Moins de richesses et plus de vertus rendra ma fille plus heureuse qu'elle ne l'aurait été avec ce vieil Arménien, à qui je vais dire de chercher une autre Marianne. Louis sortit de cette maison avec l'espoir d'un bonheur qu'il avait si bien mérité. Le souvenir continuel de Marianne l'empêcha de songer au danger de la peste, dont il fut préservé par une espèce de miracle ; et, comme si le ciel eût voulu récompenser son dévoûment, il fut bientôt rassuré, et rentra chez M. Bernard pour ne le plus quitter. Il est l'époux de Marianne, et jamais ménage ne fut plus heureux.

XLVe LETTRE.

Le désir de tout connaître m'a conduit à Buyukderé, par terre. Est-il possible que dans un aussi beau pays les communications soient si difficiles, que l'on ne puisse voyager, sans courir des dangers, soit par terre, soit par mer! Les quatre lieues de Péra à Buyukderé sont d'une aridité continuelle: pas un arbre! Vous marchez sur un sol dépouillé de toute végétation; point de chemin marqué dans ce désert, votre voiture trace une route sur laquelle le voyageur n'a laissé aucun vestige.

On sait que l'on est sur la direction de Buyukderé, lorsque, arrivé à la moitié de cette prétendue route, on trouve un corps-de-garde turc, placé là depuis quelques années pour empêcher, s'il est possible, que les meurtres qui se sont commis dans cette gorge de montagnes se renouvellent. On m'a

montré l'endroit où un drogman d'Angleterre a été assassiné ; un peu plus loin est la place où un perruquier, rapportant une assez forte somme, fut assommé à coups de pierres. Plusieurs coupe-gorges rendent cette route très-dangereuse. Il est un point sur-tout, où aboutissent quatre chemins qui se croisent, et qui présentent autant d'issues aux voleurs. On dit que cette contrée est en ce moment infestée par une bande d'hommes de toutes les nations, parmi lesquels on compte beaucoup de Bulgares et d'Esclavons, espèce de sauvages ne vivant que de vols et de rapines. Beaucoup de personnes, qui avaient des maisons de campagne aux environs de Belgrade, village très-agréable par sa situation, ont été obligées de les abandonner. La terreur que ces brigands répandent dans ce pays est si grande, que les maisons ne peuvent être habitées qu'après y avoir réuni beaucoup de monde.

XLVIe LETTRE.

Il est rare qu'une partie projetée, dont on se promet beaucoup de plaisir, réponde à l'attente qu'on s'était formée ; celle-ci, pourtant, a été plus agréable encore que nous ne l'avions espéré. Nous partîmes de l'échelle de Corchoun Maghza * par une matinée qui annonçait un jour de printemps. Le vent de sud, quoique assez frais, n'agitait point l'eau du port, qui est abrité au nord et au sud, et ne se trouve exposé qu'au vent d'est. Nous doublâmes d'abord la pointe du sérail ; ses cyprès, dont les têtes s'élèvent au-dessus des créneaux et des différens kiosques adossés au mur, présentent un aspect pittoresque. Ces murs, qui entouraient autrefois Constantinople, sont maintenant détruits en plusieurs endroits ; mais leurs

* Magasin de plomb.

ruines subsistent encore depuis la pointe du sérail jusqu'à Samatia, et depuis les Sept-Tours jusqu'à Eïoup.

Nous admirâmes la légèreté et l'élégance d'un kiosque que l'on construit en ce moment sur le côté méridional de la pointe du sérail. Nous passâmes ensuite devant la Porte Top Gapou *. Elle est ainsi nommée, parce qu'on a établi en batterie à cet endroit d'énormes canons, que nos bateliers nous dirent avoir été fondus à Bagdad. Un peu au-dessus de Top Gapou est le kiosque de la mère du sultan Sélim, et, plus loin, on voit une ouverture par où l'on jette toutes les balayures du sérail; on prétend qu'elles sont achetées quatre mille piastres par un entrepreneur, qui ne perd pas au marché. On voit ensuite successivement Indjili-Kieuschq, palais des perles, et Baloug-Hané, lieu redouté, où les visirs sont exécutés dans un petit kiosque bâti sur pilotis, d'où les corps sont jetés à la mer.

Les jardins du sérail finissent à Akhir Ga-

* Porte des Canons.

pou *. Les maisons qui avoisinent la mer, depuis cette porte jusqu'à Tchaltadi Gapou**, sont des maisons de ridjals, c'est-à-dire de grands. Nous vîmes sur presque toutes les tours des inscriptions grecques, écrites sur de grandes pierres horizontales; mais les pierres étaient trop rongées par le temps, pour que nous pussions déchiffrer l'écriture à la distance où nous étions.

Le soleil, qui jusqu'alors avait brillé de l'éclat le plus pur, se couvrit tout-à-coup d'un voile de nuages; la couleur grise des murs antiques, la teinte sombre de la mer, qui s'étendait au loin devant nous et se confondait avec le ciel, formaient un spectacle dont la tristesse majestueuse était animée par une multitude d'oiseaux plongeurs, au plumage noir, et de goëlands blancs comme la neige, qui tantôt rasaient la surface des ondes, tantôt se reposaient sur les vagues, ou se perchaient sur les créneaux d'une tour.

Cependant, à mesure que nous avancions,

* Dernière porte.

** Porte brisée.

la mer devenait plus agitée. Bientôt le vent de sud nous envoya de la mer de Marmara des lames énormes, au milieu desquelles notre léger caïque était balotté et semblait à chaque instant prêt à être englouti. Nous étions obligés de tenir un peu le large, pour éviter les rochers qui bordent la côte, et le choc des flots qui s'y brisaient avec violence; l'une de nos compagnes poussait des cris de frayeur à chaque lame qui nous menaçait. Il eût été imprudent de vouloir continuer notre route jusqu'aux Sept-Tours sur une mer aussi forte; nous pensâmes donc à aborder à un endroit commode. Nous étions devant Tchaltadi Gapou; nous nous fîmes conduire jusqu'à Goum Gapou *, où nous mîmes pied à terre.

Nous marchâmes alors à travers la ville, laissant successivement à notre gauche, entre la mer et nous, Yeni Gapou **, Davoud Pacha Gapoussou ***, et Samatia, quartier

* Porte du Sable.

** Porte Neuve.

*** Porte de Davoud-Pacha.

habité par des Grecs ; enfin, nous arrivâmes aux Sept-Tours. On ne peut y entrer sans firman ou sans une faveur particulière du commandant : nous nous contentâmes donc d'examiner les dehors. Nous nous rendîmes d'abord, en suivant les murs de la forteresse, à la tour de Marmara. Elle est au bord de la mer, dont les vagues se brisent à ses pieds, et dont on aperçoit l'écume à travers des embrâsures ; elle est inhabitée, et la porte reste constamment fermée ; mais l'œil peut pénétrer dans l'intérieur par des fentes et par d'anciennes fenêtres. On y voit un puits que les Turcs appellent *Qanli Qouyou*, le puits ensanglanté. C'était là que, du temps des empereurs grecs, on tranchait la tête aux personnages dont on voulait cacher la mort ; leur sang tombait dans ce puits terrible, leur corps y était jeté, et il ne restait plus de trace de la victime.

En revenant, nous contemplions ces vieilles tours dont l'aspect imposant et sinistre rappelle tant de souvenirs. Des Français y ont plusieurs fois gémi : c'est là que fut enfermé, avec toute la légation de France,

cet homme connu dans toute l'Europe par ses talens et ses vertus, et à qui ses compatriotes ont donné le nom de Nestor du Levant. Nous eussions voulu aller voir la chambre où il avait habité, comme on visite un lieu révéré. Il avait logé chez le commandant; les autres prisonniers français étaient dans différentes tours. On les traitait bien, et on leur laissait la liberté de se promener dans un espace qui est entre les murs de la ville et ceux de la forteresse : c'est un terrain fermé de tous côtés, excepté du côté de la mer, où le rivage est élevé de plusieurs toises et coupé à pic. Les gardiens surveillaient cette partie, parce qu'un Français, prisonnier aux Sept-Tours, s'était autrefois échappé par là : c'était M. de Beaufort, qui avait été pris par les Turcs, en Candie, où il commandait les secours envoyés par Louis XIV aux Vénitiens. Pendant sa détention il recevait tous les deux jours du linge et des provisions, que l'ambassadeur de France avait la permission de lui faire passer, et que les portiers visitaient avec soin. On imagina de lui envoyer dans un

pâté une corde, à l'aide de laquelle il se laissa couler le long du bord, taillé à pic, et descendit dans une barque qu'on avait fait venir de Saint-Stéphana pour le délivrer.

Le janissaire qui nous conduisait nous raconta aussi la manière singulière dont un janissaire de France, nommé Ahmed, s'était sauvé d'une de ces tours, où il était détenu. Les murs de la tour étaient tapissés de lierre jusqu'au sommet; Ahmed sortit par une fenêtre dont il lima un barreau, et descendit jusqu'à terre, en se glissant dans le lierre dont les branches lui servaient d'échelle.

Nous sortîmes dans la campagne par la porte nommée *Yédi Goulé Gapoussou* *. Entre cette porte et le rivage de la mer était autrefois la célèbre *porte d'or*, par laquelle les empereurs faisaient leur entrée dans Constantinople. On croit en distinguer encore quelques vestiges dans une espèce de grande arcade, maintenant bouchée, que l'on voit un peu au-dessus de Yédi Goulé Gapoussou.

* Porte des Sept-Tours.

Il serait difficile de se faire une idée du coup-d'œil singulier et pittoresque des anciens remparts de Constantinople. Trois rangées de murs avec des créneaux se prolongent, presque en ligne droite, depuis Yédi Goulé jusqu'au port. Les tours carrées dont ils sont flanqués présentent des accidens de ruines aussi variés qu'étonnans : tantôt c'est un pan de murailles tombé, qui gît sur la terre dans son entier, et laisse une vaste ouverture dans les flancs de la tour ; tantôt c'est le lierre, qui a tellement recouvert les murs, qu'on ne voit plus qu'une masse de verdure. Quelques-unes de ces tours ont résisté au temps ; la plupart ne sont plus qu'un amas de décombres. Un tremblement de terre en a autrefois renversé plusieurs. Devant les remparts est une route pavée qui rappelle les routes de France ; elle est bordée, du côté de la campagne, par des cyprès qui ombragent des tombeaux.

Un grand nombre de portes étaient autrefois percées dans ces remparts ; on en voit encore les arcades qui sont bouchées ; les Turcs n'en ont conservé que six.

A Silivri Gapoussou, on voit, dans l'intérieur de l'arcade qui forme la porte, un énorme boulet de fer suspendu au mur avec une chaîne; à côté est une inscription turque, qui dit que ce boulet servait de massue à un athlète nommé *Idris*. Presque en face de la porte de Silivri, dans la campagne, est un endroit nommé *Balougli*, c'est-à-dire lieu des poissons, ainsi appelé à cause d'une vieille tradition du pays, qui rapporte qu'autrefois, l'ennemi étant aux portes de Constantinople, les habitans étaient campés devant les murs. Un jour que les soldats faisaient cuire du poisson dans le lieu maintenant nommé *Balougli*, le poisson était déjà cuit d'un côté, quand l'ennemi fit une attaque subite. On fut obligé d'abandonner le poisson. De bons Turcs assurent qu'on voit encore, dans une fontaine, ces poissons frits d'un côté seulement.

A Top Gapoussou, on lit sur le haut de la porte cette inscription :

Theodosii jussis gemino nec mense peracto
Constantinus ovans hæc mœnia firma locavit
Ut tandem stabilem....... conderet arcem.

Nous nous reposâmes quelques momens à cet endroit, sous une espèce de petit kiosque, où nous prîmes le café, et nous nous remîmes en marche.

Dans l'intérieur de Constantinople, entre Edirné Gapoussou et Eyri Gapou, sur la place des Arabadjis, est un ancien palais que l'on appelle aujourd'hui *Tékir Seray*. Quelques personnes croient que c'était le palais du grand Bélisaire. Un topdji, qui nous servait de guide, nous dit qu'il avait été construit par le successeur du prince pendant le règne duquel Sainte-Sophie avait été bâtie. Sous l'édifice sont des colonnes enfoncées en terre; de pauvres Turcs y demeurent. Nous y fûmes introduits avec un air de mystère par une vieille femme, qui nous conduisit dans une chambre souterraine, si humide, que l'eau découlait de toutes parts de la muraille, et tombait à grosses gouttes sur nos têtes. Nous y trouvâmes une colonne dont le pied était caché sous terre.

Après avoir visité cet antique palais, nous sortîmes des murs par la porte nommée

Eyri Gapou, et, charmés de notre promenade, nous nous rendîmes à l'échelle de Hayran-hissar-Gapoussou, où nous nous rembarquâmes pour retourner à l'échelle de Corchoun-maghza, de laquelle nous étions partis. Le soleil, qui avait caché ses rayons pendant notre course, sortit alors des nuages et nous éclaira dans le bateau. En traversant le port, nous nous entretenions du plaisir que nous avions goûté : en quelque lieu que le sort nous conduise, nous aimerons toujours à nous rappeler notre promenade autour de Constantinople.

XLVIIe LETTRE.

21 Janvier.

Vous voyez, par la date de cette lettre, que je ne puis vous parler que de la triste solennité du jour. Quel Français verra jamais le retour de cet anniversaire sans que sa pensée ne soit celle de la douleur ! Le temps viendra où nos neveux demanderont quel est ce S. Louis dont les regrets de tout un peuple et le deuil de l'Eglise ont consacré le lugubre souvenir. Et l'histoire, après avoir retracé les crimes de cette sanglante époque, n'aura besoin, pour peindre les vertus de l'infortuné monarque, que de montrer à la postérité cette page immortelle où, couronnant la royauté des palmes sublimes du martyre, la sainte victime régnait encore par la clémence sur ses bourreaux triomphans.

Mais la célébration du sacrifice expiatoire va commencer. Ce n'est point un panégy-

rique que nous allons entendre. Le ministre d'un dieu de paix lira les dernières volontés du juste couronné; et ces royales paroles, que la religion seule pouvait inspirer, et dont la lecture sera souvent suspendue par les larmes et les sanglots, éterniseront dans l'Orient cette glorieuse renommée que l'auguste race des Bourbons doit à l'héroïsme et aux vertus du saint roi...

Mais la cloche funèbre m'appelle... Je vais prier et pleurer.

XLVIIIe LETTRE.

L'ÉPOQUE la plus solennelle chez les Turcs est celle de la naissance de Mahomet. Cette fête se nomme *Mevelouth*. Aussi ai-je voulu voir le magnifique cortége du Grand-Seigneur se rendant à la mosquée d'Achmet. C'est ordinairement cette mosquée que S. H. choisit pour les jours de grande fête.

Nous avions loué une maison dont les fenêtres donnaient vis-à-vis l'entrée de la mosquée d'Achmet. Plus de cent cotchi (espèce de carrosse fermé), remplis de femmes et d'enfans, formaient une haie derrière les janissaires rangés le long du passage du Grand-Seigneur.

La place sur laquelle est construite la mosquée est environnée de gradins élevés pour recevoir, moyennant une rétribution, les croyans et les curieux qui veulent assister à cette cérémonie. Un côté de cette place

était occupé par les gradins réservés aux femmes, qui, comme vous savez, ne se trouvent jamais confondues parmi les hommes. Elles étaient couvertes de leur feridji, et cachées par leur yachmak. Nous étions dans notre maison à sept heures du matin ; et, quoique la cérémonie n'ait commencé qu'à dix, le spectacle si singulier et si nouveau que nous avions sous les yeux, la variété et la magnificence des costumes, l'éclat du soleil qui prêtait ses feux à cette pompe orientale, ont fait couler rapidement les trois heures d'attente pendant lesquelles notre curiosité désirait les cent yeux dont la Jalousie arma autrefois Argus.

N'attendez pas de moi une description minutieuse de l'ordre qui présidait à la marche du cortége. Je me bornerai à vous dire que le grand-visir, le capitan-pacha et le kislar-aga ou chef des eunuques noirs, précèdent le Grand-Seigneur. Une fois arrivés à la mosquée, le dernier retourne sur ses pas et attend S. H. à l'entrée du temple pour lui baiser le bas de sa robe. Ces trois personnages portent le turban de visir.

Le turban est ici ce que sont les épaulettes dans les armées européennes.

Après quelques mois de séjour à Constantinople, il est facile de reconnaître, à la forme du turban, l'état de celui qui le porte, et le rang qu'il occupe dans la société.

Nous profitâmes du moment où le Grand-Seigneur faisait sa prière à la mosquée, pour déjeûner. La cérémonie religieuse achevée, le sultan en sortit, accompagné de son nombreux et brillant cortége. Celui qui porte son turban ouvre la marche. Le peuple se prosterne devant ce signe révéré avec autant de respect que si la tête de S. H. en était parée. Le Grand-Seigneur passa au milieu de tous les cotchi qui occupaient la longueur de la place. On distinguait, parmi ces carrosses peu élégans, deux voitures dans lesquelles se trouvaient des sultanes, sœurs du sultan Sélim et tantes du souverain actuel.

Lorsque la foule fut dissipée, nous sortîmes de cette maison si commode, mais dont l'occupation nous avait coûté 400 piastres pour une matinée. Un léger caïque nous

transporta à l'Échelle de Galata, d'où nous dirigeâmes notre course vers la Tour : ce monument, dont la construction n'offre rien de curieux, et que n'environne aucun souvenir historique, est bâti sur une position admirable. Rien n'égale la diversité des points de vue et la grâce des paysages qui se déroulent sous les yeux. Nous sommes montés sur la plus haute lucarne, et, d'un commun accord, nous avons tous avoué que rien au monde ne peut être comparé au Bosphore roulant ses ondes au milieu de ses rives fleuries.

Un bal donné au palais d'Allemagne, et auquel nous avons assisté, a terminé cette journée si activement employée.

XLIXe LETTRE.

Adieu la danse jusqu'à l'année prochaine; dans ce pays, le carême est un véritable temps de pénitence. Le mardi-gras ne s'y prolonge pas comme en France; à onze heures du soir, chaque famille s'échappe pour allerprendre le souper gras, qui ne reparaîtra qu'après quarante jours, pendant lesquels on fait maigre et on observe un jeûne très-austère : le beurre est défendu; tous les alimens sont apprêtés à l'huile. Et pourtant notre carême est encore moins rigide que celui des Grecs, qui ne mangent ni poisson, ni huile. Certains coquillages de mer sont même proscrits. Le fond de leur frugale nourriture consiste en olives. Les églises sont ordinairement peu fréquentées, à cause de la peste; mais si on annonce quelque sermon, les hommes et les femmes bravent tous les dangers pour aller entendre

la parole de Dieu, qui est prêchée en français, en grec, en italien, même en turc, pour les Arméniens.

Beaucoup de femmes, ici, reçoivent une éducation très-soignée et parlent différentes langues. Des gouvernantes françaises leur apprennent la langue de leur pays; des maîtres leur enseignent le grec ancien et moderne; l'italien se parle en société, et les dames apprennent le turc pour pouvoir faire leurs emplettes elles-mêmes, sans le secours d'un drogman.

Les talens d'agrément ne sont pas négligés à Constantinople; on y fait beaucoup de musique; il est rare de visiter une maison sans y trouver un piano. En un mot, les jeunes personnes pourraient, sans rien changer à leurs habitudes, être trouvées bien partout, même à Paris.

L° LETTRE.

Le respect pour la mémoire de nos bons aïeux propage ici, d'année en année, un usage des plus anciens. Malheur à qui, n'étant pas averti, passe dans la rue le dernier jour du mois de février, vers les neuf heures du soir; il court le risque de voir tomber sur sa tête les restes des pots, des marmites et des cruches cassées pendant le cours de l'année, et que l'on conserve soigneusement. A cette époque, la fille aînée de la maison les jette par la fenêtre, et prononce en grec les paroles qui accompagnent cette cérémonie, instituée pour exorciser les puces et autres insectes malfaisans dont les maisons de ce pays sont remplies. Personne ne manque à cet usage; tous attendent l'heure, le moment de dire avec dignité,

en jetant le plus possible des cruches cassées : *Okso psili kai chori ; Mesa nymphæs kai gambri :* Dehors, puces et punaises ; Dedans, belles-filles et gendres.

LIe LETTRE.

Je suis allée au fanal visiter l'imprimerie grecque, dont le local n'a rien de remarquable. On y a traduit, dans cette langue, notre Télémaque et le Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle. Le maître de l'imprimerie a su disposer à lui seul les caractères, sans avoir jamais vu imprimer. On s'occupe actuellement d'un dictionnaire qui aura sans doute cela de commun avec celui de l'Académie, de n'être jamais fini. Dans la même cour est l'église patriarcale grecque, que j'ai voulu voir avec détail; des papas nous l'ont montrée; c'est là que le patriarche officie les jours de grandes fêtes. Personne ne peut pénétrer dans le sanctuaire, excepté le prêtre qui dit la messe. Après la consécration il en sort, élève l'hostie, donne la bénédiction aux assistans, et y rentre aussitôt. On entend les prêtres, mais on ne

les voit point; la cloison qui les sépare du peuple a six pieds de hauteur. Cette église possède la moitié de la colonne où Notre-Seigneur a été attaché; la châsse de saint Chrysostôme, qui, semblable à tous les ouvrages faits à Jérusalem, est en bois d'ébène incrusté de nacre de perles : on nous a montré aussi le corps de sainte Euphémie; il est enfermé dans un coffre et recouvert d'une étoffe en or. On ne voit plus que des ossemens de la tête, parce que, autrefois, les curieux emportaient toujours quelques fragmens de ces précieuses reliques. Le pourtour de l'église est orné de lampes d'argent et de quelques anciens tableaux : les murs sont revêtus de peintures et de sculptures dorées, bien conservées. Le vaisseau est assez remarquable, mais il est placé dans un mauvais quartier; l'église de Péra est aussi belle, quoique plus simple : il y a dans celle-ci une espèce de cloître rempli de tombes. Il me reste encore une église à visiter, celle de Démétri, village renommé pour sa situation; je vous en entretiendrai une autre fois.

Je voudrais pouvoir vous faire la description de quelque statue, de quelque chef-d'œuvre échappé aux ravages de la barbarie ; mais on ne trouve rien ici que l'on puisse admirer avec cet enthousiasme que donne l'amour des beaux-arts.

LIIe LETTRE.

Je suis allée aujourd'hui au Fanal, village situé sur les bords du Bosphore, où beaucoup de personnes attachées au Grand-Seigneur font leur résidence. On avait loué une maison pour voir passer les chevaux du sultan, que l'on met au vert dans les prairies des eaux douces d'Europe, où Sa Hautesse a une maison de plaisance, dont j'ai donné la description. Cette année, les chevaux étaient au nombre de cent trente : ils ont sur la tête un ornement en fer-blanc, qu'on prendrait de loin pour des plumes, et qui imite assez la forme d'une flèche. Chacun d'eux, conduit en main par deux Bulgares, portait une couverture de laine rouge : cette couleur est exclusivement affectée aux chevaux du Grand-Seigneur. Ces Bulgares sont très-méchans; souvent des combats s'élèvent entre les Turcs, les Grecs et ces espèces

de sauvages. Ce cortége est plus singulier que beau, car les Bulgares sont couverts de haillons dégoûtans, et les coursiers, ordinairement si fougueux, qu'ils conduisent, baissent la tête et marchent lentement, sans paraître s'enorgueillir de leur antique origine. Arrivés à la prairie, on les attache en plein air à des poteaux, de manière à ce qu'ils puissent manger l'herbe nouvelle autour d'eux.

Après avoir quitté le Fanal, nous nous sommes rendus aux Eaux-Douces. L'affluence d'individus de tous les pays qui étaient réunis sur une élévation, la diversité des costumes, l'éclat des couleurs, produisaient un merveilleux effet : on aurait dit une colline émaillée de fleurs. Le Grand-Seigneur a joui du spectacle de cette foule, que l'arrivée de ses chevaux avait attirée dans l'endroit le plus riant des environs de Constantinople.

LIIIe LETTRE.

C'EST en mer que j'écris, pour vous parler de la beauté des îles de Karki et Principo. Nous nous sommes embarqués ce matin, à huit heures, sur le bâtiment du roi, *la Biche*, et nous avons mouillé devant Karki, que nous venons de visiter; la vue y est superbe. Cette île possède trois couvens de caloyers : celui de Saint-Antoine est très-beau. L'été, on y loue des appartemens à ceux qui, n'ayant point de maisons de campagne, veulent cependant aller respirer l'air serein et salubre de l'île de Karki. L'île de Principo est plus vaste, mais le climat n'en est pas très-sain. Notre bâtiment avait un air de fête. La salle à manger, dressée avec les différens pavillons du vaisseau, et illuminée avec des fanaux, offrait un aspect charmant. Nous avions prolongé nos courses jusqu'à la

nuit; chacun, satisfait de sa promenade, portait une douce gaîté qui a rendu notre repas très-aimable. Ensuite, nous sommes allés à Principo passer la nuit dans une belle maison que l'on avait bien voulu nous prêter.

LIVe LETTRE.

Vous avez sûrement entendu parler des fêtes de Cérès et de Flore? Il ne manque ici qu'un temple consacré à ces deux divinités, pour se croire dans les temps reculés où l'on célébrait avec pompe le retour du printemps. On vint nous réveiller à sept heures du matin, en nous disant que le bal commençait; nous nous hâtâmes de nous rendre à cette invitation. Après avoir gravi une montagne qui n'est point aride, nous trouvâmes, devant une maison et un kiosque bâtis à mi-côte, une réunion qu'on eût dite composée des prêtresses de Flore; toutes les femmes étaient couronnées de fleurs des champs : le coquelicot, le bleuet, l'aubépine et le bouton-d'or, ornaient d'une manière très-agréable de jolis cheveux d'un blond argenté.

Au moment de notre arrivée le bal s'ou-

vrait par une *romeka*, que ces belles Grecques dansèrent avec beaucoup de grâce. La danse dura jusqu'à dix heures du matin, et on se sépara ensuite.

Nous dirigeâmes notre course vers le couvent de Saint-Christo. Du kiosque, qui s'élève sur la plate-forme, on découvre des points de vue admirables, parmi lesquels il ne faut point oublier Constantinople. Le mont Olympe, dont le front se perd dans les nuages, semble dominer ce vaste tableau pour exciter la curiosité du voyageur. Il est rare que l'on puisse parvenir jusqu'au sommet, où l'on trouve un lac assez étendu. La végétation qui croît sur les flancs de cette montagne est superbe ; j'ai embelli mon album des jolies fleurs qui les tapissent.

On voit, sur la partie la plus élevée de la montagne de Principo, un couvent de fous. Ils y sont traités d'une manière bizarre. Quand on leur donne des douches, on a le soin de les enfermer dans des espèces de trous, où ils n'ont de libre que la tête. Ce couvent a des puits dont l'eau, qui d'ailleurs est fort bonne, est regardée comme un remède contre di-

verses maladies. Le vestibule de l'église est orné d'un tableau dont le sujet est le même que celui que possède l'église grecque de Saint-Démetri. C'est le diable qui précipite dans l'enfer, représenté par un fleuve de feu, des rois, des drogmans, des Arméniens, mais sur-tout des drogmans en quantité. Apparemment que le peuple ne les aimait pas. Aucun monument ne décore les églises grecques de tous ces différens couvens. Nous sommes retournés à Karki, pour voir une promenade ombragée de pins, que les habitans de l'île appellent le *Mouchoir*. La fête du premier mai avait déjà été célébrée à Karki. Sur toutes les portes on voyait des bouquets et des couronnes. Péra fête aussi notre premier mai et celui des Grecs. Il est bien de propager des usages anciens, lorsqu'ils ne nous donnent que des souvenirs agréables.

LVe LETTRE.

Me voilà revenue de ce joli voyage qui m'a inspiré le désir de revoir encore les environs du Bosphore. Notre retour n'a pas été sans événemens. Un vent contraire nous faisait craindre de ne pouvoir doubler la pointe du sérail pendant la journée ; l'habileté du capitaine a dissipé toutes nos inquiétudes. Nous avions mouillé devant la pointe du sérail, où un caïque nous attendait pour nous transporter à Tophana ; mais cela nous a été impossible dans un moment où tout l'équipage était occupé à la manœuvre, et nous avons mis à la voile pour chercher un mouillage plus sûr. Le caïque suivait le bâtiment. Au bout d'une heure on a jeté l'ancre, et nous sommes descendus dans notre caïque. La nuit était très-noire. Nous avions un fanal à bord ; les bateliers nous prièrent de cacher la

lumière, qui les empêchait, disaient-ils, d'apercevoir celle qui pouvait éclairer notre route. Après deux heures de marche, un de nos compagnons, qui savait le turc, demanda aux bateliers où nous étions. Ma foi, dit-il, *Allah Kerim* (Dieu est grand); je n'en sais pas plus que vous. Enfin, nous reconnûmes le château des Sept-Tours. Alors, nous revirâmes de bord et revînmes à Tophana, à trois heures du matin, par une bise qui nous avait glacés. Cependant nous ne pouvions nous plaindre de cette contrariété, qui nous a donné une nouvelle preuve qu'on goûte rarement des plaisirs sans mélange. Mais l'imagination suffit pour nous faire passer quelques momens heureux, et je suis persuadée que mes souvenirs du Bosphore seront, en France, ma plus douce pensée.

LVIe LETTRE.

Si vous connaissiez ce pays, je vous donnerais à deviner chez quel grand personnage je suis allée prendre le café. C'est chez le drogman de la Porte. Ces fonctions sont confiées à un Grec, homme d'une politesse parfaite, et dont la fille et la femme sont fort jolies. Rien de plus ordinaire que d'être invité chez cette dernière ; et la chose ne mériterait pas de vous être racontée, si le café ne nous avait été offert au palais du grand-visir. Ce vaste bâtiment ne présente rien de remarquable. Après avoir traversé la salle où le visir donne audience aux ambassadeurs, nous nous sommes arrêtés dans celle où ce ministre prononce sur des procès jugés déjà devant l'aga. J'ai voulu assister à l'un de ces jugemens. Et quoique la langue du pays me soit inconnue, il était facile de voir, au contentement ou à la peine exprimés

sur la figure des plaideurs, la décision du juge. Nous sommes sortis du palais un instant après pour nous acheminer vers la tour des janissaires, où nous sommes montés. Cette tour est bâtie en pierres jusqu'au premier étage, le reste est en bois. Cet édifice, qui tombe en ruines, tremble sous les pas. On assure qu'on va s'occuper de la reconstruire. L'aga qui la commande nous fit toutes les politesses imaginables; il voulut que je prisse place à côté de lui, nous offrit le café, et ordonna à des janissaires de nous conduire à la tour, que nous examinâmes dans le plus grand détail. Il n'y a pas de pays au monde où le sentiment de l'admiration soit plus souvent et plus vivement excité que dans ces contrées. Du sommet de cette tour carrée, la vue se repose sur la Solimanie bâtie à peu de distance, plane sur sept grandes mosquées, dont les minarets élégans et les flèches dorées se perdent daus les airs, et découvre le Bosphore, qui présente son beau canal dans toute sa longueur. Un panorama, pris de cette hauteur, serait magnifique. Ordinairement on ne peut pénétrer dans cette tour

sans permission ; mais je connaissais le chef de l'orta à qui la garde en est confiée, et nous n'avons éprouvé aucune résistance. Quelques pièces d'or, données en signe de reconnaissance, nous ont valu les bénédictions de nos janissaires. En sortant nous avons repris le café, et avons remercié mille fois l'aimable turc qui nous a témoigné tant d'affabilité.

LVIIe LETTRE.

Je disais souvent à un de mes compatriotes : le spectacle d'un incendie manque à notre curiosité. Ce que nous avions vu jusqu'alors était peu de chose ; mais quel être malfaisant pourrait contempler de sang-froid l'embrâsement d'un quartier populeux ? C'est ce qui est arrivé cette nuit. Un Kan, qui renfermait des richesses immenses, a été brûlé. Rien n'a été sauvé. On donne le nom de Kan à une grande enceinte carrée, entourée de murs. C'est là que logent des marchands étrangers, que des manufacturiers mettent en dépôt leurs marchandises, et que l'on va chercher des schalls d'Angora. L'intérieur, qui est en bois, a été entièrement brûlé ; les flammes n'ont laissé que les murailles, construites en pierres. On dit que c'est une femme, mécontente de son mari,

qui a mis le feu à sa maison par jalousie. Vous voyez que cette maudite jalousie, qui a causé tant de maux, n'est pas étrangère à Byzance. Nous avons passé la nuit au petit Champ des Morts avec nombreuse compagnie, qui, comme nous, était venue voir dévorer quatre mille maisons en un instant. De nombreuses explosions ajoutaient à l'horreur de ce vaste incendie. Elles ont été occasionnées par les *bakal* ou épiciers, qui vendent aussi de la poudre. Le Grand-Seigneur aurait pu sauter tout comme un simple particulier, si l'on n'avait songé à inonder les caves des maisons voisines où il était. S. H. a fait faire justice d'un janissaire qui volait, en le faisant jeter au milieu des flammes. Le feu a cessé lorsqu'il n'a plus trouvé d'aliment. Le pavé de la rue était si brûlant, qu'il était impossible d'y poser les pieds. J'ai voulu voir de près ces tristes ruines. Le lendemain je suis allée à Constantinople; c'était absolument comme un pays abandonné, où l'on aperçoit à peine quelques vestiges de bâtimens. Une petite mosquée a été la proie des flammes. Mon Dieu!

que le feu, dans ce pays, est un cruel fléau! Est-il plus dangereux que la peste? Je n'ose point décider entre deux ennemis si redoutables.

LVIIIe LETTRE.

La Saint-Jean des Grecs est charmante. Feu de joie, feu d'artifice, rien ne manque à la solennité du jour. Nous avons joui de cette fête douze jours après la nôtre, qui était très-brillante. C'est du milieu du Bosphore que nous avons vu les deux rives de Tarapia et de Buyuk-deré, animées par les jeux et les danses. Nous avions passé la journée en Asie, à une fête donnée par le ministre de Russie au prince de Hesse-Hombourg. Une tente très-bien illuminée, ainsi que toute la prairie, avait attiré une foule de dames turques qui étaient assises en dehors de l'enceinte où l'on dansait. Il y en avait six cent soixante. Comment en savait-on le nombre ? Le ministre, avec une galanterie toute européenne, avait eu le soin de leur envoyer le café. Ces

dames disaient : Nos béniches ont lieu le matin, et les infidèles les donnent le soir, ce qui est bien plus agréable.

Nous nous sommes promenés long-temps en caïques, pour mieux jouir d'une illumination, dont les nôtres ne sauraient donner une idée. Ce sont de grands flambeaux enfoncés dans la terre, et couronnés de cerceaux contenant une assez grande quantité de petites lattes en bois résineux, qui, en se consumant, répandent une vive clarté et produisent de loin un effet plus pittoresque que les pots à feu que l'on prodigue chez nous à toutes les fêtes. Les Turcs connaissent les feux du Bengale, si ingénieusement employés en France, à Tivoli sur-tout.

Le temps était superbe, et personne, je crois, n'était resté dans son habitation. On aurait pu se croire sur le quai Voltaire, un jour de réjouissance publique. Des bateaux remplis de musiciens sillonnaient le Bosphore. On entendait les airs favoris de chaque nation. Nous avons continué notre promenade au milieu de ces enchantemens. Cette fête prouve que le précurseur du Messie est

révéré dans toute la chrétienté. Ce que je vous dis perd beaucoup à être raconté. Lorsque l'on est témoin oculaire, on ne peut se défendre d'un véritable enthousiasme.

LIXe LETTRE.

Nous avons joui hier d'un spectacle charmant à Dolma-Bachi. Comment nommer autrement un béniche qui commence par le jeu du djérid ? Ce jeu peut se comparer aux combats des gladiateurs ; mais ceux-ci, du moins, ne se font pas plus de mal que les chiens dressés à combattre des ours, et que l'on a soin de retirer de l'arêne aussitôt que la lutte commence à s'animer. Le Grand-Seigneur, appuyé sur sa fenêtre, et fumant nonchalamment sa pipe, prend sa part de tous ces divertissemens. Une scène digne des Mille et Une Nuits, et qui donne à cette fête champêtre un aspect enchanteur, c'est une colline couverte de Turcs, qui, de loin, semblent placés sur des gradins. Les couleurs si vives, si variées, de l'habit oriental, les riches broderies qui le décorent,

frappées des rayons du soleil, produisent un effet éblouissant. On dirait un parterre émaillé de fleurs. Cette fête ne se prolonge point toute la journée, à trois heures elle était terminée. Pendant le temps qu'elle dure, la musique fait entendre des sons bien aigres, bien discordans. Lorsque les jeux sont finis, le sultan remonte à cheval pour retourner au sérail.

Malgré la beauté du site qu'offrent les eaux douces d'Europe, je donne la préférence au djérid dont nous venons d'être témoins à Dolma-Bachi. Malheureusement le sultan, ennuyé des lutteurs et des chiens, a fait cesser le jeu dans un accès d'humeur. Mais, chose bien extraordinaire, S. H. a daigné faire quelques pas à pied, et aller chercher son caïque. Nous avons regagné notre embarcation, et dans un instant nous nous sommes trouvés confondus au milieu des nombreuses barques qui retournaient à Constantinople. Nous avons passé par Eïoup, où nous désirions revoir les tombeaux avec la plus grande attention. Celui d'Hassen-Pacha, ami de Sélim, est sans contredit

le plus remarquable. On y distingue encore la tombe de la première sultane. Eïoup est un endroit considérable ; il est renommé par la quantité de joujoux d'enfans qu'on y fabrique.

LXe LETTRE.

J'ai enfin assisté à un mariage grec, celui de la princesse M...., jeune personne vraiment charmante. Comme partout ailleurs, on s'occupe beaucoup de la toilette de la mariée.

J'arrivai à huit heures du matin chez la princesse sa mère, qui me conduisit aussitôt dans la salle où elle achevait sa toilette. Une de ses tantes, qui devait lui servir de marraine (c'est ainsi que l'on nomme la personne chargée de l'accompagner à l'autel), présidait à sa parure, et ornait ses cheveux d'un bouquet de diamans.

Le costume turc est celui que portent les dames grecques dans toutes les cérémonies : aussi la mariée était en *antéri* de cachemir, dont la broderie imitait celle des schals. Il coûtait quatre mille piastres. La robe du lendemain était un antéri de velours na-

carat, brodé en or. Cette couleur est ici la couleur dominante. Les cheveux tombent en boucles sur les épaules. La tête est couverte de très-longs fils d'or. Cette parure se porte huit jours, pendant lesquels la mariée reste chez elle pour recevoir les nombreux amis qui viennent la complimenter. Après ce temps elle donne les fils d'or à l'église. Il y en a souvent pour plus de cinquante louis. On en distribue aussi aux parens qui ont assisté à la noce, comme nous offrons des éventails. Les jeunes personnes y mettent la même importance qu'on attache à Paris au bouquet de fleurs d'oranger de la mariée.

Lorsque la toilette fut terminée, et que l'on m'eut montré les présens et les bijoux, je me rendis dans la salle où devait se faire la cérémonie. Le milieu de cette vaste galerie était occupé par une table, sur laquelle on voyait l'Evangile. De chaque côté brûlait un grand cierge entouré de fleurs artificielles.

Le clergé, composé de l'archevêque de Tarapia, et de six papas, allèrent d'abord chercher le marié, qui est un jeune homme d'une belle figure. Il était superbement vêtu.

Lorsqu'il fut à l'autel, on alla, dans le même ordre, chercher sa compagne, dont l'air modeste ajoutait encore un charme de plus à sa grâce naturelle. Elle était soutenue par sa tante et sa sœur, qui la conduisirent aussi à l'autel. Alors commencèrent les prières du mariage, qui diffèrent peu des nôtres. On bénit la bague, ornée d'un beau saphir, que le mari plaça lui-même au doigt de sa femme. On leur fit baiser l'Evangile, la bague de l'archevêque, et on chanta plusieurs prières. Mais, selon moi, ce qu'il y a de plus solennel dans leurs cérémonies, ce sont les deux couronnes posées sur la tête des deux époux ; elles sont en fleurs artificielles. On les garde précieusement ; et lorsque l'un des deux époux meurt, on met dans le cercueil, à côté de lui, la couronne de celui qui survit à l'autre. Il y avait trois ans que la demoiselle était fiancée à M. de F...., qui n'est pas prince, mais d'une famille à le devenir. L'usage de fiancer, même des enfans de huit ans, subsiste encore aujourd'hui.

La cérémonie achevée, les nouveaux

époux passèrent dans un autre salon pour la recevoir les félicitations des parens et des amis. La jeune femme, en recevant les embrassemens de sa mère, confondait ses larmes avec les siennes; elles pensaient, l'une au père, et l'autre à l'époux qu'elles avaient perdus l'année précédente.

La princesse mère distribua ensuite à chacun les présens qui lui étaient destinés. Elle donna à l'archevêque de riches étoffes. Les plus proches parens eurent des schalls de cachemire, et les amis, des *chervets*, ou mouchoirs brodés, remplis de bonbons. Le mien est très-joli.

Nous prîmes les confitures et le café, suivant l'usage, et nous nous retirâmes en souhaitant à cette intéressante famille tout le bonheur qu'elle mérite.

LXIe LETTRE.

Je vous ai souvent promené en Asie ; aujourd'hui je vous fais voyager sur la frontière de Perse, chez une peuplade nommée les Curdes, dont la capitale est Bettis. Ce pays est fameux par la bataille d'Alexandre, qui tailla en pièces l'armée de Darius près d'Arbelles.

Chez les Curdes la valeur semble plutôt le partage des femmes que celui des hommes. Ce peuple, encore un peu sauvage, a eu aussi sa Jeanne-d'Arc.

Au commencement du dix-huitième siècle, un pacha des Curdes, nommé Osman, bon homme et insouciant, se laissait tous les jours enlever quelques terres de ses domaines, qu'il gouvernait, d'ailleurs, avec sagesse. Lassé des plaintes qu'on lui portait sans cesse contre les pachas ses voisins, il se décida à leur faire la guerre, s'ils ne vou-

laient pas mettre fin à leurs usurpations. Il la déclara à trois de ceux qui avaient violé les traités. Ne voulant pas se mettre à la tête de ses troupes, il leur choisit un chef, qu'il investit de tous ses pouvoirs. Mais, soit malheur ou ignorance, ce général perdit la première bataille qu'il donna. Plus de la moitié de ses soldats furent tués ou blessés. Il ne se découragea cependant pas, et livra une nouvelle bataille, qu'il perdit encore. L'armée entière fut mise en déroute. Osman se livra au désespoir en apprenant cette affreuse nouvelle. Les pachas restés neutres, voyant les succès des trois premiers, se joignirent à eux, et Osman se trouva seul en butte aux efforts de onze ennemis redoutables. Il voyait son danger. Dans cette triste position il eut recours à un célèbre astrologue, qui lui promit une victoire complète s'il mettait à la tête de ses troupes la personne qui lui tenait de plus près par la naissance. Il chercha en vain dans sa famille. Il avait deux oncles octogénaires et infirmes, et un enfant de quatre ans. Il était dans cette cruelle incertitude, lorsque sa sœur Isaïb,

courageuse et belle, lui dit : C'est moi, sans doute, que l'oracle a voulu désigner; c'est moi qui veux vous sauver du péril extrême où vous êtes. Nommez-moi commandant de l'armée, ma bravoure vous répond du succès. Le pacha y consentit, et la jeune guerrière, après avoir fait jurer aux troupes obéissance et fidélité, partit avec une armée formidable; car tout le monde venait se ranger sous ses drapeaux.

Ses premiers pas furent marqués par des succès. Elle gagna une bataille considérable; les villes qu'elle assiégea se rendirent sans résistance : enfin, elle reconquit en très-peu de temps tout ce que l'on avait enlevé à son frère.

Ces onze pachas, si fiers avant l'arrivée d'un général aussi redoutable, demandèrent la paix. Celui de Bagdad offrit d'en être le négociateur et de la traiter à Bagdad. Le sultan des Indes admira la valeur d'Isaïb; pourtant il fit dire au pacha des Curdes qu'il était temps de finir une guerre désastreuse à tous les partis.

Osman se rendit à Bagdad. La beauté

d'Isaïb avait fait une grande impression sur le cœur du pacha. Lorsque la paix fut signée, il la demanda en mariage à son frère, pour prix de son zèle et de sa constante amitié. Osman, charmé de la proposition, en parla à sa sœur. La belle guerrière lui répondit fièrement : Je ne donnerai mon cœur et ma main qu'à celui qui saura me mériter, et qui m'aura vaincue en combattant contre moi.

Achmet-Pacha accepte le défi, et commande un béniche dans une plaine. On construit une vaste enceinte pour laisser un grand espace aux deux combattans. Tels en France on vit autrefois nos preux chevaliers combattre dans les tournois.

Achmet-Pacha était monté sur un cheval dont la housse était couverte d'or et de pierreries; lui-même était paré des diamans les plus éclatans. La jeune Isaïb n'était ornée que de sa beauté : on lui amène son coursier, simplement harnaché; elle le monte avec une légèreté qui étonne tous les spectateurs. Déjà les deux lances se croisent ; l'amour fait faire à Achmet des prodiges de valeur ; deux fois même Isaïb chan-

celle; mais bientôt elle reprend son à-plomb, et dans le moment où le choc est égal et rend la victoire indécise, le cheval d'Achmet fait un faux pas, tombe et l'entraîne dans sa chute. De toutes parts on proclame Isaïb vainqueur. Avec un sang-froid qui prouvait qu'elle ne partageait pas l'amour d'Achmet, elle appelle ses eunuques : — Relevez votre maître, il a besoin de secours ; dites-lui que j'admire son courage ; mais comme il ne lui a pas suffi pour me vaincre, fidèle à ma parole, je vais dans une autre contrée trouver un adversaire plus redoutable que lui.

LXIIe LETTRE.

Il est ravissant de faire en caïque une promenade nocturne sur le Bosphore. A neuf heures du soir, je suis partie de Tarapia pour me rendre à Constantinople. Tout était calme autour de nous; on n'entendait que le bruit des rames, et nous marchions à la lueur du phosphore qu'elles faisaient jaillir sur la surface des eaux.

Nous descendîmes à l'échelle du sérail pour parcourir à Constantinople les places où se trouvent les mosquées. C'était la veille du Courban-bayram. L'intérieur de ces temples était éclairé avec de nombreux verres de couleur. Nous ne pûmes y entrer; mais la nuit nous favorisait assez pour regarder à travers les vîtraux sans être aperçus. Les Turcs récitaient les prières du Coran. Nous vîmes les belles illuminations des minarets. Une mosquée en offrait deux qui commu-

niquaient l'un à l'autre par un petit vaisseau dont les mâts, les vergues et les cordages étaient entièrement illuminés. Plusieurs minarets l'étaient par des dragons aîlés; d'autres présentaient des fleurs en lampions. Ce dernier genre n'était pas très-bien exécuté. L'intérieur de l'arsenal, de la cour du sérail et de la Sublime Porte, n'était pas moins brillant. Après avoir joui de ce spectacle, nous avons regagné notre caïque, où un autre coup-d'œil nous attendait. C'est avec un ravissement inexprimable que nos regards contemplaient les deux rives, dont toutes les maisons étaient resplendissantes de lumières. Comme je crois vous l'avoir dit, les maisons ont à chaque étage une pièce immense qui a souvent douze croisées de face, parce qu'il n'y a pas un pied d'intervalle de l'une à l'autre. Les lampes nouvelles, qui sont en usage ici, produisent un superbe effet. Pendant le temps du ramazan, toutes les maisons sont éclairées la nuit, ainsi que les cafés : le jeûne austère qu'observent les Musulmans depuis le lever du soleil jusqu'au moment où il se couche,

fait que dans toutes les maisons turques on veille et on mange la nuit. En sortant des mosquées ils prolongent le repas qui doit les soutenir jusqu'à la nuit prochaine. Le Turc riche se couche après; l'ouvrier travaille et prend à peine quelques heures de repos. Nous avons rencontré de nombreux troupeaux que l'on vend à Constantinople. Un malheureux ouvrier épargne toute l'année pour avoir le mouton du Courban-bayram. Nous sommes arrivés à Tarapia au milieu de la nuit, très-satisfaits d'une course qui nous avait offert un genre de plaisir nouveau pour nous.

LXIIIe LETTRE.

La veille de mon départ de Tarapia j'ai passé la soirée auprès d'une famille grecque, arrivant depuis peu de temps de la Valachie. C'était la fête du maître de la maison : parens et amis, tout était réuni pour rendre cette soirée agréable. On commença par une très-bonne musique. Le piano et le violon comptent dans ce pays des amateurs. La guitare est ici l'instrument de tout le monde. Après un concert de deux heures, le bal s'ouvrit ; les dames allèrent changer de toilette : l'habit de cérémonie est l'habit turc, et dans les visites de mariage et les fêtes de famille on ne peut aller autrement. Il fut remplacé par des robes très-élégantes, qu'on aurait dit sortir des mains de madame Corot. L'on dansa des contrèdanses françaises, des quadrilles allemands, et ce que l'on nomme ici des *conyms*, et que nous appelons en

France des anglaises. Des valets-de-chambre apportaient continuellement des glaces, des pâtisseries et toutes les boissons dont on a l'usage en France. Je connaissais plusieurs dames de cette société, et toutes les demoiselles qui en faisaient partie. Il n'y a pas de plus aimable famille; on ne les croirait pas étrangères; elles parlent toutes les langues avec une facilité surprenante. Le temps était affreux. J'ai admiré le courage de toutes les dames qui avaient un long trajet à faire par mer, sans autre abri qu'un parapluie; mais l'habitude où elles sont de ces pénibles voyages, fait qu'elles n'en redoutent pas le danger. Elles ont rarement des plaisirs; aussi, lorsqu'elles peuvent s'amuser une journée, le souvenir est pour elles une continuité de jouissances.

LXIVe LETTRE.

Les incendies se multiplient ; le mécontentement des janissaires augmente : ils menacent de tout incendier, si on ne leur accorde une augmentation de paie. L'autre jour, le feu éclata dans un des quartiers de Constantinople. Le Grand-Seigneur s'y transporta selon l'usage ; mais les janissaires refusèrent de servir les pompes. Le sultan ayant ordonné de jeter les plus mutins dans les flammes, cet ordre de despotisme produisit les meilleurs effets ; ils se mirent aux pompes, et bientôt le feu diminua ; mais il avait déjà consumé quatre cents maisons.

Le Grand-Seigneur fit donner une récompense à ceux qui étaient rentrés dans le devoir. Il est bien le chef des janissaires ; mais souvent le chef est déposé par les soldats, qui sont plus redoutables dans leur volonté que le sultan lui-même. S'ils pros-

crivent des têtes, le sultan est quelquefois forcé de céder à leurs désirs sanguinaires; pourtant il leur montre d'autres fois une fermeté qui leur impose. Il n'y a pas long-temps qu'on vint lui dire : les janissaires sont assemblés à telle caserne. Le sultan monte à cheval, se transporte au lieu du rassemblement, et d'une voix forte leur dit : Que voulez-vous? Pourquoi ces murmures? A cette visite inattendue, les rebelles intimidés demandèrent quelques grâces. « Je vous accorde, ajouta le sultan, ce que vous me demandez; mais la première fois que l'on viendra me dire que vous vous êtes réunis en grand nombre, comme aujourd'hui, je n'y viendrai pas moi-même, mais le canon saura vous disperser. Malheur à celui qui le premier murmurera contre son souverain! » Il partit, laissant tous ces mutins muets et très-étonnés de sa bravoure. Ce qui fait la sûreté du sultan, c'est qu'il n'a aucun parent en âge de lui succéder : il n'a point d'ascendant, et ses descendans sont trop jeunes encore pour faire chanceler sa couronne. De sorte que l'on pourrait dire que

cette valeur, que tout le monde admire, est pour lui sans danger.

LE JOUR DES ROIS OU LES DEUX REINES.

Il existe, à Galata, deux femmes que l'on nomme les deux reines de la fève. L'usage, ici comme en France, est de tirer le gâteau des Rois, le 6 janvier, avec ses amis. Un Grec fort riche, appelé Janko, vivait tranquillement dans sa maison, se reposant du soin de son ménage sur ses deux filles, Smaragda et Elinko. Ces deux jeunes personnes ayant perdu leur mère, jouissaient de plus de liberté que n'en ont ordinairement les demoiselles de leur nation; quelquefois même elles descendaient au salon, lorsqu'il y avait des Français; venait-il des Grecs, aussitôt elles remontaient dans leurs appartemens. La fête des Rois approchait, et ces demoiselles s'en faisaient un jour de bonheur. Il était arrivé depuis un mois à Constantinople deux jeunes gens, cousins-germains, recommandés à Janko par une riche maison de banque de Paris. Déjà plusieurs fois ils avaient

aperçu les deux sœurs ; mais tous deux avaient fixé leurs regards sur la belle Smaragda. Les deux sœurs, de leur côté, avaient été frappées de leur tournure élégante. Quoique Frédéric eût une taille charmante, une figure céleste, le cœur de Smaragda était resté indifférent à sa beauté, tandis qu'elle n'avait pas vu sans plaisir son petit cousin Louis, dont la figure n'avait rien que de très-ordinaire. Elinko donnait la préférence à Frédéric. Les deux cousins, occupés de Smaragda, avaient fait peu d'attention à Elinko, qui n'offrait de remarquable que de beaux yeux et un teint de rose. Sa sœur était régulièrement belle ; mais Elinko avait un air de douceur enchanteur.

Ces deux jeunes gens portent des lettres intéressantes à Janko, qui, pour les remercier, leur propose de dîner avec ces dames. On se met à table ; nos deux Parisiens, les yeux toujours sur Smaragda, cherchent à plaire, à être aimables. On les prie de chanter : Frédéric prend une lyre et chante avec une voix douce qui va au cœur d'Elinko : mais c'est bien autre chose lorsque Louis fait ré-

sonner les cordes de cette même lyre, et chante une romance dont le refrain était qu'*un seul moment décide du sort de toute la vie*. Ah ! répétait en elle-même Smaragda, rien n'est plus vrai : le sort de toute la vie se décide quelquefois en un moment.

On tire un des gâteaux ; Frédéric, proclamé roi, porte la fève à Smaragda, qui la reçoit en rougissant de dépit : le jaloux Frédéric s'en aperçoit. On tire le second gâteau, Louis est favorisé par le sort ; le mouvement d'humeur de Smaragda ne lui est point échappé. Il espère être plus heureux que son cousin, il lui présente la fève ; le front de Smaragda se colore, mais cette fois c'est de plaisir. Frédéric furieux fait observer à Louis que Smaragda est sa reine. Ah ! dit Louis, tous les royaumes de la terre ne seraient pas trop pour elle ! Le père s'aperçoit de l'humeur de Frédéric, et dit que c'est au choix de Smaragda qu'il faut se soumettre, qu'à elle seule appartient le droit de décider quel est le roi dont elle accepte la couronne. L'une des fèves est blanche, l'autre est noire ; Smaragda déclare qu'elle a toujours préféré

les fèves blanches (c'était celle de Louis). Elinko dit naïvement : Pour moi, je ne suis pas du goût de ma sœur, les fèves noires étant les plus rares, je les aime davantage. Frédéric, dans ce moment, lève les yeux sur celle dont l'organe était vraiment séduisant ; soit dépit, soit tout autre sentiment, il reprend cette fève dédaignée par Smaragda, et s'adressant à Elinko : Soyez ma reine, lui dit-il, et pardonnez si mon cœur ne vous avait pas aperçu d'abord. Alors tout change de face, et la plus aimable gaîté préside à ce dîner. Mais à la fin du repas arrivent des Grecs, qui sont très-scandalisés de voir de jeunes personnes avec des hommes ; ils le témoignent avec aigreur à Janko, vont jusqu'à lui dire que personne ne voudrait de ses filles pour épouses, et refusent de fumer avec lui. Janko fait part de cette scène scandaleuse à ses filles, qui gardent le silence ainsi que les deux Français. Je ne vois, dit-il enfin, qu'un moyen d'arranger cette affaire ; vous, Messieurs, vous venez sur les rives du Bosphore pour y chercher la fortune ; je suis riche, deux cent mille piastres

forment la dot de mes filles, je vous les donne pour épouses. Aussitôt Frédéric s'empresse de dire qu'il est le plus heureux des hommes. Mais Louis qui, un moment auparavant, disputait la belle des belles à son cousin, reste muet lorsqu'il faut s'engager pour toujours. Smaragda, blessée de cette hésitation, lui dit : Monsieur, je ne veux point contraindre votre volonté, je ne prendrai jamais un mari qui ne paraît pas plus empressé d'unir son sort au mien. Louis, qui s'aperçoit de la douleur de Smaragda, consultant sa raison peut-être plus que son amour, jura de nouveau que personne au monde ne l'aurait décidé à perdre sa liberté, s'il ne l'avait pas rencontrée. Les deux mariages furent célébrés le même jour, et depuis dix ans on célèbre avec pompe la fête des Rois, en souvenir du mariage des *deux reines*, que l'on ne connaît pas sous d'autre nom dans le pays.

LXVe LETTRE.

On aime beaucoup ici les mascarades; le mardi-gras a été si animé, si bruyant, les masques que l'on rencontrait dans les rues ont été si nombreux, qu'on aurait pu se croire à Paris. En revenant du palais d'Angleterre, où il y avait bal, nous avons passé dans la rue de Péra. Cette rue est bordée de galeries où l'on trouve des habits de caractère de toute espèce. Les Grecs ont si peu d'amusemens dans le cours de l'année, qu'ils attendent avec impatience le carnaval pour en savourer les plaisirs. Les classes inférieures vont dans des bals publics : les plus fréquentés ont lieu dans les deux plus fameuses auberges de Péra; on y paie les rafraîchissemens; on y fait aussi des loteries de mille bagatelles, comme, par exemple, des bourses, des sacs, des étuis, des tabatières, etc.

Je n'ai jamais vu de pays où il y ait tant de loteries : robes, montres, bijoux, on met tout en loterie, et on estime *modestement* les objets au double de leur valeur; mais il n'y a pas d'exemple qu'on se soit jamais permis la moindre fraude dans le tirage. On met dans une roue tous les numéros, et dans une autre tous les billets, qui sont blancs, excepté un seul. Ordinairement deux enfans tirent ensemble les billets de chaque roue, jusqu'à ce qu'on amène le gagnant, sur lequel est écrit le mot *grâce*. Les billets ne se distribuent point; on se contente d'écrire les noms des personnes sur une feuille de papier, vis-à-vis les numéros qu'elles ont choisis. Il n'y a pas de semaine que l'on ne vienne vous en proposer, et on refuse rarement de payer cette espèce de tribut, parce qu'il est consacré à des familles malheureuses.

Le mardi-gras pour les Grecs ne finit pas à minuit : comme leur carême commence plus tard que le nôtre, ils prolongent les plaisirs que les Francs ne se permettent plus, passé cette heure. On se marie à la

Saint-Joseph, mais on ne danse pas, non plus qu'à la mi-carême. Ces usages sont ici très-austères; on ne saurait les blâmer, puisqu'ils viennent d'un sentiment de respect pour la religion.

LXVIe LETTRE.

J'ai été prendre le café chez une Arménienne, dont l'histoire ne manque pas d'intérêt : la voilà ; elle est vraie, car c'est d'elle-même que je la tiens. Ainsi, lisez et croyez.

Un jeune Arménien catholique, chéri de ses parens, avait été élevé dans des principes très-austères. Sa mère ne le quittait point ; il couchait, à dix-huit ans, dans sa chambre : on lui prêchait l'étude, à laquelle il était obligé de se livrer sans distraction. Le jeune Carabet, ennuyé de cette manière de vivre, sollicita un ami de son père de le prendre dans sa maison de commerce. Ce dernier y consentit, au grand contentement du jeune homme.

Les heures qu'il passait dans ce magasin lui étaient aussi agréables que le spectacle

à un Français. Souvent il y voyait des femmes fort jolies ; son cœur palpitait aux noms d'hymen et d'amour. Il se lia avec des jeunes gens d'une conduite déréglée ; il joua et perdit. On l'entraîna dans des parties de plaisir dont il faisait tous les frais. Son père connut sa conduite, la lui reprocha, mais ne le corrigea pas. Sa mère était inconsolable ; mais il n'en continuait pas moins sa vie dissipée : il fit tant, que son père le chassa de chez lui. C'est alors qu'il sentit que les soins et la tendresse d'une mère ne peuvent se remplacer.

Une jeune et belle Grecque venait souvent au magasin ; elle était malheureuse : son père, remarié à une méchante femme, lui avait fait éprouver, ainsi que sa belle-mère, les traitemens les plus durs. Fatiguée de tant souffrir, elle avait quitté sa maison. Errante à seize ans, et d'une beauté parfaite, elle ne manqua pas d'adorateurs ; plusieurs lui promirent leur foi et abusèrent de sa crédulité.

Un Grec, jeune et riche, lui avait fait une promesse de mariage : il aima mieux lui

donner une somme assez forte pour s'en dégager.

C'est dans ce moment que le jeune Carabet, au désespoir et dans la détresse, vint lui conter sa peine; quoiqu'elle-même eût besoin de consolation, elle commença par mettre à sa disposition la somme qu'elle venait de recevoir du Grec qui l'avait délaissée.

Carabet, touché de son procédé, lui offrit sa main; elle l'accepta et il devint l'époux de la belle Euphrosine. Il vivait heureux avec cette douce compagne; mais pourtant il redoutait la colère de son père, qui apprit bientôt qu'il était chez cette jeune personne. Pour le calmer, on lui apprit qu'il était marié; on ajouta que depuis ce temps la conduite de son fils était exemplaire. Tout cela ne le désarmait point. Mariée à une Grecque ! Il jurait de ne jamais lui pardonner. La mère, plus indulgente, malgré son désespoir, plaida la cause de son fils, et ramena son mari à des sentimens plus doux.

Un ami, prêtre arménien, hâta le jour de la réconciliation; il conduisit les jeunes

époux chez leur père, auquel il dit : Je ramène à vos pieds un fils repentant et une fille arménienne : madame demande à professer notre sainte religion.

La mère versa des larmes de tendresse en bénissant ses enfans. Depuis ce temps aucun nuage n'a troublé leur douce union. La jeune femme est un modèle de sagesse, et le mari est le conseil et l'ami de son père, dont il régit la fortune ; ce qui prouve que l'amour et l'indulgence peuvent ramener à la vertu.

LXVIIe LETTRE.

Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à voir un mariage arménien; il est cependant consacré par la même religion que la nôtre, les rites seuls en diffèrent : notre croyance reconnaît aux prêtres arméniens le pouvoir de donner les sacremens du baptême et du mariage aux catholiques. Les cérémonies du mariage arménien ont lieu ordinairement dans la maison de l'époux, qui ne connaît pas même sa femme de vue. Lorsqu'il croit qu'une jeune personne lui convient, il envoie chez elle une de ses parentes pour l'examiner. Si elle en est satisfaite, le jeune homme fait la demande au père; est-il accepté, on convient des arrangemens à prendre, et l'on arrête l'époque du mariage. Le jour fixé, les parens vont en *araba* chercher la fiancée, ainsi que sa mère et ses sœurs; aucun étranger ne l'accompagne;

seulement une personne de confiance vient avec elle. Elle est parée des habits dont ses parens lui ont fait présent. Le futur donne des schalls, dont un très-grand, cousu par les deux bords, a la forme d'un sac et sert à envelopper la mariée. Arrivée chez son époux, on la dépose dans une chambre, où elle demeure toute la journée enfermée avec sa femme de confiance. Un grand dîner est offert à la famille du mari. A sept heures du soir on réunit toutes les personnes priées pour la cérémonie. La musique turque, au mariage où j'ai assisté, jouait, sur des instrumens aigres et discordans, des airs tendres et amoureux. On vint ensuite raser le futur : cette opération a lieu devant tout le monde, ce qui est d'un grand profit pour le barbier, parce que les parens et les amis lui donnent ce que l'on nomme en turc un *bakchis* (régal). D'abord, le marié est entouré de cinq ou six aunes de toile qui restent au barbier; on lui donne des *chervets*, ou mouchoirs brodés et peints; il emporte aussi le produit d'une quête toujours abondante. Un Arménien qui voudrait éviter

cette cérémonie ne trouverait plus personne pour le raser.

On nous présenta ensuite la confiture et le café. La musique recommença ses tendres airs. A huit heures, l'on porta tout ce qui devait servir à l'habillement du mari, qui fit sa toilette devant tout le monde : il mit le *calpac*, la robe, le schall en ceinture, que nous connaissions, car on nous avait montré tous les présens qu'il avait reçus de sa future. L'évêque vint bénir ces habillemens. Enfin, à huit heures et demie parut tout le clergé : il alla d'abord chercher le marié, paré des habits bénis; ensuite la mariée, qui arriva, enveloppée du *douvack*. On chanta des prières arméniennes, qui furent précédées d'un hymne au Dieu de Jacob. Les deux époux ne portent pas de couronne ; mais on lie autour du *calpac* du mari un fil, pour lui dire qu'il n'est plus libre. On a coupé ensuite le fil, dont on a mis la moitié sur le douvack de la femme, pour la lier aussi.

Pendant ce temps, le mari appuie la tête contre celle de sa femme. La pauvre

petite mariée n'avait que quatorze ans; elle avait si chaud dans son sac, que, si la cérémonie n'avait pas fini, elle se serait trouvée mal. On l'a mise sur un sofa, parce qu'elle n'avait pas la force de gagner sa chambre. Elle baisa sous le douvack la main de sa belle-mère. Lorsqu'elle fut un peu reposée, nous demandâmes à la voir. Cette faveur fut accordée aux femmes. Nous passâmes dans la salle où elle était; sa belle-sœur lui ôta son douvack; mais nous ne vîmes pas son visage, qui était caché par ce qu'on appelle des barres d'or: ce sont de très-longs fils de clinquant d'or, dont on fait hommage, après la cérémonie, à la Sainte Vierge. Le luxe exige dans le pays que l'habit de la mariée en soit couvert; il n'est point rare d'en voir pour deux ou trois mille piastres. Après que les visites ont été reçues, on donne cette parure à l'église. La belle-mère de la mariée lui dit d'écarter de sa tête ces barres d'or; alors elle nous montra une figure dans tout l'éclat de la beauté et de la fraîcheur, que des yeux charmans embellissaient encore. Le mari

avait d'abord prétendu que l'épouse que sa sœur lui avait donnée n'était point jolie, parce qu'il lui avait trouvé la main maigre et sèche. Cette dernière, pour se justifier, ne trouva pas d'autre moyen que de proposer au mari de voir sa femme. En effet, on fit retirer tout le monde, et il arriva dans la chambre par une porte dérobée; il lui baisa la main et lui mit la bague du mariage, qu'il est d'usage de donner au moment de la réunion des époux; ce qui n'a lieu que trois jours après le mariage. Pendant ces trois jours elle reçoit des visites dans son douvack, assise au coin du sofa de la belle-mère. Cette bague était enrichie d'un saphir entouré de diamans. C'est la mode, chez les Grecques et les Arméniennes, de porter sur leur coiffure des bouquets de plusieurs fleurs en diamans. La monture en est très-bien faite et à jour, comme en France.

J'ai revu depuis cette jeune mariée chez elle; elle avait l'air très-heureuse; sa belle-mère lui avait accordé une permission assez rare chez les Arméniennes. Une belle-fille ne parlerait pas en présence de sa belle-

mère à son mari, qui, lui-même, est très-respectueux devant ses parens. Il n'oserait s'asseoir, si son père ne lui en donnait la permission, eût-il quarante ans. Une femme arménienne ne s'assied pas non plus devant son mari; beaucoup ne mangent jamais avec leurs femmes, qui restent debout ou assises dans un coin du sofa pendant le dîner; mais la jeune mariée, dont la maison suit les usages français, mange avec son mari et toute sa famille, qui vivent dans un accord parfait.

LXVIIIe LETTRE.

Je me contenterai, pour aujourd'hui, de vous envoyer une histoire assez singulière qui m'a été racontée par un de mes amis ; elle peut faire suite à ce que je vous ai dit sur les mariages arméniens.

Un riche Arménien avait deux filles, Helinko et Hemzar. L'une d'elles *avait été* aperçue par un jeune homme très-vertueux, mais sans fortune. Hemzar, qui n'entendait rien aux calculs d'intérêt, rêvait déjà le bonheur, en songeant que Janko pourrait devenir son époux. Ce jeune homme, enchanté de Hemzar, passait des journées entières près de la maison qu'elle habitait. Un jour il apprit qu'elle partait pour Kandili avec sa famille : aussitôt ses pas se dirigent vers Kandili, et lorsqu'il peut voir Hemzar, il se livre tout entier à l'espérance. Il trouve enfin le moyen de lui faire parve-

nir une lettre, où il lui peint la vivacité de ses sentimens, et la supplie de lui accorder la permission de la demander en mariage.

Hemzar y consent, et forme déjà mille projets de bonheur. Janko fait demander sa main; on la lui refuse. La triste Hemzar en est instruite par la douleur de son amant, qui lui écrit que, n'ayant plus l'espoir de la posséder, il ne lui reste qu'à mourir. Hemzar, aimante et courageuse, répond que jamais un autre ne recevra ses sermens et sa foi, et jure de refuser tous les partis qui se présenteront. Janko, rassuré par cette promesse, va chercher dans un autre hémisphère cette fortune qui lui a été si contraire dans son pays. Hemzar, fidèle à ses engagemens, élude, par divers prétextes, les propositions de mariage qui lui sont faites pendant l'absence de Janko.

Un Arménien, qui voyageait depuis plusieurs années, venait d'arriver à Constantinople : c'était un fils unique, en possession de richesses immenses. Ayant perdu les auteurs de ses jours, il ne dépendait que

d'un oncle qui n'était point un parent sévère : tous les pères auraient désiré l'avoir pour gendre ; sa figure était agréable et d'une douceur parfaite. Le jeune Boghoz veut revoir les lieux où une tendre mère soigna son enfance. C'est à Kandili qu'il porte ses premiers pas. Avec quel empressement il cherche la maison paternelle! il y trouve tant de charmes! les souvenirs de l'enfance sont si doux! Tous les matins il parcourt les environs de cette demeure. Dans une de ses promenades, il aperçoit sur une terrasse élevée une jeune personne charmante ; elle fixe son attention, et tout le jour il est occupé d'elle. Le lendemain, il prend le même chemin et la retrouve encore sur la même terrasse : il la regarde avec tendresse, il ose lui demander, par signes, une rose qu'elle tenait dans sa main. La belle inconnue, dans cet instant, la posait sur la balustrade ; un vent favorable la fait tomber aux pieds de Boghoz, et il s'empare avec transport du présent qui doit le rendre heureux toute la journée.

Que l'amour est ingénieux ! Le lendemain,

Boghoz découvre un but dans le jardin ; il prend une flèche sur laquelle il écrit ces mots : *A vous, la plus belle des belles ! Je vous adore, faites-moi connaître le nom de celle à qui je veux consacrer ma vie et mon amour*. D'un bras nerveux il ajuste son arc, et la flèche vole droit au but. C'est en présence de l'objet de sa tendresse : quel bonheur ! Elle lit l'expression de ses sentimens ; alors elle prend une large feuille, elle en découpe l'intérieur, cherche une pierre, l'y attache et la jette. La pierre tombe à côté de Boghoz, qui la déploie et lit distinctement le nom d'Helinko. Il pose la feuille sur son cœur : C'en est fait, dit-il, je suis à toi pour la vie ! Il retourne à Galata pour parler à son oncle, qui lui promet de la demander à son père. Une journée entière passée dans l'incertitude semble éternelle ! Boghoz supplie son oncle de hâter le moment qui va fixer sa destinée. Il ne va pas ce jour-là à Kandili, c'est à Galata qu'il attend son sort et qu'on vient lui annoncer le consentement du père d'Helinko. Pour satisfaire l'impatience de Boghoz, on arrêta que la

première cérémonie aurait lieu le dimanche suivant. Boghoz envoie le superbe schall de cachemire qui doit cacher à tous les yeux, même aux siens, les charmes de celle qu'il aime. Le jour désiré, la jeune épouse, conduite par sa nourrice, respirant à peine dans son douvack de cachemire, vient recevoir et prononcer le serment qui l'engage à son époux. Etouffant sous ce voile, son bouquet de diamans se détache; elle cherche à le ramasser et laisse voir une main charmante. Après avoir passé une partie de la semaine chez l'oncle de Boghoz, elle y reçoit les visites, enfermée dans son sac de cachemire. Boghoz employait tout son temps à embellir la demeure de sa chère Helinko: c'était un moyen de lui faire supporter plus facilement les trois jours qui le séparaient encore de sa bien-aimée. Il lui peignait tout l'amour qu'elle lui avait inspiré, et Helinko, sous son voile épais, ne répondait que par des soupirs, qu'il attribuait à la douleur de quitter une mère chérie.

Enfin le mercredi était arrivé. Dans cette longue journée, Boghoz comptait les heures,

les momens; plus d'obstacle à son bonheur, le serment de vivre et de mourir l'un pour l'autre est prononcé. Il possède Helinko, il est heureux et la conduit dans son appartement. Il renvoie les femmes chargées de présider à sa toilette : c'est lui qui veut le premier contempler les charmes de sa bien-aimée. Déjà il détache le voile qui la couvre entièrement; mais, ô surprise! ô désespoir! ce n'est pas Helinko qu'il a vue tant de fois dans les jardins... Ce n'est pas vous, lui dit-il, que j'adore; vous êtes plus belle, mais mon cœur ne vous a point choisie. De quelle ruse suis-je donc la victime? Hélas! dit-elle, ma sœur a tout fait, tout conduit : je suis Helinko; je ne vous ai jamais vu et ne vous verrai jamais : je suis aveugle depuis cinq ans, une maladie me priva de la lumière. —Quoi! votre indigne sœur, dédaignant mes vœux, m'a trompé si cruellement! quelle horreur! — Hélas! dit Helinko, je ne suis point coupable; ma sœur m'a persuadée que vous étiez instruit de ma triste destinée, devenue encore plus affreuse maintenant, puisque j'espérais devenir votre compagne, et que

je dois y renoncer. Je ne veux pas vous rendre malheureux : conduisez-moi dans un désert, laissez-moi seule livrée à mes regrets ; ma famille ne sera jamais instruite par moi de votre abandon, et la pauvre Helinko, dans sa retraite, fera toujours des vœux pour votre bonheur.

Ses beaux yeux, remplis de larmes, n'annonçaient point la cécité. Tout prêtait un charme à cette douce et belle figure. Boghoz la regarde, et lui dit : Non, ta voix touchante a pénétré mon cœur ; Helinko, tu resteras toujours ma compagne, ton malheur me fera un devoir de te rendre des soins continuels. Je ne regrette pas une femme capable d'une aussi sanglante perfidie. — Mille fois heureuse ! s'écria Helinko ; quoi ! je serais votre épouse !....

Boghoz retourna dans la maison de son beau-père, auquel il ne fit aucun reproche. Hemzar, troublée par la crainte que son stratagême ne fît le malheur de sa sœur, avait passé la nuit dans de cruelles angoisses. Quelle fut sa joie, lorsqu'elle apprit que tout avait réussi au gré d'Helinko ! Boghoz s'attachait

tous les jours davantage à Helinko, et ne la quittait qu'à regret; sans cesse il découvrait en elle quelque nouvelle perfection : esprit, grâces, beauté, elle réunissait tout. Un an après elle devint mère, et par un miracle presqu'inconcevable elle revit la lumière. Heureuse épouse, elle put contempler Boghoz, qui lui disait quelquefois : Je partage ta joie; mais, pourtant, je ne te suis plus si nécessaire. O mon Helinko! laisse-moi croire que je ne puis pas être un instant éloigné de toi, et que ta félicité est l'ouvrage de mon amour!

Hemzar, fidèle à sa promesse, n'est pas encore réunie à Janko; mais elle vit dans l'espoir de son retour.

LXIXe LETTRE.

Je vis dernièrement dans une des rues de Constantinople le cadavre d'un jeune homme que l'on venait de décapiter; la tête, quoique séparée du corps, était encore belle. En revenant, je racontai avec l'accent de la pitié ce triste événement; chacun fut à la découverte pour savoir quelle était cette nouvelle victime, et j'appris l'histoire touchante de ce jeune homme. Je vous l'envoie telle qu'on me l'a racontée; elle est vraie, car toutes les narrations s'accordent entre elles.

Un jeune Grec, nommé Aleco, demeura orphelin très-jeune, toute sa famille étant morte de la peste. Une femme de Tarapia, touchée de sa misère, de son abandon, le prit chez elle et l'éleva avec Smaragda, sa fille, à-peu-près du même âge que

lui. Ils se croyaient frère et sœur; ils en avaient la tendresse. Rien n'aurait pu consoler Aleco d'être étranger dans la famille, s'il n'avait pensé que le nom d'époux remplacerait un jour celui de frère.

Lorsqu'il fut en état de travailler, il quitta la maison pour se placer chez un marchand de sa nation : il y était bien traité et s'y trouvait content; mais son plus grand bonheur était d'aller passer ses jours de repos chez celle qui lui avait servi de mère, de voir sa chère Smaragda, et de lui parler de l'espoir d'unir son sort au sien. Hélas! cet espoir ne devait jamais se réaliser!

Aleco, après un travail forcé, tomba malade; il se plaignait de violentes douleurs de tête.

Dans ce pays, la crainte de la peste fait disparaître tout sentiment d'humanité : on lui signifia de sortir de la maison. Il avait beau assurer que son mal n'était point la peste, le marchand fut inexorable. Il va à Tarapia, chez sa mère adoptive, qui se montre, ainsi que sa fille, aussi barbare pour lui que le marchand grec : il se rend

chez un de ses amis; la crainte du fléau redoutable a glacé tous les cœurs. Fatigué de tant de refus, il gagne avec bien de la peine la montagne de Tarapia, et s'établit dans une cabane abandonnée. On vient encore l'y chercher pour le forcer d'aller à l'hôpital des pestiférés; il se sauve et se réfugie dans les montagnes, où il reste caché pendant deux jours. Excédé de fatigue, ne sachant où reposer sa tête, le désespoir s'empare de lui; il se traîne vers un *orta* (régiment de janissaires); il déclare qu'il veut embrasser la religion de Mahomet, et y est reçu avec transport. Le nom de Soliman remplace celui d'Aleco; on le fait bostandji; on le promène en triomphe au son des instrumens; il passe devant la maison de Smaragda, qui le regarde avec dédain, sans marquer aucun intérêt. Deux ans s'écoulèrent sans événemens remarquables; mais son cœur n'était pas moins oppressé, et les reproches continuels d'un papas de ses amis réveillaient en lui la voix du remords.

Un jour il rencontre Smaragda, qui détourne la tête en pleurant : ses larmes re-

tombent sur le cœur d'Aleco. Il retourne à son orta, et s'emporte en blasphêmes contre Mahomet; mais ses camarades, dont il était aimé, gardent avec soin le silence sur ce qu'il dit.

Le papas, le voyant bien décidé, l'engage à fuir pour mettre ses jours en sûreté. — Non, j'ai été témoin de la douleur de Smaragda; je veux mourir digne d'elle. — Il tint encore les mêmes propos à ses camarades: même silence de leur part.

Un vendredi, il se rend dans une mosquée de Constantinople; en y entrant, il jette son bonnet de bostandji par terre. C'est pour la dernière fois, dit-il, que je viens dans le temple du faux prophète. Il veut s'évader aussitôt; mais l'iman le poursuit et s'en empare. Il est jugé et condamné à mort...... On le conduit devant la mosquée; on le fait mettre à genoux, et on cherche à le détourner de sa résolution, en lui promettant sa grâce. Aleco demeure inébranlable. —Mon crime, s'écriait-il, a empoisonné ma vie, il faut mourir pour le réparer. Trois fois, pour gagner du temps, le

bourreau le fait changer de place ; à la dernière, Aleco, d'une voix forte, prononça ces mots : Dieu clément, Dieu de mes pères, écoute ma prière, fais que nous n'ayons qu'un culte et qu'un autel ; deux ans j'ai pleuré mes criminelles erreurs : pardonne, ô mon Dieu ! L'instant d'après, il n'était plus....

Les Grecs ont acheté son corps, et l'ont fait enterrer avec pompe à l'église de Saint-Démétri : ils le regardent comme un martyr. Pourquoi avec ce courage héroïque n'a-t-il point fait un pas de plus?... Nous, aussi, nous lui aurions donné ce titre sublime !

LXXe LETTRE.

Encore une nouvelle catastrophe! Le palais de Suède vient d'être réduit en cendres. Nous avions frémi à l'aspect d'un incendie qui avait consumé quatre mille maisons. Je ne connaissais point ceux qui en étaient propriétaires. Je ne disais cependant pas, comme beaucoup de gens : Ce ne sont que des Turcs : l'humanité souffrante a toujours des droits sur un bon cœur. Cette nuit a été affreuse; nous avons vu tomber, étage par étage, ce vaste bâtiment qui était occupé par le ministre de Suède et sa nombreuse famille, composée d'une femme charmante et de cinq enfans. C'était le Vendredi-Saint; tout le monde s'était retiré de bonne heure : une femme-de-chambre imprudente fit un feu considérable dans une mauvaise cheminée, qui creva, et bientôt les flammes gagnèrent le comble

de l'édifice. Ce palais, construit en bois revêtu de plâtre, était aussi remarquable par son élégance que par sa solidité. Le feu a pris à onze heures du soir; à cinq tout était consumé; mais personne n'a péri. Toute la famille s'est sauvée en chemise. Cette pauvre mère, entourée de ses cinq enfans, paraissait heureuse au milieu d'un si effroyable désastre. Une dame du voisinage a recueilli cette intéressante famille. Ce qui a été préservé de l'incendie ne l'a pas été des mains des vrais croyans. Une cave de sept mille bouteilles de vin a été pillée. Malheureusement l'ambassadeur avait dit : Ma cave ne sera point brûlée, puisqu'elle est voûtée. Ces mots imprudens ont réveillé la cupidité de ces hommes, qui ne viennent souvent au feu que pour y voler. Chaque jour nous allons visiter les décombres, dans l'espoir de retrouver quelques pièces d'or, faible dédommagement de toutes les richesses qui y ont été consumées. Ainsi, Péra a vu, dans l'espace de quelque temps, la flamme dévorer les trois palais d'Autriche, de Russie et de Suède. Rien de plus commun, dans ce

pays, que d'entendre dire deux fois à la même personne : L'incendie a détruit tout ce que je possédais. Que de réflexions on peut faire ici, plus que partout ailleurs, sur la fragilité des choses humaines! Voilà toute une famille qui se couche tranquille et heureuse, et dont le premier sommeil est troublé par ce cri sinistre : Au secours! au feu! C'est à la lueur de la flamme qu'elle quitte ce palais embrasé, qui quelques heures après n'existe plus. Dix ans ont été employés à le construire, à l'embellir; dix heures ont suffi pour détruire une demeure si bien située, si agréable : tout à sa naissance est donc frappé du sceau de la destruction!

8#19 G

LXXIᵉ LETTRE.

Le retour des pélerins de la Mecque est un jour de fête en Turquie. Plus de trois cents sont arrivés aujourd'hui à Scutari, d'où ils se sont rendus à Constantinople. Rien de beau comme ce pélerinage ! Le pieux cortége se compose de femmes, d'enfans et de vieillards, que l'on porte en litière, n'ayant point la force d'aller à *pied* : c'est le spectacle le plus extraordinaire. Ils vont tous en procession en regardant leurs mains, comme si ces mains tenaient le livre du koran, dont, chemin faisant, ils récitent des versets. Le recueillement de cette troupe inspirerait le respect, si on ne se ressouvenait que ce sont des disciples de Mahomet.

Ils s'embarquèrent à Scutari, qui, ainsi que Kadikeu, est un point de départ, pour aller à la mosquée de Sainte-Sophie. Scutari est une petite ville dont les rues

sont plus belles que celles de Constantinople ; il y a beaucoup de manufactures d'étoffes, et sur-tout de velours, dont on fait les coussins des sophas, qui tiennent ici le fond du salon. J'ai entrepris cette course sur le canot de l'*Emulation*. La mer, quoique très-agitée, ne nous donnait aucune crainte, aucune secousse fâcheuse; nous n'entendions pas le cri lugubre des caïdgis. A chaque mouvement que l'on fait dans un caïque, lorsqu'on n'entend pas la langue du pays, tout paraît un cri d'alarme. Les Turcs ont la voix douce, mais triste ; leur figure n'exprime jamais le contentement. Ils ne sont pas comme nos matelots, qui chantent et dansent après leur travail : l'enfant même est sérieux. Les femmes pourtant ont quelquefois le sourire sur les lèvres, sur-tout en regardant notre habillement.

LXXIIe LETTRE.

ICI, comme en France, la Saint-Joseph est le seul jour du carême où il soit permis de se marier : ce nom est très-répandu à Constantinople. Aujourd'hui j'ai eu plus de douze visites à faire à des Joseph et à des Joséphine. Les vers, les chansons, occupent la tête de nos jeunes poètes. Les premiers mots que l'on prononce en entrant dans une maison, c'est *Kai touchronou*, mots grecs qui signifient : *A l'année prochaine nous recommencerons*. On attache beaucoup de prix aux bouquets que l'on reçoit de ses amis.

LXXIIIe LETTRE.

DANS les jours saints, les cérémonies religieuses se célèbrent pour les catholiques comme à Paris. Le jour des Rameaux, en France, on reçoit le buis bénit : il est remplacé ici par des branches d'olivier; mais on donne aux personnes considérables des branches de palmier, dont on travaille les feuilles artistement, et que l'on fait venir de loin. Les religieux en font pour leurs ministres respectifs : l'église de Sainte-Marie les destine à l'internonce, et Saint-Louis à l'ambassadeur de France. Ma palme est superbe ; je la rapporterai avec moi.

On va aussi dans les sept églises catholiques faire les sept stations. Le jour de Pâques est une seconde fête de l'année à laquelle on attache une idée de bonheur. Chaque ambassadeur reçoit sa nation. Les promenades sont fréquentées : on y voit la

belle Grecque parée à la française, et toutes les beautés de Péra et de Galata. Mais je n'en parle que par tradition; car cette fête de Pâques, qui était aussi celle des Grecs, a été marquée par un temps si affreux, que l'on n'a pu jouir des plaisirs de la promenade.

LXXIVe LETTRE.

Le dernier courrier vous a annoncé la destruction du palais de Suède ; un incendie plus affreux encore a éclaté aujourd'hui à Tarapia. Huit maisons, bâties le long du quai, ont été la proie des flammes ; mais celle qui a le plus souffert de cet événement déplorable est la maison contiguë au palais de France, où le feu s'est d'abord manifesté. Une des plus anciennes familles grecques, la famille de Manau, a été toute entière ensevelie sous les ruines de son habitation : trois générations ont disparu. La princesse Ipsilanti, connue par les malheurs de son père et de son mari, a péri avec ses enfans et ses petits-enfans, au nombre de quatorze. La princesse était hors de ce lieu de désolation ; ne voyant pas ses enfans auprès

d'elle, elle s'est précipitée au milieu des flammes pour sauver les objets de sa tendresse. Mais, hélas ! ce dévoûment héroïque est resté sans récompense. Madame Manau, sa fille, son gendre et ses enfans étaient à Bucharest : une jeune personne seule s'est évadée par la fenêtre d'un second étage, et elle est allée se mettre sous la protection de la princesse M...

Jamais le palais de France, à Tarapia, n'a couru autant de risques que dans cette nuit désastreuse : le feu y a pris trois fois ; une pompe, placée à propos, a sauvé la façade de l'édifice qui était le plus près du danger. Si le vent avait régné de ce côté, tout était perdu. Dans le nombre des maisons brûlées, il s'en trouvait une, nouvellement bâtie, et appartenant à un Arménien, dont les meubles, d'une grande magnificence, étaient arrivés la veille. Lorsqu'on lui a annoncé que sa maison était brûlée, il a répondu froidement : « Je n'en suis pas fâché ; car cette maison me déplaisait ; je ne compte pas la rebâtir sur la même place. »

On dit que des juifs ont acheté les décombres des maisons brûlées, espérant trouver beaucoup de diamans dans celle de M. M...

LXXVe LETTRE.

Après un mois d'attente et de négociations pour assister à un mariage juif, nous avons enfin obtenu cette permission. C'est hier que nous avons joui du spectacle de cette cérémonie chez le saraf du capitan-pacha, qui mariait son fils, âgé de seize ans, à une petite fille de onze ans. Le père de la jeune personne ayant été sensal de plusieurs riches négocians, avait gagné beaucoup d'argent, et ses filles étaient recherchées en mariage par les plus riches Israélites. Nous partîmes de Galata en caïque pour nous rendre à Top-Capou, où demeurait le père de la future. A notre arrivée, nous fûmes introduits (les femmes seulement) dans un grand salon entouré de sofas : au milieu, on voyait la fiancée, parée, pour la dernière fois, de ses cheveux, que le bonnet devait bientôt cacher à tous

les regards. Les autres femmes, parentes ou amies, toutes mariées ou veuves, avaient autour de la tête, les premières, une frange de perles fines, et celles-ci une frange de soie noire. Un profond silence régnait dans le salon ; mais mon attention redoubla lorsqu'on me dit que j'allais voir quatre générations réunies. Mes yeux cherchaient une femme courbée sous le poids de l'âge : quelle fut ma surprise ! Cette arrière-grand'mère n'avait que quarante-neuf ans. On me montra ensuite la grand'mère ; c'était une femme de trente-sept ans. Je demandai la mère, qui n'en avait que vingt-quatre, et sa fille, la mariée, que onze seulement. Vous vous imaginerez bien que, si c'était un spectacle nouveau pour nous que la vue d'un salon où l'œil se promenait sur vingt-quatre femmes presque toutes jolies, nous étions aussi l'objet de leur curiosité : c'était à qui nous regarderait davantage. Toutes ces dames, richement habillées, avaient des bonnets que je ne puis mieux comparer qu'à des bourrelets d'enfant, garnis d'un gros coussin. L'étoffe est en or et argent

brodé; un voile en pointe est attaché derrière ce bourrelet. La maîtresse de la maison prend elle-même les pipes éteintes des dames, les porte à un domestique, qui ne fait autre chose que les garnir et les allumer. Pendant ce temps, la mariée, au milieu du sofa, reste les yeux baissés, ne disant pas un mot. On apporta la confiture et le café. La maîtresse de la maison nous servit; nous eûmes chacune notre cuiller, tandis que les dames juives mangèrent toutes dans la même. Le café nous fut servi par la maîtresse de la maison; ses femmes servirent les autres personnes invitées. La première fois qu'on nous offrit le café, je vis toutes les dames mettre dans leur tasse un bakchis; les unes y mirent des makmoudils, les autres des roubiés. On me dit que le profit était pour les domestiques du mari. On en présenta une seconde fois; même cérémonie. Cette fois, le batchi était pour les domestiques de la maison.

Nous fûmes au moins deux heures à nous regarder sans dire mot. On coiffa ensuite la mariée pour la cérémonie, c'est-à-dire

qu'on plaça sur sa tête un rond d'étoffe, large comme une assiette. Les cheveux en tresses et en boucles étaient rattachés avec des fleurs de diamans. On mit sur cette espèce de calotte un voile de gaze garni d'un large bord en or. Ce voile est très-avantageux. La mariée, d'une figure passable, était plus que jolie sous ce voile. Son habillement était un entari de beau cachemire, brodé en or et soie, et garni intérieurement d'une fourrure qui lui couvrait le dos. Elle portait, comme les Turques, un chalvar, ou culotte, et le kouchak, ou ceinture, en cachemire. Enfin, on vint avertir que tout était prêt. Nous montâmes dans la salle où étaient les rabbins; aussitôt on chanta, avec de grandes contorsions, le contrat du mariage, écrit en turc. Chacun des parens le signa et donna de l'argent au notaire. La jeune personne arriva, soutenue par sa grand'mère et son arrière-grand'mère, toutes deux couvertes d'un schall très-épais, mais point fermé. Le rabbin but dans une coupe et la présenta aux deux époux, qui en firent autant l'un

et l'autre. La même cérémonie fut répétée deux fois, et puis le rabbin cassa lui-même la coupe. Le mari passa au doigt de sa femme une très-grande bague.

Nous retournâmes dans le salon, où l'on avait ramené la mariée, qui reprit sa place accoutumée. Elle était immobile comme auparavant. La maîtresse de la maison nous présenta de nouveau le café. La grand'mère ôta à la mariée le voile et le rond d'étoffe, pour lui remettre sur la tête le bonnet que nous avions déjà vu, auquel elle attacha un voile, qui est tout simplement un mouchoir ou chervet brodé en or et soie. On cacha avec soin les cheveux, qui furent remplacés par une frange de perles. Ensuite nous saluâmes la mariée et toutes les dames, qui sûrement étaient très-impatientes de parler de nous et de rompre le long silence qu'elles avaient gardé.

LXXVIe LETTRE.

Il est certain que dans ce pays on ne connaît ni l'automne, ni le printemps; les feux tempérés de l'été se prolongent jusqu'à l'hiver sur les bords du Bosphore. Le mois d'avril a fait place aux premiers jours de mai, et la neige couvre encore la terre. Partout l'imprudent amandier s'empresse de montrer sa parure; il semble dire : « Sortez de vos palais, admirateurs de la nature, venez contempler ma brillante corolle : mon feuillage ne paraît point encore, et déjà je brave les fureurs de l'aquilon. L'élégant lilas suit de près mon exemple, et, comme moi, reçoit les premiers hommages de la pastourelle. Admirez le merisier à grappes, dont la blancheur éclatante efface celle de la neige, qui courbe ses tendres rameaux. Que cette fleur de pêcher, d'un incarnat si vif, soit respectée, et que nous

jouissions un jour de la vue du fruit exquis qu'elle nous promet, et qui serait proclamé le roi du monde végétal, si la rose ne lui disputait l'empire des fleurs. »

Mais j'oublie que je me suis engagée à vous faire connaître l'intérieur de Constantinople. Ma relation sera courte. Les monumens qu'il renferme ont été si souvent décrits, que je craindrais de vous ennuyer par de fastidieuses répétitions. Un étranger cosmopolite qui, dans huit mois, a parcouru les quatre parties du monde, a voulu que je l'accompagnasse dans cette visite de Stamboul. D'abord, sur la place de l'Atmeidan, autrefois l'Hippodrôme, s'élève la colonne Serpentine, qui tire son nom des trois serpens d'airain entrelacés autour de ce monument, et dont la tête soutenait, dit-on, le trépied d'or du temple de Delphes. Il ne reste plus des serpens que les trois corps; les têtes ont disparu. On fait à ce sujet un conte assez probable. Des juifs offrirent au sultan une somme considérable pour obtenir la permission de faire des recherches dans l'intérieur. L'oracle

avait annoncé un trésor; ils le cherchèrent en vain. Voyant leur cupidité trompée, ils s'en prirent à la colonne et la mutilèrent jusqu'à la moitié de sa hauteur.

Quelques instans après, nous allâmes visiter une citerne placée dans une maison particulière, et dont les eaux peuvent conduire en bateau jusqu'à la mosquée de Sainte-Sophie. Un autre bâtiment, auquel on donne ce nom, a plutôt l'air d'un temple souterrain; il est aujourd'hui à sec, et sert de filature à des enfans : il ne présente aucune trace de son ancien usage, et est entouré de colonnes bien conservées. De là nous nous sommes rendus à la ménagerie du sultan, qui est très-riche en lions, en tigres et en panthères. C'est là que j'ai vu, pour la première fois, la bête qui porte le musc. Nous avons continué notre course. Notre attention s'est fixée sur différens turbés, ou chapelles sépulcrales, renfermant les tombeaux des sultans et des sultanes.

Ces chapelles sont confiées à la garde de plusieurs imans, chargés d'entretenir les lampes suspendues aux voûtes, et de réci-

ter des passages du koran. Tous les ans on change les nombreux schalls dont le sarcophage est recouvert. Ces schalls demeurent de droit à l'iman qui passe les jours et les nuits dans ces tombeaux.

LXXVII[e] LETTRE.

Les jours, dit-on, se suivent et ne se ressemblent pas. On peut assurer que ce proverbe n'est pas applicable en Turquie, car tous les ans les habitudes sont les mêmes. On sait que tel jour est la fête de telle personne. Tous les ans on va en cérémonie faire sa visite ; la maison de celui qui la reçoit ne désemplit pas de toute la journée, et l'on donne à tous du café et des confitures. Tous les ans on fait les mêmes visites, tous les ans des baptêmes ramènent les mêmes fêtes. Le parrain envoie à la mère de l'enfant une collation somptueuse. On donne aux personnes priées un cornet de bonbons et une petite pièce d'or ou d'argent. La marraine sert ce jour-là les confitures et le café ; son rang, quelque élevé qu'il soit, ne la dispense pas de prendre elle-même les tasses du cabaret pour les

offrir à la compagnie. Souvent l'usage ici est de n'avoir qu'un parrain ou une marraine; si c'est un garçon, un parrain; si c'est une fille, une marraine. Comme partout, on devient le protecteur de l'enfant qu'on a tenu, mais plus particulièrement ici qu'ailleurs. Cependant j'ai tenu deux enfans, et j'ai eu pour les deux un parrain. Ainsi se passe régulièrement la vie dans la ville des Sept-Montagnes. Il faudrait quelque événement extraordinaire pour en déranger le cours habituel.

Dans le printemps, on fait des promenades qui ne changent jamais : à certain jour, le 1er de mai, par exemple, on va prendre du lait et des fraises à Dolma-Bachi; on va aussi à Slatmouralti, qui est un séjour vraiment romantique par sa position. Une fontaine d'eau jaillissante en fait une des principales beautés. On monte de terrasse en terrasse, par des degrés de marbre, jusques à une plate-forme, d'où on jouit d'une vue magnifique. Sur de grandes plaques de marbre, semblables à des miroirs à la Psyché, sont écrits en lettres d'or, et

en langue turque, des passages du koran, ou des louanges du sultan sur quelques-unes de ses belles actions.

On sait que les musulmans prient cinq fois le jour, et que rien ne peut les distraire de ce devoir pieux : aussi n'est-il pas rare de voir des Turcs en prières, même en tirant de l'arc ou de l'arquebuse, exercice auquel ils se livrent volontiers.

LXXVIIIe LETTRE.

Venez dans le Levant, admirateurs de la belle nature, venez voir ces sites enchanteurs qui ne doivent rien aux efforts de l'art, et où l'ouvrage du Créateur se montre encore dans sa magnifique simplicité !

Parcourez cette prairie émaillée de fleurs, gravissez ces monts escarpés, dont les flancs, coupés par mille sentiers sinueux, vous conduiront, presque sans efforts, sur leur sommet couronné d'arbres aussi antiques que le monde, et dont l'ombrage tutélaire vous fera oublier les fatigues de la route.

En arrivant sur cette immense plateforme, fermez un moment les yeux, comme si vous entriez dans un panorama ; admirez le Bosphore dans toute son étendue, et ses deux rives habitées par toutes sortes de nations, et les riches campagnes de Buyukderé. Promenez votre vue sur le château

blanc de Stannaraki et sur celui de la côte d'Asie ; apercevez-vous ces phares où des feux allumés pendant la nuit guident le nautonier, à qui l'obscurité cache les écueils nombreux semés sur cette mer dangereuse ? Ces navires, voguant dans le lointain, arriveront-ils dans le port de Constantinople, chargés des tributs de la Colchide et de Trébisonde ?

Mais reposons nos regards sur la mer de Marmara, dont l'immobilité trompe souvent l'espérance du navigateur empressé de déposer sa riche cargaison dans cette ancienne Bysance, pour aller de nouveau braver les flots tumultueux de la mer Noire et chercher la subsistance de tout un peuple.

Tandis que nous contemplons avec ravissement les paisibles tableaux de la nature, un spectacle affreux vient troubler nos douces jouissances. Scutari, que nous admirions, il y a quelque temps, est enveloppé d'une fumée épaisse d'où jaillissent des torrens de flamme qui brillent même aux rayons du soleil. C'est donc encore un incendie ! Mais celui-ci est moins inquiétant que

lorsque les horreurs de la nuit rendent les secours plus difficiles.

Je voudrais que mos amis vinssent prendre part au banquet préparé sur les bords de cette fontaine, dont l'eau claire et limpide est vendue par des Turcs, qui la gardent continuellement. On dit qu'elle ne tarit jamais, bienfait précieux dans un pays où l'on trouve peu d'eau vive, et où souvent les citernes sont à sec. J'ai été témoin de la désolation que cette disette répand à Constantinople.

Un kiosque nous était ouvert; nous y avons cherché un abri. Mais quelle privation pour moi de ne plus jouir de l'aspect de ces différens points de vue que nous étions venus chercher sur ce mont Boughourlou, si connu, si visité par le voyageur avide d'admirer les deux parties du monde que le Bosphore seul sépare l'une de l'autre! C'est du sommet de cette montagne qu'a été pris le panorama de Constantinople, que l'on voit à Londres, et qui peut être fort étendu, si on n'a pas cherché à y comprendre la masse des objets.

J'ài trouvé plaisant, pendant que chacun se livre au sommeil que provoque la chaleur du jour, de vous écrire avec un charbon trouvé dans les débris du feu d'un pâtre, et de vous faire la description de ce mont Boughourlou, dont j'espère bien vous entretenir encore en France, parce que son souvenir délicieux me suivra partout.

LXXIXe LETTRE.

Le départ des pélerins pour la Mecque est aussi curieux que leur retour. Femmes, vieillards, enfans, tout se rend à ce saint pélerinage que les Turcs regardent comme la plus belle action de leur vie, parce qu'ils savent que la plus grande considération les attend chez eux. L'habit de ces pieux voyageurs ressemble aux haillons de la misère. On dirait des mendians allant chercher fortune. Les chameaux portent les bagages, et les pélerins suivent ces paisibles animaux en récitant des versets du koran. J'y ai vu un vieillard de quatre-vingt-deux ans, porté en litière et accompagné d'un enfant de sept ans. De pauvres femmes se privent de tout, des favoris du Grand-Seigneur quittent tout, pour accomplir cette pratique de la religion de Mahomet. Quelquefois les pélerins sont dévalisés par les Bédouins du désert; alors

ils cherchent des secours dans les mosquées qui se trouvent sur la route. La frugalité des Turcs rend ce voyage aussi peu coûteux et aussi facile qu'il peut l'être. Ce pélerinage dure ordinairement deux ans. Chaque année voit partir une caravane et revenir l'autre. Ne croyez pas que les parens répandent des larmes en se séparant de ceux qu'ils ont accompagnés à Scutari, où ils vont coucher la veille; au contraire, ils envient leur sort. On ne voit point ici le père embrasser son enfant, la femme ne témoigne pas plus de sensibilité pour son mari : le sentiment dans ces contrées ne s'y montre jamais, comme en Europe, sous ces dehors séduisans, sous ces formes aimables qui en rehaussent le charme.

LXXXe LETTRE.

De tous les environs de Constantinople, Kady-Keny est celui que le Grand-Seigneur aime le mieux. Kady-Keny, qui signifie en turc village des Juges, est situé en Asie, près de Scutari, ville dont les vues sont plus jolies que celles de Constantinople. De Kady-Keny l'œil découvre toute la ville de Constantinople, les faubourgs de Péra et de Galata, et se repose sur la tour de Léandre.

Cette tour, qui n'est point celle qui a donné lieu à l'histoire touchante de Héro et Léandre, se nomme aussi *la Tour de la Fille*, parce que la tradition rapporte que, dans un temps très-reculé, une jeune princesse fut la victime de l'imprudence de ses parens, dont elle était l'espoir et l'amour. Ceux-ci ayant consulté l'oracle pour connaître le sort réservé à leur fille chérie, il leur fut répondu qu'elle mourrait de la piqûre d'un

serpent. Les parens, effrayés, pour la préserver d'un destin si funeste, la supplièrent de choisir pour demeure cette tour, où aucun reptile ne pouvait pénétrer, et lui promirent de satisfaire tous ses désirs. Leur tendresse ingénieuse cherchait de toutes les manières à lui adoucir l'horreur de sa captivité; mais la jeune fille, triste et inquiète, était sans cesse poursuivie par les menaces de cet oracle, dont l'événement n'avait jamais démenti les redoutables arrêts. Déjà un laps de temps assez considérable s'était écoulé. Un jour on lui apporte du raisin magnifique : jamais fruit d'un aspect plus séduisant ne s'était offert à sa vue ; elle tire elle-même ces grappes l'une après l'autre, d'une grande corbeille dans laquelle elles étaient renfermées. Mais, ô fatalité inexorable! à peine sa main est arrivée jusqu'au fond, qu'elle éprouve une légère résistance, et déjà son bras est entouré d'un serpent, qui, se sentant pressé, la pique de son dard envenimé. Cette jeune victime s'évanouit, et ne soulève sa paupière mourante que pour envisager son danger. Elle

fait ses adieux à ce qu'elle a de plus cher, et expire en disant à ses parens inconsolables : *Vous voyez qu'il est impossible de fuir sa destinée.*

J'ai profité de cette excursion pour visiter les tombeaux de Scutari : il y en a de superbes. C'est là que repose la dépouille mortelle des Turcs de distinction, des visirs, des ministres : ils choisissent Scutari, parce qu'ils croient que leur cendre est plus à l'abri des mouvemens séditieux qui troublent si souvent la tranquillité de Constantinople.

LXXXIe LETTRE.

Qui a vu un béniche une fois, ne doit pas s'attendre, l'année suivante, à un changement dans les plaisirs de cette fête. On aime, cependant, à revoir le jeu du djérid, surtout à Dolma-Bachi. Je vous ai déjà dit que la position de sa plaine en rend le coup-d'œil magnifique. La manière commode dont je l'ai vu aujourd'hui, m'y a fait trouver plus de charmes qu'au dernier. La chaleur était brûlante. Un soleil ardent laissait tomber ses feux sur la tête des nombreux spectateurs; mais, abrités sous une tente élégante, et nous reposant sur des sophas, nous avons pu voir à notre aise le cortége du Grand-Seigneur, qui venait de passer près de nous, pour se rendre à son kiosque. Sa Hautesse daigna nous envoyer le café. Douze pages vinrent nous le présenter. Les tasses étaient couvertes d'un superbe cachemire brodé en

perles fines. Les zarfs, ou petits coquetiers qui reçoivent ces tasses de porcelaine, étincelaient de diamans. Chaque zarf a été évalué dix-huit mille francs : on en comptait trente. Le cherbet et les confitures suivirent de près cet envoi. Le café était dans une aiguière d'argent, reposant sur une jatte suspendue à des chaînes du même métal, où brûlait du bois d'aloës, pour le tenir chaud. Les tasses, frottées d'ambre, en parfumaient le café. Toutes ces prévenances du Grand-Seigneur, qui jamais n'avait montré une si aimable galanterie, furent faites au ministre de Russie; et comme j'étais avec lui, je peux me vanter d'avoir pris le café dans une des tasses qui assurément ont servi plus d'une fois à Sa Hautesse. Après avoir vu encore quelques instans sa personne et sa cour, nous nous sommes embarqués pour retourner à Buyukderé, par un temps qui ne laissait rien à désirer. Jamais journée ne fut plus agréablement employée.

LXXXIIe LETTRE.

Pour satisfaire votre curiosité sur les Turcs, j'ai prié plusieurs personnes qui voient cette classe d'hommes tout-à-fait étrangers à la société, de me donner les notions qu'un long séjour dans ce pays a pu leur procurer. Comme partout ailleurs, on remarque des nuances dans les manières et dans le langage, entre les gens du peuple et ceux qui sont placés dans un rang plus élevé.

Je commence par le portrait du Turc. Il est, en général, d'une haute stature bien proportionnée; il a la peau blanche, les yeux noirs, grands et expressifs; le front large, le nez saillant, la bouche grande, mais ornée de belles dents : son sourire est extrêmement agréable, sa figure exprime à-la-fois la douceur et la mélancolie : il a la démarche tardive et fière, les mouvemens

indolens, l'air noble et gracieux; il parle peu et ne gesticule pas; sa voix est douce et harmonieuse.

Le Turc est bon, simple, hospitalier, confiant, exact dans sa parole : s'il devient parfois rusé et dissimulé, c'est qu'il a été trompé dans ses affections. Son caractère est doux et facile, son jugement sain, son imagination peu exaltée : quoiqu'il ajoute foi assez facilement à ce qu'on lui raconte, dans ses rapports avec l'Européen il est rarement dupe; il lui laisse exhaler sa vivacité naturelle, et il obtient tout ce qu'il veut par sa patience et sa persévérance.

L'amour paternel est chez les Turcs un sentiment très-profond. On rencontre souvent dans les fêtes un père portant dans ses bras, avec complaisance, l'enfant de sa tendresse, se prêtant à ses volontés, fier de montrer un bel enfant, car rarement les enfans sont laids. On les habille superbement; l'or et les pierreries leur sont prodigués. On peut demander à un Turc des nouvelles de ses enfans, jamais de sa femme; ce serait lui manquer que de lui parler

d'autres femmes que de sa mère : ils ont pour les auteurs de leurs jours un respect qui survit au trépas. Plus d'une fois on a vu le sultan Sélim pleurer sur la tombe de sa mère, dont le turbé est à Eïoup. C'est là aussi que repose Hussein-Pacha, son ami, qu'il avait marié à sa sœur.

Les Turcs portent les pratiques religieuses jusqu'à la superstition. Dans le temps du ramazan, ou carême, ils ne peuvent manger qu'après le coucher du soleil, et leur jeûne est si austère, qu'il leur est interdit de boire un verre d'eau, de fumer, et même de prendre une prise de tabac. Un Turc qui manquerait publiquement à cette rigoureuse loi, serait puni de mort. Ils sont savans dans l'art hydraulique; ils conduisent l'eau des aqueducs, avec beaucoup d'intelligence, à des distances très-éloignées : leur principale étude est celle du koran, dont ils expliquent différens passages. Ils prient avec ferveur, et ne manquent jamais de remplir ce devoir pieux : ils font d'abord leurs ablutions, se prosternent et demeu-

rent la face contre terre, du côté de l'Orient. On ne les entend jamais murmurer contre les décrets de la providence; ils ont parmi eux des astrologues : le sultan n'entreprend rien sans consulter un des plus célèbres, et s'en rapporte à sa décision pour former ou exécuter ses projets.

Si vous voulez un beau portrait, prenez pour modèle le sultan Mahmoud; il est d'une taille moyenne, ses yeux expriment à-la-fois la douceur et la majesté. Il figure bien, et sur-tout à cheval : une bouche qui sourit avec grâce laisse apercevoir de belles dents; une barbe noire et touffue fait ressortir la parfaite blancheur de sa peau; il a la main belle. Les Turcs font grand cas de ce genre de beauté. Jamais à présent un Français n'est insulté par un Turc, à moins que le chrétien ne soit l'agresseur. Je vais partout, et jamais un Turc ne passe devant moi sans me dire dans son idiôme : *Dieu vous comble de ses faveurs!* Les Turcs valent mieux que leur réputation, et ne sont point généralement plongés dans l'ignorance, comme on le leur reproche; ils aiment l'argent, et

prêtent quelquefois à gros intérêts ; mais il n'est pas nécessaire de venir si loin pour voir cela : d'ailleurs ils en ont la permission, à cause de la fragilité des garanties. Une maison qui brûle entraîne avec elle la perte de tout l'argent que l'on a placé sur ce gage.

Tous les Turcs sont janissaires ; les sultans redoutent leurs mécontentemens, qui se manifestent par des menaces, et bientôt après par des incendies. Ils mettent le feu à des quartiers entiers, et souvent ils marchandent pour l'éteindre. Ce n'est qu'à force d'argent qu'on parvient à les satisfaire. Le Grand-Seigneur se transporte partout où le feu a éclaté ; il va ordinairement dans la maison qui en est le plus rapprochée, et s'il n'a pas soin de dire, en sortant, au propriétaire : *Je vous donne votre maison*, elle devient la possession du souverain. Dernièrement il vint dans la maison d'un Arménien, qui, grâce à sa présence, excita la sollicitude particulière des pompiers. Le Grand-Seigneur, qui n'aime point cette nation, eut la petite malice de ne lui faire

dire que huit jours après : Je vous donne votre maison. Le pauvre Arménien avait passé tout ce temps dans une angoisse mortelle. Enfin le mot désiré arriva ; et cette belle maison, meublée avec goût et élégance, demeura à son propriétaire.

Le Grand-Seigneur est toujours seul dans son palais ; il passe des journées entières sur un sofa, dans le coin d'un kiosque de son palais d'été, à voir le mouvement très-actif des barques ou caïques du Bosphore. Le kislar-aga est seul admis dans son intimité ; il communique rarement avec les autres ministres, dont il se fait apporter le travail, pour l'approuver ou le changer. Tous les jugemens lui sont soumis ; il les adoucit quelquefois, réservant sa sévérité pour ceux qui ont manqué à la subordination.

Voici un usage qui me paraît empreint du sceau de l'humanité. La plume qui a tracé une condamnation capitale est brisée sur-le-champ, parce que, disent les Turcs, une plume qui a signé un arrêt de mort ne peut plus rien signer de bien.

La marine turque paraît être en bon état.

J'ai vu la flotte du capitan-pacha, composée de dix-huit voiles; elle offrait un superbe coup-d'œil. Les deux plus beaux bâtimens sont le *Sélim* et le *Mahmoud*, vaisseaux à trois ponts, où je suis montée : je me croyais sur le *Royal-Louis*; la distribution est la même. Demain, je vous parlerai des femmes de cette nation.

LXXXIIIe LETTRE.

Après vous avoir fait un portrait avantageux des hommes, il faut bien aussi vous parler de la beauté des femmes. Le sérail est composé de Circassiennes et de Géorgiennes, parce que, dans ces deux contrées, elles sont presque toutes belles ; et vous imaginez bien que celles que l'on destine au rang suprême, sont choisies avec soin par ceux qui font trafic de ces belles esclaves. Sa Hautesse ne peut pas épouser la fille d'un ministre ou autre seigneur. La loi lui permet sept femmes : il n'en a que quatre, quelquefois cinq, mais toutes prises parmi les esclaves, parce que la loi lui défend de prendre une turque. On nomme ces femmes, des *cadines*, les esclaves qu'il distingue, *odalisques*, et celles qui servent ces dernières, *oloëk*. Le titre de sultane ne se donne qu'aux filles ou sœurs du Grand-Seigneur, et sa mère a le titre de

sultane Validé, qui veut dire *mère*. Elles se montrent très-rarement en public, et il est difficile de les voir. Quant aux femmes des ministres ou seigneurs turcs, on peut les visiter dans leur harem. Les filles de pacha, qui épousent des ministres, se nomment *hanoum*; elles sortent en caïque ou en arabat, pour aller à leurs maisons de campagne, situées presque toutes sur le Bosphore. Leur parure est riche, mais sans goût. Le calvas, qui est une espèce de caleçon très-large, n'a point de grâce. Leur anteri, leur ceinture qu'elles attachent très-bas, ne sont point avantageux à la taille; leurs cheveux sont pendans par derrière, c'est une beauté de les avoir bien longs: plusieurs peignent le bout en rouge. Elles ornent leur coiffure de bouquets de diamans. Lorsqu'elles sortent, elles sont enveloppées dans une grande robe de drap, appelée *soudgé*, leur tête est recouverte d'un *yesmack*, espèce de guimpe de religieuse qui ne laisse voir que les yeux. Les femmes turques sont coquettes, même agaçantes. Lorsqu'elles sont assurées de ne pas être aperçues, elles font des mines gracieuses

aux Francs : c'est le peuple qui leur plaît davantage. Elles fument comme les hommes; elles se peignent les sourcils de manière qu'il n'y a point de séparation de l'un à l'autre; elles mettent du noir aux paupières, ce qui affaiblit leurs charmes. J'en ai vu pourtant qui ne suivent pas cette mode et qui ne se peignent pas les ongles en rouge : elles se donnent des soirées où l'on prend toutes sortes de confitures et de bonbons. Il règne un grand luxe dans leurs robes, qui sont doublées de belles fourrures, et brodées en or, sur de superbes cachemires rayés. Elles aiment les bagues et en portent à tous les doigts.

Les femmes ont des jardins dans leurs maisons, mais sans goût et mal dessinés. Le terrein est divisé en compartimens, entouré de buis toujours verts, et semé de sables de diverses couleurs qui leur donnent l'apparence d'une boîte de bonbons. Les étrangers ne répondent point aux périlleuses agaceries des femmes. Un Franc trouvé avec une femme turque, serait sur-le-champ décapité, et la femme mise dans un sac et jetée à la mer. Ce

n'est pas la dernière fois que je vous parle des femmes turques; on a toujours du penchant pour son sexe; et qui peut inspirer un intérêt plus touchant que ces êtres sensibles et malheureux dans presque tous les pays? car il n'est pas de bonheur parfait. Les soucis du ménage, les inquiétudes inséparables de l'amour maternel, tout est crainte pour nous; tout est liberté pour un maître qui commande et qui toujours veut être obéi.

LXXXIVe LETTRE.

J'ai été, comme toutes les dames de Péra, chez l'ambassadeur de Perse, nouvellement arrivé à Constantinople, et chargé d'offrir, de la part de son souverain, de riches présens au sultan ; tout le monde a eu la curiosité d'aller le voir. On nous a montré un éléphant, six chevaux arabes de la plus grande beauté, des armes et une grande quantité de schalls ; nous avons été reçues avec tous les honneurs. Le neveu de Son Excellence nous a d'abord offert le café selon l'usage des Turcs. On nous a fait passer ensuite dans un autre salon, où nous avons trouvé l'ambassadeur, qui est un très-bel homme. Il a de grands yeux, des dents superbes, le teint un peu rouge ; mais peut-être la longue route y a contribué : il ne manque pas d'amabilité. Une femme de la société avait une bague antique, il en fit la remarque à son interprète. Cette dame

voulut l'ôter ; mais il dit aussitôt : Non, qu'elle ne l'ôte pas, j'aime mieux la voir sur une belle main. Il nous fit voir des schalls, dont plusieurs étaient plutôt faits pour des portières que pour servir à la parure des femmes. L'éléphant est doué d'une grande intelligence, il est ordinairement couvert d'une riche étoffe ; il témoigne de l'humeur à son cornac lorsqu'on ne la lui met pas. Les six chevaux arabes sont aussi couverts d'une étoffe d'or qui cache leurs belles formes. Il faisait mauvais, l'ambassadeur ne voulant pas nous laisser partir, nous engagea à dîner avec lui.

LXXXVe LETTRE.

Les incendies continuent plus que jamais, depuis un mois on en compte trente-huit. On a cherché quelle pouvait être la cause de cette continuelle calamité. Le sultan n'avait pas cessé d'aller la nuit aux lieux où brûlaient les propriétés de ses sujets. Le peuple murmurait, sans dire quel remède on devait employer. Un astrologue fameux fut consulté, et il dit que son art lui avait appris que le grand animal était la seule cause de ce désastre; qu'il y avait cinquante ans que l'arrivée d'un éléphant avait aussi amené ce cruel fléau, et qu'il fallait donc absolument prendre les mesures les plus promptes pour éloigner un ennemi aussi dangereux. Aussitôt le divan s'assemble chez le grand-visir, on prend l'avis de chacun. Le pauvre animal ne trouve point d'avocat; le divan est d'avis de l'éloigner de la ville des Sept-

Montagnes ; deux voix sont pour la mort ; mais la majorité, plus humaine, se prononce pour l'exil. On envoie demander les ordres du sultan, qui sanctionne le jugement, et qui ordonne que le lendemain le soleil levé sur ses états éclaire le départ de celui dont la présence avait été si funeste : il lui assigne en même temps Andrinople pour résidence. Mais on n'avait point parlé d'un petit éléphant ; on croyait qu'il trouverait grâce, à cause de son jeune âge. Le divan s'assembla de nouveau, et il fut exilé. Ils sont partis, il y a déjà quinze jours ; on croit qu'ils ne seront pas reçus à Andrinople, où la superstition est aussi grande que dans la capitale. Le feu, depuis ce temps, a cessé ses ravages, et tous les Turcs disent qu'il faut bien prendre garde aux étrangers que l'on reçoit ; de plus on a décidé que, si une puissance à l'avenir envoyait un tel présent, on ne l'accepterait pas.

LXXXVIe LETTRE.

Vous me demandez des détails sur la révolution qui a causé la mort du sultan Sélim III. Long-temps on a gardé le silence sur ces grands événemens, ceux même qui ont été témoins de cette catastrophe n'en parlaient que peu ou point. Le même jour vit un empereur massacré, un autre déposé, un troisième élevé sur le trône. Mustapha, qui, un an auparavant, avait succédé à Sélim, à qui il laissa la vie, voyant le trône prêt à lui échapper, ordonna sa mort et n'en fut pas moins déposé par Mustapha Baraictar, qui le remplaça par Mahmoud *. Enfin, quelque temps après, Mahmoud, qui voulait d'abord conserver la vie à son frère Mustapha, fut obligé de céder à des sentimens moins doux, à la suite d'un mouvement que

* Mahmoud II est le sultan actuel.

firent les janissaires pour remettre ce dernier sur ce trône encore chancelant. Mustapha ignorait dans son cachot ce que sa triste destinée lui réservait, lorsque deux eunuques noirs et deux pages vinrent lui apporter l'écrit autographe du Grand-Seigneur, Mahmoud II. Hélas! dit-il, mon frère m'avait si généreusement conservé la vie! Il fit son ablution, sa prière, et les deux eunuques lui passèrent ensuite le fatal cordon. Le sultan Sélim est enterré près la mosquée Laléli, dans le tombeau de son père, Mustapha III.

Baraictar, qui donna son nom à cette fameuse conjuration, ne jouit pas longtemps de sa faveur. Une nouvelle sédition éclata dans la nuit du 14 au 15 novembre 1808. Les janissaires mirent le feu à l'hôtel du grand-visir. Baraictar, voyant son danger, rassembla le restant de ses munitions pour se faire sauter dans une tour où il s'était réfugié.

La première révolution commença le 22 mai 1807, et fut terminée le 31 du même mois; elle ne dura que dix jours.

J'ai appris hier qu'un officier français, attaché au service de la Porte pendant cette révolution, venait de publier un ouvrage, dans lequel il s'est proposé de faire connaître les ressorts secrets et les divers événemens qui en ont marqué le cours. Je vous engage à attendre cette curieuse relation, pour y puiser ce que mes recherches vous promettaient vainement.

LXXXVIIe LETTRE.

La sultane Validé est morte : je l'ai vue transporter dans son turbé, ou tombeau, auquel, depuis deux ans, elle faisait travailler, et que le Grand-Seigneur va faire achever. Je vis le cercueil sortir du palais ; deux pages le transportèrent dans un des caïques couverts du sultan. On traversa le Bosphore. Son palais était à côté de celui du Grand-Seigneur, près de Bechik-Tash. Plusieurs grands personnages l'attendaient sur l'autre rive, pour se charger du cercueil, suivant l'usage. On tient à honneur de porter, après sa mort, celui que l'on a considéré pendant sa vie, ou du moins de le toucher, ce qui est facile pour les Turcs ordinaires ; mais ici le cercueil était fermé : on l'a déposé au milieu de son turbé, qui est un vaste salon dont les peintures com-

mencées sont des arabesques vertes. En général, les tombeaux des sultans et des sultanes sont des édifices où les vivans se trouveraient fort bien logés. C'est Sa Hautesse qui envoie les schalls pour en couvrir le sarcophage.

On dit que la sultane défunte était Française, d'origine américaine, et qu'elle était née à Nantes : on ajoute qu'à peine âgée de deux ans, ses parens s'embarquèrent avec elle pour l'Amérique, et qu'ils furent pris par un corsaire, qui les conduisit à Alger, où ils périrent. La petite fille fut achetée par un marchand d'esclaves, qui jugea, par sa beauté dans un âge si tendre, qu'elle pourrait un jour le dédommager amplement des soins qu'il lui prodiguerait. Il ne fut point trompé dans son attente; à quatorze ans elle était d'une beauté éblouissante: vendue au dey d'Alger pour la comprendre dans le tribut qu'il doit au Grand-Seigneur, elle fut envoyée à Abdul Hamet, qui la trouva belle et l'éleva au rang de cadine, c'est-à-dire qu'il l'épousa. Elle lui donna Mahmoud, le sultan régnant. Mahmoud

eut toujours pour sa mère un grand respect. On dit qu'elle surpassait de beaucoup en amabilité les Circassiennes ou Géorgiennes, ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'elle était Française. Le Grand-Seigneur s'était chargé de toutes les dépenses qu'elle faisait annuellement. Par exemple, à la moitié du ramazan on célèbre la mi-carême, et l'on donne des pâtisseries, nommées *baclava*. C'est une pâtisserie feuilletée, un peu trop grasse, mais pourtant très-fine. On ne croirait pas que cette générosité était un objet de deux cent mille francs. Tous les janissaires, c'est-à-dire toute la ville de Constantinople, allait chercher au sérail son plat de *baclava;* car tous les hommes à Constantinople sont janissaires.

La sultane est morte d'une fièvre maligne. Son fils a chassé le médecin; tel est l'usage dans ce pays : lorsque le malade succombe, on repousse l'homme qui n'a pu lui donner que des secours inutiles. Il ne paraît pas que cette coutume rende les médecins turcs plus heureux ou plus habiles que les nôtres. On a fait ce qu'on a pu pour

distraire le Grand-Seigneur, qui, depuis ce funeste événement, est plongé, dit-on, dans une tristesse profonde. On lui a proposé des promenades incognito : c'est un genre de dissipation qu'il préfère à tout autre.

Jamais les Turcs ne prennent le deuil : la couleur noire est pour eux, comme en Europe, le bleu ou le vert. En général, la douleur ne laisse pas de longues traces chez ce peuple, qui aime faiblement ; il connaît moins que nous l'affliction et les regrets. L'habitude de tout recevoir comme un bienfait du ciel les rend presque insensibles à des peines que nous trouverions bien cruelles.

La sultane Validé protégeait ouvertement auprès de son fils Hali-Effendi ; le sultan continue de le combler de grâces. « C'est à la mémoire de ma mère, a-t-il dit, qu'il devra mes bienfaits. » Certainement il y a du cœur français dans une bonté si touchante.

LXXXVIIIe LETTRE.

Vous m'avez souvent demandé des détails sur les harems des grands seigneurs de ce pays. Je puis aujourd'hui vous en donner de positifs, ayant passé ma matinée chez la femme du capitan-pacha, que l'on nomme *hanoum*, titre que l'on donne aux femmes nobles, et celle-ci est la fille d'un pacha d'Andrinople : si elle n'était qu'une esclave, on l'appellerait *cadine*. Je vais vous rendre compte de ma visite. Le capitan - pacha habite un palais dans l'arsenal (*tersana*): il est bâti sur une hauteur, et la vue en est superbe ; il domine sur le Bosphore, et on dirait que tous les ordres exécutés dans le port semblent émanés du palais du grand-amiral. A notre arrivée, dont on était prévenu, nous sommes entrés dans le vestibule du harem. Là, les hommes qui m'avaient

accompagnée, sont allés nous attendre dans d'autres appartemens, et ont eu tout le temps de fumer plusieurs pipes. Des esclaves m'ont pris sous les bras, et m'ont fait monter dans un salon précédé d'une grande galerie. La Validé, mère de la hànoum, est arrivée. J'étais avec mes deux femmes interprètes, et nous avons fait avec elles un échange de conversation assez intéressant. Elle m'a priée de passer dans le grand salon, qui est vraiment très-curieux. La tapisserie est un velours cramoisi, couvert d'arabesques en bois sculpté et doré. Le plafond, orné d'une tapisserie semblable, représente un soleil avec ses rayons. En entrant, on est étonné de la richesse de cet appartement, qui est percé de dix-huit fenêtres. Le sofa, comme les oreillers, est recouvert d'une étoffe d'or, et garni d'un petit matelas d'indienne. La hanoum est entrée, soutenue par deux esclaves. Elle s'est placée sur le coin du sofa, et nous avons commencé, avec le secours de nos interprètes, une conversation très-suivie

et très-animée. Cette dame est très-aimable. J'avais porté quelques présens qui ont paru lui plaire. On m'a servi des cherbets et le café dans des zarfs ou petites tasses en diamans. Deux fois on nous a donné le café, marque d'honneur pour la personne à qui on l'offre. Quelque temps après, elle m'a proposé de voir son harem, et elle-même m'a conduite dans tous les appartemens. Ce que j'ai trouvé de plus remarquable, est son bain en marbre blanc, avec des fontaines dont l'eau est chaude. Toutes les esclaves sont debout dans le salon. La dadé, ou chef des esclaves, est mieux habillée que les autres; elle a des diamans et des étoffes d'or. Parlons à présent de la parure de la hanoum, qui est mise avec beaucoup de magnificence. Elle a de beaux cheveux noirs qui tombent sur ses épaules; sa tête était couverte d'une petite calotte rouge, entourée d'un fichu brodé, sur lequel était posé un diadème en diamans assez beaux, mais en roses; elle avait, autour du cou, au moins vingt-cinq rangs de perles fines, mais de peu de valeur; son anteri était un beau cachemire rayé,

avec du boucmé sur toutes les coutures, et orné d'une garniture en *sabour* ou martre zibeline, d'une grande beauté. Nous sommes rentrées dans le salon, et j'ai pris congé d'elle. Alors on m'a ramenée dans le premier salon, où l'on a brûlé du bois d'aloës, et jeté, selon l'usage, de l'eau de rose. J'ai été reconduite par toutes les esclaves, jusque dans le vestibule, où j'ai rejoint les cavaliers avec lesquels j'étais venue. Une de ces esclaves portait, sur un coussin, mon voile, une autre, mon schall. Là, elles se sont rangées en file, pour recevoir leurs bakchis. Je suis sortie très-satisfaite de pouvoir vous rendre un compte exact de cette visite. Ce harem fut bâti par Hussein-Pacha, favori de Sélim, le même dont on voit la tombe à Eïoup. Ce qui manque à la magnificence du salon, c'est une belle glace : pour la figurer, on a placé au fond des feuilles de fer blanc, bien brillantes, mais qui déparent ce salon. La hanoum m'a présenté ses trois filles, dont l'aînée, qu'on va marier, n'a pas douze ans et a l'air d'un enfant; elle sera très-belle en grandissant. En général, les femmes turques

sont belles, surtout lorsque leurs sourcils sont naturels. La hanoum suit, en cela, l'usage des femmes européennes, et ne peint ni ses sourcils, ni ses ongles.

LXXXIXe LETTRE.

Que cette mer Noire est redoutable ! Un bâtiment français vient de passer ; il a été obligé de jeter son chargement. Les écueils qui couvrent la côte de Fanaraki, offrent des dangers sans cesse renaissans. La plupart des habitans de cette bourgade n'ont d'autre métier que celui de vendre les débris des navires que les vagues ont rejetés sur les rivages. Ils allument sur la côte d'Asie, vis-à-vis ces dangereux parages, des feux, dont la lueur trompeuse attire les vaisseaux au milieu des écueils. La cupidité seule peut faire entreprendre ce voyage pendant l'hiver, et ce n'est que depuis quelques années que les bâtimens marchands osent braver cette mer pour aller chercher des grains à Odessa. L'autel antique qu'on y voit encore, et qui est bâti sur un rocher presque inaccessible, explique les craintes

des anciens : aussi sacrifiaient-ils aux dieux, en signe de reconnaissance, lorsqu'ils revenaient de Trébisonde.

L'aumônier attaché à l'ambassade de France est parti aujourd'hui pour Jérusalem. Il va faire entendre la parole de Dieu dans cette église du Saint-Sépulcre, où chaque pas doit retracer à l'imagination les saints mystères de la foi, et où la présence du plus illustre de nos écrivains fit tressaillir, sous ses voûtes religieuses, les ombres magnanimes de Godefroi de Bouillon et de ses vaillans chevaliers.

Un voyageur, arrivant du Liban, m'a rapporté ce que l'on nomme un régime de dattes, fruit délicieux quand il est frais. Ce voyageur est intéressant à entendre. Il a pénétré dans les déserts de l'Arabie. Les sables qui couvrent ces plaines arides ne l'ont point effrayé. Il parle avec complaisance des Bédouins, de leurs mœurs, de leurs usages, et du respect que le chef de tribu inspire dans toute la contrée. Il a parcouru le Mont Liban, dont il a visité tous les couvens. C'est dans une de ces saintes demeures qu'on lui

a raconté l'histoire dont je vous envoie une fidèle copie.

M. de W...., hollandais, avait été nommé gouverneur dans les Indes, à Calcuta, où la Hollande fait un grand commerce. Il partit avec madame Daspre, sa sœur, qui avait une fille nommée Amélie. Ils s'embarquèrent à la Haye, et après une traversée paisible et heureuse ils furent reçus à Calcuta, par un ancien ami de M. de W....., qui avait eu le soin de leur choisir une habitation magnifique, où le luxe et le bon goût étaient réunis.

Le nouveau gouverneur donna des fêtes superbes, où Amélie se fit remarquer par ses grâces : elle n'était pas riche ; mais son oncle voulait qu'elle eût toujours la parure la plus élégante. Amélie suivait cet ordre avec complaisance. Son ami, M. de Melcamp, trouvait cette aimable personne digne des hommages continuels dont elle était l'objet. Il regrettait que son âge fût un obstacle au désir qu'il aurait eu de lui offrir sa main et sa fortune : il avait cinquante-cinq ans, et n'osait faire cette proposition à une jeune

fille qui en avait à peine seize. Cependant Amélie semblait trouver plus de plaisir avec lui qu'avec les jeunes gens, dont les complimens finissaient toujours par l'ennuyer. Elle préférait la conversation simple et instructive de M. de Melcamp. Un cours de botanique qu'elle suivait avec lui, avait pour elle bien plus de charmes que ces brillantes parties de campagne où figuraient toujours ses nombreux adorateurs, et où l'on ne voyait presque jamais M. de Melcamp. Après un an de séjour, M. de W...., voyant tous les jours son ami s'attacher davantage à Amélie, la lui proposa en mariage. M. de Melcamp lui fit l'aveu de sa tendresse; mais il ajouta : Comment songer, à cinquante cinq ans, à un bonheur semblable? Amélie rejettera mes vœux.

M. de W.... fit part de cette conversation à sa nièce. Amélie répondit qu'elle s'estimerait heureuse de trouver dans son mari un protecteur qui guiderait ses premiers pas dans le monde. Le mariage fut bientôt arrangé. M. de Melcamp, n'ayant que des parens éloignés, fit don de toute sa fortune à Amélie.

qui ne vit dans sa nouvelle situation que l'heureuse facilité d'exercer sa bienfaisance. Son époux ne bornait jamais sa libéralité, quand il s'agissait d'aller au secours des indigens. Amélie, à son tour, lui rendait tout le bonheur qu'elle en recevait elle-même.

Au bout de deux ans, qui s'écoulèrent ainsi avec rapidité, M. de W......, rappelé dans son pays, fut obligé de partir avec sa sœur, qui, n'étant plus nécessaire à Amélie, ne voulut point quitter un frère, devenu son seul appui. M. de Melcamp sut adoucir tout ce que les adieux eurent de pénible, en leur promettant de se réunir à eux, lorsqu'il aurait rassemblé son immense fortune. En attendant, il alla s'établir à Alexandrie, où il prit une maison magnifique, qui devint le rendez-vous de toute la société. Amélie s'y trouvait bien, et ne cessait de répéter à son époux que certainement aucune femme n'était aussi heureuse. Combien M. de Melcamp écoutait avec reconnaissance les aimables expressions de son Amélie !

Hélas ! le bonheur ne semble pas devoir

être long-temps le partage des mortels. Depuis quelque temps, M. de Melcamp ne jouissait plus d'une brillante santé : Amélie s'en affligeait vivement. Un jour, après une course assez longue, il revint excédé de fatigue. Il se mit au lit, où bientôt à un froid mortel succéda une fièvre brûlante. Les médecins en tirèrent un mauvais augure. M. de Melcamp connut son danger, et essaya de préparer Amélie au coup qui la menaçait. Elle ne le quittait ni le jour, ni la nuit. — Modère ta douleur, ma tendre Amélie, pleure sur mon sort; mais que tes larmes soient douces, en songeant au bonheur dont tu as embelli mes dernières années. Je veux que ma mémoire te soit chère; mais au nom de notre tendresse, je te demande de choisir un autre époux qui puisse, comme moi, être ton meilleur ami : ton âge ne te permet pas l'isolement et la retraite. — Amélie ne répondait que par des sanglots. Après quelques jours de souffrances, il expira dans ses bras. Elle lui fit élever un monument simple, mais qui retraçait toutes les vertus de l'époux qu'elle avait perdu. Elle resta

séparée du monde tout le temps de son deuil, ne songeant point à quitter les lieux qui renfermaient les restes de celui qu'elle regrettait avec tant d'amertume.

Son deuil fini, il fallut reparaître dans cette société qui l'avait toujours si bien accueillie. Dans ce même temps, un bâtiment de la marine royale de France vint croiser devant Alexandrie. Madame de Melcamp était chez le consul de cette nation, lorsque le commandant de la corvette y arriva. C'était un événement pour la ville. Le commandant était un jeune homme d'une figure charmante et d'une amabilité parfaite; il plut généralement à tout le monde : pour lui, il ne fut frappé que de la beauté d'Amélie. On lui dit qu'elle était Hollandaise et veuve depuis peu. Madame de Melcamp ayant de nouveau ouvert sa maison, il demanda et obtint la permission de lui être présenté. Bientôt M. Frédéric du Rosel en devint éperdument amoureux. Amélie voyait facilement l'impression qu'elle faisait sur son cœur. Elle-même lui accordait une préférence qui jusqu'alors lui avait été inconnue.

Il avait des talens, et sut se rendre nécessaire à la société de madame de Melcamp. Il donna à son bord une fête charmante : on fit de la musique, on dansa, et le vaisseau fut en un moment illuminé, ainsi que tous les canots, pour reconduire les dames à terre. Il y avait long-temps que l'on n'avait vu une fête aussi belle et aussi agréable. Enfin, le chevalier du Rosel confia au consul de France le malheur qu'il avait d'aimer une femme qui peut-être dédaignerait ses voeux. Le consul était l'ami du chevalier, qu'il avait connu à Paris : il promit de le servir auprès de la belle veuve. En effet, il lui parla de Frédéric, vanta son caractère et son mérite. Amélie rougit, et demanda du temps pour se décider. Le consul obtint que son ami serait reçu tous les jours chez elle.

Le chevalier lui parlait souvent avec désespoir du moment où il devrait quitter Alexandrie. Il lui peignait les angoisses de son âme : enfin, il parvint à toucher madame de Melcamp. Elle consentit à unir sa destinée à la sienne, et à le suivre, lorsqu'il partirait pour la France. Frédéric, plein

d'espérance, n'osait presser plus vivement l'instant de son hymen. Sur ces entrefaites, il reçut une lettre du commandant de la marine, qui lui donnait l'ordre de se rendre dans un mois à une autre destination. Enhardi par cet ordre, il osa supplier Amélie de fixer à la veille de son départ le jour de leur mariage. Il n'y avait plus que huit jours à attendre, lorsqu'on annonça chez madame de Melcamp M. Auguste Daspre, son cousin. Le ton de familiarité qu'il prit avec sa cousine déplut à Frédéric (car son seul défaut était une jalousie qu'il ne pouvait même pas déguiser). Il s'en plaignit à Amélie, qui lui répondit en riant : Quoi, vous êtes jaloux! Elle fit même quelques plaisanteries qui augmentèrent sa mauvaise humeur. Frédéric bouda ; et Amélie, piquée du peu de confiance qu'il avait dans sa tendresse, lui marqua toute la journée une froideur qu'il attribua à l'arrivée du cousin. Il se retira de bonne heure. Il logeait vis-à-vis la maison d'Amélie ; la chaleur était extrême, et il pouvait facilement voir, lorsque les croisées étaient ouvertes, ce qui se passait dans le salon. Il

s'établit à sa fenêtre, sans lumière, pour observer Amélie : que devint-il, lorsqu'il la vit prendre la main de son cousin? Ce prétendu parent était une demoiselle Daspre, orpheline, qui s'était soustraite, en s'embarquant dans un bâtiment, sous le nom de son frère, à l'autorité d'un tuteur qui voulait l'épouser. Les deux cousines, dans l'abandon d'une confiance mutuelle, prolongèrent très-avant dans la nuit leur conversation. Frédéric, comme on peut le juger, était en proie à tous les tourmens.

Amélie dessinait très-bien. Elle faisait dans ce moment le portrait de Frédéric : elle s'était levée de bonne heure pour y travailler, lorsqu'il arriva chez elle avec un air sombre. « Cessez, lui dit-il, madame, de feindre des sentimens dont je ne suis pas dupe. Un amour partagé avec un autre ne peut me convenir. » Elle lui demanda l'explication d'une expression si étrange. A l'instant même, Frédéric se jette sur le portrait pour le déchirer; elle veut l'en empêcher : par malheur, une fiole d'eau seconde, qui se trouve là, se brise, et sa liqueur brûlante se répand sur Amélie, qui

pousse un cri et s'évanouit. Frédéric, au désespoir, tombe à ses pieds ; mais lorsqu'elle revint à elle, elle courut s'enfermer comme si elle avait craint un être malfaisant. Elle lui écrivit ensuite ce peu de mots : « Nous ne pouvons plus réaliser nos projets, je vous rends votre liberté et reprends la mienne. » Elle partit dans la même nuit pour la campagne. C'était dans ce château qu'elle devait unir son sort à Frédéric. Elle y arrivait seule, souffrant tous les maux du corps et de l'âme ; elle sentait douloureusement le sacrifice qu'elle faisait. « Quoi ! se disait-elle, Frédéric est donc perdu pour moi ! Jamais le nom d'époux ne sera prononcé par Amélie. »

Frédéric, au désespoir, donna le signal du départ ; mais il voulut auparavant se venger de son rival ; le lendemain, de grand matin, il va le trouver pour lui demander raison de ce qu'il a détruit à jamais son bonheur. « Ote-moi la vie, lui dit-il, elle m'est odieuse puisque je ne suis plus aimé d'Amélie. » Auguste lui dit qu'en se battant avec lui ses affaires n'en seraient pas meilleures ; « mais pour que vous soyez entièrement détrompé

de votre erreur, ajouta-t-il, apprenez le secret qui a causé tous nos malheurs : ces habits cachent une femme. » Cet aveu consolant pour Frédéric le rendit encore plus malheureux ; il partit le lendemain pour la France. Amélie, dont les douleurs s'étaient un peu calmées, craignait de porter toute sa vie des marques d'un si fatal événement. Elle forma le projet d'aller en Palestine et de visiter les lieux saints. « Peut-être, disait-elle, mon âme retrouvera le calme dans une contrée où vivent tant de souvenirs sacrés ; la sublimité de nos saints mystères doit tout effacer. »

Un vaisseau qui lui appartenait fut bientôt équipé ; elle laissa le soin de sa maison à sa cousine, qui fut au désespoir d'en être séparée. La plus heureuse traversée la conduisit en très-peu de temps à Jaffa ; de là elle se rendit à Jérusalem. Elle pria avec ferveur sur la tombe sacrée ; la paix rentra dans son âme, sans qu'elle pût oublier cependant celui qui l'occupait sans cesse. Elle se décida ensuite à visiter le Mont-Liban ; elle trouva dans un site charmant

une maison nouvellement bâtie avec un jardin très-bien dessiné; c'est là qu'elle s'arrêta. Les pères d'un couvent voisin lui proposèrent d'y passer la nuit; Amélie accepta: ayant appris qu'elle était à louer, elle fit aussitôt avec eux les arrangemens nécessaires pour l'habiter une année entière. Les pères y avaient donné l'hospitalité à une famille très-malheureuse. Martha, jeune fille de quinze ans, présente à un arrangement qui la renvoyait, ainsi que ses parens, du seul asile qui leur restât, et où elle avait passé ses plus tendres années, levait de grands yeux bleus, mouillés de larmes, sur Amélie à laquelle elle fit comprendre le malheur dont ils étaient menacés. Amélie la rassura et promit de les y laisser toujours. Martha lui baisa les mains en signe de reconnaissance.

Le lendemain, madame de Melcamp se rendit à l'église, qu'elle trouva délabrée: le couvent de saint Antoine était pauvre; elle donna vingt mille piastres pour la réparer. Sa libéralité attira bientôt auprès d'elle tous les malheureux du Liban: elle donnait avec une

profusion inconnue jusqu'à ce moment dans ces contrées. « Hélas ! disait-elle, faire cesser les pleurs des infortunés semble soulager mon âme. » L'année écoulée, elle renouvela son bail avec les pères. Un jour que le procureur-général avait dîné chez elle, on vint le chercher de la part de voyageurs arrivés au couvent. Huit jours se passèrent sans qu'elle entendît parler d'eux ; au bout de ce temps, le même religieux vint prier madame de Melcamp d'assister à la prise d'habit d'un étranger, qui après de grands malheurs voulait se consacrer à Dieu. Amélie le promit, et lui envoya des ornemens magnifiques. Le jour de cette sainte cérémonie, madame de Melcamp, couverte d'un voile de dentelle, se rendit à l'église, où on lui avait préparé un prie-dieu. Là, dans un pieux recueillement, elle pria pour celui qu'elle aimait encore. Déjà le chœur des religieux chantait le *Veni creator*; l'église était remplie d'officiers de marine, qu'Amélie n'avait pas seulement remarqués ; mais ceux-ci étaient très-occupés de la dame voilée. Le père prieur amène

celui qui va renoncer au monde. Le jeune homme, paré pour la dernière fois de tous les attributs militaires, se met à genoux. Amélie lève les yeux, jette un cri perçant qui pénètre jusqu'au fond de son cœur : dans ce même moment il fend la presse, arrive jusqu'à cette femme évanouie qu'il porte à la sacristie. Chacun s'empresse autour d'elle ; Amélie ouvre enfin les yeux, elle voit à ses pieds Frédéric ; son changement, sa pâleur, tout annonçait en lui ce qu'il avait souffert. Frédéric, en la regardant tendrement, lui dit : « Celui qui depuis son crime n'a pas eu un moment de calme, vient le chercher aux pieds de cet autel et l'expier par le sacrifice de sa vie ; puisque le ciel, madame, vous a conduite ici, soyez assez indulgente pour m'accorder un généreux pardon ; alors je mourrai sans regrets. « Frédéric, lui dit-elle, croyez-vous avoir souffert seul ? Votre pardon est depuis long-temps dans mon cœur ; et si vous n'êtes pas vraiment appelé à l'état que vous allez embrasser, que le désespoir seul ne vous y fasse pas entrer. Votre repentir est suffisant pour me prouver qu'un moment

d'erreur peut rendre malheureux toute la vie. Le révérendissime, instruit de tous les secrets d'Amélie, lui dit: « On sert aussi Dieu dans le monde; je vous demande en grâce de vous unir demain aux pieds du même autel qui devait recevoir les vœux de Frédéric, et que le ciel laisse tomber sur vous toutes ses bénédictions. » Frédéric, au comble du bonheur, remercia le révérend père.

Tous les officiers de son bord passèrent, ainsi que lui, la soirée chez Mme de Melcamp, heureux du bonheur de leur commandant, qu'ils estimaient et qui leur était rendu de nouveau. Le lendemain Amélie et son cher Frédéric reçurent la bénédiction nuptiale: ce dernier avait déjà donné aux pères une somme considérable, qu'il leur abandonna; madame de Melcamp la doubla et en laissa une aussi considérable pour Martha et son vieux père. Partout elle répandit des marques de sa bienfaisance. Elle partit sur la corvette avec son heureux époux; ils allèrent chercher à Alexandrie Augustine, devenue libre et indépendante par la mort de son tuteur. Ils se rendirent d'abord en France, et Frédéric

conduisit ensuite en Hollande la compagne de sa vie pour ne la plus quitter. C'est là qu'ils goûtèrent l'ineffable joie d'aimer avec transport et innocence; état délicieux, qui fit la félicité de leur vie, dont rien ne troubla jamais le paisible cours.

XCe LETTRE.

L'ARRIVÉE du portrait du roi au palais de France a été un événement intéressant pour tous les Français, qui l'attendaient avec impatience. Le palais ne désemplissait point; on voulait voir ce beau portrait peint par Gérard, et d'une ressemblance parfaite. L'inauguration a été faite le jour des Rois. Un *Te Deum* a été chanté à l'église, où s'étaient réunies toutes les personnes de notre nation; il y a eu ensuite un banquet, suivi d'un bal auquel ont assisté quatre cents personnes. On a ainsi prolongé le plus possible cette fête vraiment nationale : le peuple se portait en foule devant le palais de France, pour voir l'illumination, qui était très-bien ordonnée. Il semblait que la distribution du palais eût eu pour objet de rendre plus agréables encore les fêtes données par l'ambassadeur. La salle du trône, nouvelle-

ment décorée, était dans toute sa fraîcheur; le superbe tableau de S. M. a été placé sur le trône, et chacun est venu admirer ce chef-d'œuvre de l'art, qui rend avec tant de vérité les traits d'un monarque chéri. Des Turcs même ont demandé à le considérer.

Le lendemain, j'ai donné un déjeûner *à la Turque* à des dames arméniennes, pour leur montrer le portrait du Roi, qui a excité long-temps leur admiration. Une jeune personne ne pouvait se résoudre à quitter la salle; elle me pria de lui permettre de revenir pour le contempler encore. Nous avons passé une matinée fort agréable; on a fait de la musique, et les dames ont chanté des romances turques en s'accompagnant de la guitare. Tout est une fête pour les gens de ce pays; la vie retirée que mènent les jeunes personnes avant de se marier leur fait trouver des plaisirs aux choses les plus simples. Elles étaient entrées mystérieusement par une porte donnant sur la rue de Pologne, où est leur maison, qui domine le palais; aussi, le jour des Rois,

elles m'ont avoué qu'elles étaient restées à leurs fenêtres pour voir de leur mieux le mouvement de la salle de bal et toutes les personnes qui y arrivaient.

Ce sont les mêmes dames dont je vous ai déjà parlé, et je ne puis que répéter qu'elles possèdent autant d'amabilité que de charmes. Les hommes qui étaient chez moi, connaissant le turc, causaient avec elles, et paraissaient enchantés de la grâce de leurs conversations.

XCIe LETTRE.

A peine savait-on à Constantinople que les Turcs faisaient la guerre aux Wahabis. L'armée du Grand-Seigneur n'avait pas été heureuse dans les combats dont ce pays, encore sauvage, avait été le théâtre; mais de nouvelles troupes envoyées par le sultan remportèrent enfin, pour la première fois, la victoire; plusieurs tribus furent taillées en pièce, et l'on en prit les schekhs, que l'on conduisit à Constantinople. Ils étaient trois; on leur fit faire cette longue route pour avoir le barbare plaisir de les massacrer sur la porte du palais de l'empereur. Ils se laissèrent amener sans résistance; ils se flattaient même que le Grand-Seigneur leur laisserait la vie, en lui payant une rançon; mais il fut inflexible. Deux jours de suite

on les promena dans toutes les rues de Constantinople; leur courage ne semblait point abattu par leur disgrâce; le troisième jour on les fit périr. Le plus puissant fut décapité à la première porte du sérail; le second, après avoir vu périr son oncle, fut conduit dans la cour du visir, où on lui coupa la tête; le troisième subit le sort de ses compagnons d'infortune devant la Sublime Porte. Ils furent exposés trois jours à la curiosité du public, et même à celle du sultan, qui les vit en allant à la mosquée; on plaça la tête du premier sous son bras, et celles des deux autres entre leurs jambes : tous les trois avaient le corps couvert d'un manteau rouge. Jamais le supplicié, dans ces contrées, n'est exposé sans vêtement.

Ces pauvres guerriers wahabis sont venus de bien loin chercher une mort qu'ils croyaient éviter par le sacrifice de leurs trésors. On avait répandu le bruit qu'on leur arracherait les dents avant l'exécution, pour rendre leur supplice plus affreux; mais ce raffinement de cruauté n'eut pas lieu. Il

a été facile de s'en convaincre, car leurs bouches entr'ouvertes laissaient voir de très-belles dents. Ce genre de beauté est presque général en Perse comme en Turquie.

Avant d'expirer, le schekh dit à ceux qui l'escortaient : « Votre padischa croit, en me donnant la mort, détruire le guerrier le plus redoutable des Wahabis; mais qu'il sache que je ne suis qu'un homme obscur, en comparaison de la belle guerrière, fille d'un schekh mort dans les combats. Elle aimait son père; elle jura sur son corps sanglant de le venger; depuis ce temps cette fille du Soleil est la terreur des armées; sa beauté éblouit, sa valeur étonne. Dites à votre maître que notre mort sera chèrement expiée; qu'il se souvienne de ma prédiction. Un émissaire fidèle apprendra à nos tribus la destinée qui nous attend. Ceux que leur livrera le sort des armes seront conduits aussi dans la capitale, et marcheront comme nous au supplice. Je reçois la mort avec résignation, loin de cette terre où je reçus la naissance. O ma patrie! ap-

prends à connaître la vengeance, lorsque tu sauras mon supplice; et que le soleil pâlisse d'horreur! Celui qui le regardait sans crainte et sans effroi, n'est plus.... » Il fit sa prière, et livra sa tête au bourreau.

XCII^e LETTRE.

Je suis allée hier dans un endroit qui m'était inconnu, et que pourtant je voyais de loin chaque fois que je passais au grand Champ des morts. On sait que cette promenade est la plus fréquentée. Je suis allée à pied par un temps superbe, à Saint-Démétri, grand village situé sur une *hauteur*. La curiosité m'y attirait pour visiter l'église grecque de ce nom. La tradition prétend qu'elle a été bâtie en quarante jours, et que cette promptitude était l'ouvrage de saint Démétri, qui venait y travailler toutes les nuits.

Cette église est très-ornée au-dedans ; les murs sont couverts en entier de bois sculpté et doré, et les dorures, qui offrent des fleurs en relief, sont extrêmement bien conservées. Beaucoup de meubles en nacre de perle, incrusté dans de l'ébène, tels que

fauteuils, pupitres, etc., contrastent d'une manière simple et modeste au milieu des lambris dorés; trente lampes d'argent sont suspendues à la voûte.

Plus loin est une espèce de magasin en pierre, où brûlent continuellement trois lampes. On y conserve tout ce que l'église a de plus précieux en argenterie, les ornemens de l'église pour les jours de fête, et ceux des papas, qui sont très-vieux.

On trouve un grand nombre de tombeaux dans l'enceinte plantée de cyprès qui entoure l'église; mais, comme partout, aucun monument n'accompagne les tombes grecques. C'est un marbre d'environ six pieds, placé horizontalement, où sont gravés le nom, la profession et l'année de la mort de celui qui repose sous cette pierre. On voit des compas, des niveaux, pour les savans; des ciseaux pour les ouvriers, et sur les tombes des jeunes filles un bouquet de roses, pour indiquer qu'elles ont passé aussi vîte que ces fleurs et avant l'âge marqué par les lois ordinaires de la nature.

On enterre aussi à Saint-Démétri des vic-

times grecques dont le Grand-Seigneur a ordonné le supplice; alors ceux de leur nation les révèrent comme des martyrs, témoin celui dont je vous ai raconté l'histoire. J'ai vu la terre qui le couvre; il attend aussi la pierre qu'il devra à la vénération des Grecs. Sur le marbre on gravera son effigie; la tête sera séparée du corps; ses parens, s'il en avait, viendraient, à certain jour de l'année, gémir sur sa tombe. On y a vu la compagne de son enfance, Smaragda, pleurer et prier.

Il y a des jours de fête consacrés à *l'usage* d'aller pleurer sur les tombeaux de ceux que l'on a tendrement aimés. Pour bien des gens c'est simplement un usage; mais il est des larmes auxquelles on ne peut se méprendre, et c'est celles que l'autre jour je vis couler : une femme belle encore, et assise aux pieds d'une tombe, y exhalait sa douleur. Hélas! c'était une mère qui, tous les vendredis, depuis trois ans, venait arroser de ses larmes la tombe de sa fille!

XCIII^e LETTRE.

Je vous ai déjà parlé du mont Athos. Un voyageur m'a dit à ce sujet ce que je vais vous répéter. Le mont Athos est une espèce de république de caloyers ou moines grecs, qui sont au nombre de sept ou huit mille; ils ont de beaux ornemens et de superbes églises. Dans ce moment on en bâtit une magnifique, et pour laquelle on a préparé des colonnes de marbre, qui malheureusement sont loin de rappeler le goût des anciens: elles sont absolument sans proportions.

Les femmes ne peuvent débarquer au mont Athos. Si quelques bâtimens apportent des marchandises, les femmes restent à bord; et pour prouver que rien de ce qui a vie n'est du sexe féminin, les caloyers se privent de vaches, de jumens, de brebis, même de poules et de colombes. On leur amène des mulets et des cochons mâles

qu'ils ont soin d'engraisser. Beaucoup de ces caloyers vont habiter des ermitages où ils exercent quelque profession. Ils ne sortent jamais de leur pays; ils accueillent très-bien les étrangers dans leurs couvens, leur font faire bonne chère, et sont même bien aises de les voir aborder chez eux. La campagne est belle et cultivée avec soin. C'est peut-être le seul endroit au monde, où l'on refuse tout accès aux femmes.

XCIV^e LETTRE.

Dans un des départemens de l'Albanie, gouvernés par le célèbre Mochtar pacha, fils d'Ali, pacha de Janina, s'élèvent deux couvens assez considérables; l'un, du rit grec, environné de superbes possessions; l'autre, modeste et hospitalier, appartenant au culte catholique romain. Dans cette belle contrée, qui a le malheur d'être couverte, comme plusieurs parties du vaste empire ottoman, du voile de l'ignorance, le clergé grec, manquant de tous les moyens d'instruction, est très-grossier, et par conséquent très-jaloux des lumières et des vertus qui distinguent ordinairement les missionnaires de la cour de Rome; aussi cherche-t-il toutes les occasions, et profite-t-il des moindres circonstances pour susciter des avanies aux catholiques, et les exposer aux vexations des autorités turques, auxquelles il fait basse-

ment la cour en lui donnant avec profusion une partie de ses immenses bénéfices. Ce n'est qu'avec un courage digne de l'ancien ordre des hospitaliers, une patience angélique et une conduite exemplaire, que les religieux catholiques se soutiennent dans ces pays barbares; contre des adversaires aussi nombreux et aussi puissans par leurs richesses.

Cependant, en 1813, le trait suivant a démasqué aux yeux de toute l'Albanie les différens caractères des deux religions, et a fait éclater le triomphe de la pauvreté et de la vertu, sur le vice, la perfidie et la vénalité.

Un Grec, âgé de 30 ans, d'une belle figure, portant le costume des insulaires de l'Archipel, se présente chez un des principaux papas du monastère grec, et, d'un air qui peignait la douleur la plus vive, demande à se confesser. Il est accueilli avec bienveillance; son extérieur annonçait un homme opulent. — « Mon père, dit le pénitent, j'ai la cons» cience chargée d'un bien lourd fardeau ! » J'ai commis le plus horrible des crimes, » un crime que Dieu ne me pardonnera

» peut-être jamais. Comment vous l'avouerai-
» je, moi qui frémis en me l'avouant à moi-
» même? Ah! prenez pitié de moi! tran-
» quillisez mon âme éperdue, et dites-moi
» comment je pourrai obtenir ma grâce. —
» Qu'avez-vous donc fait, mon enfant?
» lui répond le papas; parlez avec con-
» fiance, et comptez sur le zèle de mon sacré
» ministère. — Mon père, j'aime avec ido-
» lâtrie une femme depuis plusieurs années;
» elle a eu la faiblesse de m'écouter: cette
» femme avait un mari, honnête homme à
» la vérité, mais soupçonneux, jaloux.....
» Ici, le pénitent s'arrête comme pour se
» recueillir.... — Eh bien! reprend vive-
» ment le papas, eh bien, ce mari! — Ah!
» mon père! avant-hier le hasard nous
» amène tous les deux au détour d'un petit
» sentier; poussé par le démon de la ven-
» geance à la vue de ce malheureux, je lui
» ai plongé un poignard dans le sein; il est
» tombé mort à mes pieds, la terre couvre
» déjà ses restes. Ce n'est pas tout, mon
» père! cet homme avait quatre enfans en
» bas âge; il était sans fortune, et ce n'est

» qu'avec son zèle infatigable, son industrie
» et son travail, qu'il donnait du pain à sa
» nombreuse famille ! Que vont devenir ces
» innocentes créatures, privées à jamais de
» leur unique soutien dans le monde? Ah!
» mon père, je suis bien criminel ! non,
» jamais, jamais le ciel ne me pardonnera
» ce forfait ! — Mon fils, votre crime est
» épouvantable ; vous ne sauriez avoir assez
» de remords, vous ne sauriez assez l'expier
» par de grands sacrifices. Avant de vous
» prescrire pourtant les pénitences que vous
» aurez à faire pour obtenir l'absolution, et
» de vous donner les conseils dont vous avez
» besoin, je dois vous adresser quelques ques-
» tions : dites-moi un peu, de quelle nation
» était cet homme? quelle était sa religion?
» — Mon père, il était mahométan. — Com-
» ment ! mon enfant, cet homme était turc ?
» — Oui. — Ah! je respire, que ne le di-
» siez-vous plus tôt? — Eh quoi ! mon père,
» cela affaiblirait-il mon crime, et suis-je
» donc moins coupable aux yeux de la di-
» vinité? — Assurément, réplique le papas,
» vous avez commis une grande faute, vous

» ne deviez pas tuer cet homme; mais comme
» ce n'est qu'un turc, j'espère pouvoir vous
» donner l'absolution dans quelques jours,
» et rendre la paix à votre conscience, si
» vous voulez faire suivre mes prières de
» quelque donation au monastère. — Mon
» père, un peu d'or pourra-t-il effacer un
» assassinat qui fait frémir! — Cela est vrai;
» mais il a été commis sur un mécréant, et
» un turc mort n'est qu'un chien de moins
» sur la terre; vous pouvez le croire, puis-
» que c'est moi, *Igoumenos*, qui vous le
» dis. — Fort bien, mon père; mais ces
» quatre malheureux enfans doivent-ils pé-
» rir de besoin et de misère? — Eh bien,
» donnez-leur quelque chose; mais après
» tout, ne sont-ils pas turcs aussi, ces en-
» fans? Croyez-moi, suivez mes conseils;
» vous êtes riche, n'est-ce pas? revenez
» demain; que notre monastère obtienne
» le prix de ses prières, et soyez tranquille. »

Le pénitent donne quelque argent et sort; il s'achemine vers le couvent des latins; il arrive, frappe à la porte et demande le supérieur. C'était un vieillard vénérable,

qui depuis plus de trente ans parcourait les déserts et les échelles du levant, remplissant avec ferveur les missions qui lui étaient confiées, et qui se trouvait depuis quelques années fixé en Albanie, en qualité de supérieur du couvent. Il reçoit l'étranger avec politesse, mais avec une dignité mêlée de douceur et de sévérité. — « Que désirez-» vous? — Mon père, je viens vous prier » de recevoir la confession d'un grand cou-» pable, qui a besoin de votre indulgence, » de vos conseils et de vos prières. — Je suis » touché de la confiance que *vous* vou-» lez bien m'accorder; mais avant d'aller » plus loin, veuillez excuser la question » que je dois vous faire. A votre costume, » à votre langage, je crois, si je ne me » trompe, que vous êtes grec des Iles? — » Oui, mon père. — Professez-vous la sainte » religion catholique, apostolique et ro-» maine, ou seriez-vous du rit grec? » — Mon père, je suis né dans cette der-» nière religion et y suis resté attaché. — » Pourquoi donc, réplique avec étonne-« ment le respectable pasteur, ne vous

» adressez-vous pas à votre église? vous avez
» ici un monastère et beaucoup de caloyers :
» je vous avoue que votre démarche excite
» ma surprise, et vous m'obligeriez de
» m'expliquer cette singularité. — Mon père,
» je suis allé trouver nos prêtres; je me suis
» confessé à l'un d'eux, à l'Igoumenos même ;
» mais je l'ai trouvé trop facile, trop in-
» dulgent; sa morale n'a touché ni mon
» cœur, ni ma raison ; enfin, que vous dirai-
» je? Je sens un poids si épouvantable, et
» qui accable tellement ma conscience, que,
» pour la soulager, je viens tomber à vos
» genoux et implorer votre assistance. J'ai si
» souvent entendu dire qu'on trouvait de
» grandes consolations dans votre manière
» de confesser et de diriger les âmes, que je
» suis venu près de vous. Ne me refusez pas,
» mon père ; peut-être que cette confession
» m'éclairera assez pour me faire préférer
» votre religion à la religion grecque. —
» — Cela suffit, répond le supérieur, je vais
» recevoir votre confession, et puissiez-vous,
» mon fils, en reconnaissant toutes vos er-
» reurs, en expiant vos péchés, mériter la

» grâce du Seigneur. » — Ici le grec raconte, avec les mêmes circonstances et les mêmes expressions du repentir et du désespoir, son amour criminel et l'assassinat qu'il avait commis. — Tout ce qu'un semblable attentat peut inspirer d'horreur aux âmes vertueuses est retracé par ce saint missionnaire; il peint avec tant de force l'énormité de ce crime, il ébranle tellement l'imagination du coupable, que celui-ci, comme pour se sauver de l'abîme que le saint religieux lui fait apercevoir sous ses pas, s'écrie : « Mon
» père, grâce! grâce! écoutez : *la victime*,
» j'oubliais de vous le dire, n'était qu'un
» turc, un mécréant. — Eh! qu'importe,
» malheureux! qu'importe la religion que
» professait cet homme? vous n'en êtes pas
» moins son bourreau, vous n'avez pas moins
» trempé vos mains dans le sang de votre sem-
» blable. Qui vous a revêtu de ce terrible
» pouvoir? Dieu seul a le droit de retirer
» aux hommes ce que lui seul leur a donné.
» Ah! mon fils, que vous êtes à plaindre!
» Mais, dites-moi, cet infortuné avait-il des
» enfans? — Le pénitent ne cherche point à

atténuer le crime dont il s'est souillé. Il faudrait avoir l'éloquence évangélique, les vertus, le zèle sublime de ce nouvel apôtre, pour rendre avec vérité ses expressions tour-à-tour terribles et touchantes : enfin, en détournant la tête, et les yeux pleins de larmes, il demande à son pénitent quelle est sa fortune. — « Mon com» merce me donne vingt mille piastres de » revenus, répond celui-ci. — Commencez » d'abord par en consacrer tous les ans la » moitié à l'existence de ces infortunés ; » mais ne croyez pas attirer sur vous la clé» mence de Dieu par cette seule expiation ; » il faudra, mon fils... » Ici le pénitent se relève brusquement, saisit la main du religieux, la lui serre avec transport, et dit en se retirant : « Mon père, demain nous nous reverrons. » — Que l'on juge quelle dut être la surprise du pasteur à cet étrange dénoûment. Il avait peine à se rendre compte de la conduite bizarre de ce grec, et attendait avec impatience le lendemain.

A sept heures du matin, un envoyé de Mochtar pacha se présente, et intime au

» vraiment respectables, et m'exposiez à les » tourmenter injustement? Apprends donc, » homme faux et inhumain, que, fatigué par » vos continuelles intrigues, j'ai cherché, » j'ai voulu connaître la vérité. Je me suis » déguisé, et c'est moi-même que tu as con- » fessé *; sache qu'en sortant de chez toi, » j'ai été, plein d'indignation, faire la même » confession à cet homme vénérable. Il a » tonné, lui, contre mon prétendu crime; » il m'a rempli d'admiration pour les vertus » qu'on pratique dans sa religion. *Voilà* la » vraie tolérance! Je ne connais *plus ici* de » perturbateurs du repos public, d'hommes » barbarement intolérans, que vous. » Et faisant un geste affreux qui commande la mort, il ordonne au bourreau de trancher la tête à ce malheureux Igoumenos. Il se retourne ensuite vers le supérieur, lui présente la main, et lui dit avec affection : « Mon père, dès aujourd'hui je vous regarde » comme mon ami particulier, comme un » homme digne de toute mon estime; dès

* Dans l'Albanie, presque tous les Turcs parlent et prononcent parfaitement le grec.

» aujourd'hui tous vos religieux peuvent » compter sur ma constante protection. » Le révérend père supérieur, profitant de l'occasion, demande à Mochtar pacha, pour première marque de sa bienveillance, la vie de l'Igoumenos; il implore sa grâce avec cette chaleur du sentiment, qui fait impression même sur les barbares. Mochtar, après un moment de réflexion, dit : « Je » vous l'accorde, car je me suis promis de » ne rien vous refuser; et toi, papas in- » digne! baise la main à ce saint homme » qui te donne la vie pour prix du mal que » tu as cherché à lui faire. Ne reparais ja- » mais devant moi, et profite de cette » leçon. »

Le révérend père supérieur fut reconduit chez lui avec des marques publiques de considération, accompagnées d'un riche présent. Depuis cette époque les catholiques jouissent, dans cette partie de l'Albanie, d'une parfaite tranquillité, et les Grecs sont forcés de renoncer à leurs criminelles intrigues.

Puisque le monde chrétien doit être privé

de la jouissance des lieux saints, qui ne peuvent plus être défendus par nos vaillans chevaliers, pourquoi, au moins, le sort ne fait-il pas remplacer le pacha stupide et intéressé qui y commande, par le sage et généreux Mochtar!....

XCVe LETTRE.

Avant de quitter la ville des Sept-Montagnes, j'ai voulu voir, pour la dernière fois, le maître qui la gouverne et devant lequel tout fléchit et se prosterne. J'ai été le matin à Constantinople avec les officiers du bâtiment du roi, destiné pour Smyrne, où il attendra celui qui doit me porter en France. C'était vendredi, jour où rien ne peut dispenser le Grand-Seigneur d'aller à la mosquée (le vendredi est le dimanche des Turcs); il se rendait à celle d'Achmet, qu'il fréquente le plus. Nous le vîmes deux fois. Son turban est toujours orné de diamans magnifiques, mais au retour il n'avait pas le même : on dit qu'il en est occupé comme une jolie femme pourrait l'être de son chapeau. Il regarde d'un œil curieux ceux qui se trouvent sur son passage.

Nous allâmes ensuite visiter le turbé de

la sultane Validé qui est entièrement achevé; le sarcophage est couvert des plus superbes cachemires. Toutes les fois que le sultan passe devant ce tombeau, il ne manque pas de manifester sa vive douleur. La sultane est au milieu d'un salon décoré de peinture, en feuilles d'acanthe. De grandes fenêtres sont autour de cette rotonde; un jardin est préparé, on y cultivera la violette, on y plantera des cyprès. C'est ici le seul arbre funéraire; on n'y voit point le saule pleureur mêler sa douce verdure au noir cyprès. On respecte toujours *celui* qui ombrage une tombe, on ne le coupe jamais. C'est un bois que l'on travaille beaucoup ici; on en fait des boîtes pour y conserver les cachemires, les fourrures, et enfin tout ce qu'on veut préserver des vers. L'odeur du cyprès leur est insupportable et les fait mourir : je ne la trouve point désagréable.

Nous sommes revenus par les Bézestins; nous avons vu encore la Colonne brûlée, ainsi nommée, parce que, dans un incendie, elle a été calcinée au point de n'avoir plus aucune sculpture. Comme c'était la dernière

fois que j'allais à Constantinople, j'ai prolongé cette promenade le plus qu'il m'a été possible, en m'arrêtant devant toutes les mosquées, et j'ai fini par celle d'Achmet, pour admirer encore l'ensemble de la ville de Constantinople, dont je conserverai toujours un précieux souvenir.

XCVI^e LETTRE.

C'est à bord du bâtiment du roi, qui me porte à Smyrne, que je vous écris; j'ai dit adieu aux rives du Bosphore. On ne s'éloigne pas d'un pays qu'on a habité trois années, sans verser les larmes du regret, surtout lorsqu'on y laisse des objets chers à son cœur: ce mot cruel, *adieu pour toujours*, a quelque chose de bien affligeant, et c'est celui qu'on prononce en quittant *Constantinople* pour retourner en France. Comment faire deux fois dans sa vie un si long et si pénible voyage? Le souvenir seul me ramenera souvent au milieu de mes amis, et j'en parlerai toujours avec plaisir et reconnaissance.

Me voilà encore sur cette plaine humide; déjà le Bosphore a disparu, et nous sommes entrés dans la mer de Marmara: aujourd'hui elle est fort agitée; mais que peut-on craindre

sur un bâtiment monté par de très-bons officiers? Aussi, je dors dans ma jolie chambre sans m'apercevoir du mauvais temps. Déjà Gallipoli, où nous avons mouillé, fuit devant nous.

Ce samedi.

Nous voyons les Dardanelles, le bâtiment est en panne, le canot va à terre pour présenter, selon l'usage, le firman que l'on donne à tous les bâtimens qui quittent le Bosphore. Il fait un temps affreux, et le roulis nous fatigue horriblement. On craint le coup de vent de l'équinoxe; c'est dans cette anxiété que nous passons le cap Carabournou.

XCVII^e LETTRE.

On a bien raison de dire : après l'orage vient le beau temps ; c'est aujourd'hui dimanche, tout a un air de fête sur le bâtiment. Nous avons passé Mételin, et nous nous dirigeons sur les îles Dourlac ; s'il faisait beau, nous pourrions voir Smyrne : depuis deux jours nous courons des bordées.

Ce mardi.

Après une nuit calme, pendant laquelle les matelots ont goûté un repos bienfaisant, nous avons suivi notre route. Tout annonce une heureuse navigation ; nous sommes devant Smyrne, nous arrivons au port sans avoir éprouvé la moindre contrariété. Jamais voyage ne sera plus agréable que ce trajet de Constantinople à Smyrne ; il me semblait être au sein d'une famille bien unie. Aimables habitans de la *Cauchoise*, le souvenir de vos soins empressés ne s'effacera jamais de mon cœur.

XCVIIIe LETTRE.

Me voilà dans cette ville, *l'ornement de l'Asie*, l'une des plus belles, des plus animées, des plus florissantes du Levant, et dont l'admirable situation, après avoir lassé les caprices de la fortune, triomphe encore aujourd'hui du despotisme des Turcs. Vous n'attendez pas de moi, sans doute, que je m'appesantisse sur la description de Smyrne, et que, remontant à son origine, je vous présente le tableau de ses malheurs et de ses prospérités, après tant d'illustres écrivains qui m'ont précédé dans la carrière. Si vous voulez satisfaire votre curiosité, relisez le morceau plein d'élégance et de précision que M. de Châteaubriand a emprunté au savant ouvrage de M. de Choiseul, et qu'il a reproduit dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Je me bornerai à vous rendre compte des excursions que nous

avons faites aux environs de Smyrne. La ville ne renfermant dans ses murs aucun monument digne d'être remarqué, nous devions nos premiers hommages au fameux *Mélès*. Sur la foi de quelques savans, nous nous sommes acheminés vers l'endroit où étaient les bains de Diane, et où ils ont placé la source du fleuve qui vit naître sur ses bords le *Père de la Poésie*. Rien ne nous a convaincus de l'existence du *Mélès*, et nous n'avons retiré d'autre fruit de notre promenade, que le plaisir d'avoir joui de l'aspect de paysages charmans, que la végétation déjà avancée embellissait de ses couleurs, et d'un ciel dont rien ne troublait la douce sérénité.

Le lendemain de notre arrivée, nous nous sommes dirigés, au soleil naissant, vers le mont Coryphe, où est l'ancien château qui tire son nom de *Jean Ducas*, amiral grec, son fondateur. On voit incrusté dans le mur, et à côté de la porte, le buste colossal de l'amazone *Smyrne*. Au milieu de cette forteresse s'élève une mosquée, maintenant abandonnée. Nous sommes descendus

ensuite, par un escalier encore bien conservé, dans des restes de citernes que la crainte des reptiles m'a empêchée de parcourir : elles sont à sec depuis long-temps et n'offrent rien de curieux.

Ce château, dont la vue est magnifique, domine la ville ; si l'on y plaçait une batterie, elle pourrait la foudroyer et l'anéantir. Il a été bâti sur les décombres de l'ancienne citadelle, que les Grecs avaient mise sous la protection de *Jupiter Acræus*, à qui on avait consacré un temple dont on cherche vainement les vestiges. L'accès du mont Coryphe est très-pénible ; le sentier qui y conduit est pierreux et escarpé. Nous sommes arrivés, par un chemin que nous avons trouvé sur notre gauche, à une chapelle tombant en ruines, qui renfermait le tombeau de Saint-Polycarpe, évêque de Smyrne. Les cendres du saint martyr ont disparu : on ne sait si la piété des fidèles a sauvé ces précieuses reliques, ou si elles ont été livrées à la profanation par les ennemis de la foi. Ce monument sert aujourd'hui d'abri au bétail.

Smyrne est, pour le voyageur européen qui revient des terres lointaines, une seconde patrie. Tout rappelle, dans cette ville, les mœurs, les habitudes, le langage de la civilisation : il semble que l'air natal y répand sa douce influence. C'est sur-tout au quartier des Francs, dans ces charmantes habitations que décorent la fortune et le goût, et où règnent l'urbanité et l'élégance des manières, que le cœur se livre entièrement à ces délicieuses illusions.

Le quartier des Juifs est bâti autour d'une enceinte où fut élevé un temple à la Fortune. Il n'en reste plus qu'un autel, dont la partie inférieure est couverte d'une inscription à cette divinité, que la Grèce environna jadis d'hommages publics, et à laquelle les modernes Israélites adressent des vœux, qui, pour être secrets, n'en sont sans doute pas moins fervens.

XCIXe LETTRE.

On peut dire que le voyage de Bournabac se fait par terre et par mer. Lorsqu'on débarque à l'Echelle qui y conduit, on trouve une quarantaine d'ânes, qu'on loue à ceux qui vont y faire des parties de plaisir. C'est dans ce village que se trouvent réunies les plus jolies maisons de campagne des principaux négocians de Smyrne : elles offrent un aspect admirable ; on dirait autant de fabriques placées sur un même terrain, pour le varier et l'embellir. Les jardins sont vastes, sans beaucoup d'ornemens; l'oranger, qui vient en pleine terre, résiste aux frimas d'hiver : on aime les hyacinthes et les anémones; mais l'oranger est l'arbre chéri des Turcs. J'ai vu un jardin où on a récolté, l'année dernière, quatorze mille oranges.

Un excellent déjeûner nous a été servi

dans la plus belle maison de ce village. Près de là on voit celui de Bouja, habité par les Anglais ; à côté est Cordélio, qui est un but de promenade. Dans le printemps, on aime à y aller passer une journée agréable. Comme en Provence, les oliviers sont, dans cette partie de l'Asie, une branche importante de commerce ; il y en a beaucoup à Bournabac. Cet arbre a donné son nom à un petit village sur le bord de la mer. On peut ici, plus facilement qu'ailleurs, braver la fureur des tempêtes, parce qu'on *communique* par terre avec tous les endroits que je viens de nommer ; les chemins même sont moins mauvais qu'à Constantinople, et on se sert ordinairement de chameaux pour transporter les ballots. On rencontre quelquefois un grand nombre de ces animaux, qui marchent ensemble paisiblement. Les femmes qui voyagent sur ces montures, disent que leur allure est très-douce et ressemble un peu au tangage que l'on éprouve dans un bâtiment.

Ce LETTRE.

J'ai examiné à-peu-près toutes les belles maisons de la ville, en rendant les nombreuses visites qu'on a eu la bonté de me faire. Presque toutes les maisons ont la même distribution que celle du consul ; un grand corridor, où les fenêtres sont multipliées, éclaire les chambres, qui ne reçoivent pas d'autre jour ; les maisons sont entourées d'arcades, à cause des trop fréquens tremblemens de terre dont cette ville est menacée. Celui qu'elle a éprouvé l'année dernière a été vraiment effrayant : tout le monde fuyait pour se réfugier dans les navires qui étaient dans le port ; la frégate de la station du Levant a reçu des familles entières. La mer est restée calme ; c'est, dit-on, l'endroit où l'on est le plus en sûreté dans ces grandes calamités. J'aurais voulu connaître un tremble-

ment de terre pendant mon séjour à Constantinople, parce que ce fléau n'y est jamais redoutable; mais à Smyrne, on s'entretient encore avec terreur du dernier, qui a renversé beaucoup de maisons, et qui a coûté la vie à une femme enceinte.

CI^e LETTRE.

Dans une ville d'Asie, au milieu des infidèles, notre culte catholique est observé avec la plus scrupuleuse exactitude. Les cérémonies religieuses de la semaine sainte se célèbrent avec une pompe et un éclat qui inspirent le respect, même à ceux qui ne professent point notre sainte croyance. L'église de Saint-Polycarpe a été de tous les temps celle des Francs; elle est grande et majestueuse; en y entrant on est pénétré de ce pieux recueillement qui porte à l'âme une douce ferveur. C'est loin des objets de sa tendresse qu'on aime encore plus à se persuader que nos vœux et notre encens montent jusqu'au trône de l'Eternel.

La procession des Rameaux est belle et nombreuse comme à Constantinople. On travaille des branches flexibles de palmiers pour les autorités et les personnes consi-

dérables de la ville ; on a eu la politesse de m'offrir un de ces rameaux, que je pourrai vous montrer en France. Le Jeudi Saint, on va prier au sépulcre: notre Seigneur est représenté dans le tombeau, entouré des plus belles fleurs, que l'on cultive avec soin pour en orner les autels dans les grandes solennités; la nuit suivante les églises demeurent ouvertes à la dévotion des fidèles. Une autre église, celle de l'Autriche, se nomme *Les Socolans*, parce que les moines qui la desservent portaient des sandales ; ce sont des récollets. Les ornémens ne le cèdent pas én richesse à ceux des capucins de Saint-Polycarpe.

Le Vendredi Saint, après les ténèbres et le sermon, on fait une procession où l'on porte le Saint-Sacrement sous un dais magnifique, brodé en or. Des pénitens noirs, des pénitens blancs en augmentent le cortége, qui, lorsqu'il fait beau temps, parcourt un chemin assez considérable; mais cette année la pluie a empêché la procession de sortir de l'enceinte du couvent.

On y voit aussi la croix que les fidèles ont

dorée le matin. C'est ordinairement une femme qui brigue l'honneur de porter ce signe sacré de notre rédemption ; elle est courbée sous ce poids énorme ; mais son zèle lui fait trouver des forces au-dessus de son sexe ; personne ne sait qui elle est, excepté le chef des Socolans. On y chante le *Stabat*; ce chant religieux est si beau, que l'on croirait entendre au loin le concert des anges ; on dirait que les voix descendent de la voûte éthérée pour venir jusqu'à nous.

Le jour de Pâques on redouble de magnificence dans les églises, qui sont resplendissantes de lumières. Ceux qui ont des tribunes les quittent pour venir dans l'église occuper les places qui leur sont destinées. Commandans de terre et de mer, tous ont leur prie-Dieu. Comme il n'y avait pas de peste cette année, nous avons pu jouir tranquillement de cet honneur religieux.

CII^e LETTRE.

Nous sommes allés aujourd'hui à une promenade fréquentée dans les premiers beaux jours du printemps. J'étais curieuse de faire cette course; le nom pompeux de *Pont des Caravanes* semblait rappeler quelque tradition ancienne, point du tout : ce sont des Français qui l'ont ainsi nommé, à cause du passage continuel des chameaux qui transportent des marchandises d'un endroit à l'autre. Pour nous y rendre nous avons traversé la rue des Roses dans le quartier le plus moderne de Smyrne. C'était un champ de roses sur lequel on a bâti beaucoup de maisons, et les plus agréables de la ville. Les fontaines d'eau douce ne sont pas ici en grand nombre; les rues sont assez belles, la grande rue peut donner une idée de celle de St. Denis à Paris, par la quantité de boutiques qui en ornent les deux côtés. Nous

allâmes plus loin que le pont des Caravanes, dans un bois assez agréable : pour y arriver, il nous fallut traverser un ruisseau; mais il se trouvait à sec. Nous vînmes ensuite nous asseoir sous des saules.

Ce site pittoresque et romantique nous plut infiniment; nous le quittâmes à regret. C'était une dernière matinée passée avec des amies dont le souvenir me suivra partout. Dans tous les pays une partie nombreuse peut être brillante; mais une très-petite réuuion de personnes qui se connaissent, est encore plus agréable. C'est la douce et franche amitié qui a fait les frais de notre aimable matinée, et pour prolonger nos plaisirs nous avons passé ensemble le reste du jour. Vous, qui cherchez dans des fêtes somptueuses et bruyantes le bonheur que souvent vous ne trouvez pas, venez à Smyrne, reposez-vous comme nous sous cet arbre enlacé d'aubépines; le lierre antique se confond avec sa naissante verdure; déjà le lilas ouvre son bourgeon, et sa fleur suave se mêlera à la fleur d'oranger pour orner la blonde chevelure de la jeune fille. Je parle

de ces fleurs, parce qu'elles font la parure des femmes de ce pays, qui en mettent avec profusion sur leurs têtes. La plupart d'entr'elles n'en auraient pas besoin pour ajouter à leur beauté : les femmes, ici, sont, en général, très-jolies, et même la beauté s'y conserve long-temps. On prendrait souvent une mère pour la sœur de sa fille ; quelquefois même elle a plus de fraîcheur. Elles mettent de la coquetterie à une espèce de coiffure grecque très-agréable et qui leur sied bien.

CIII^e LETTRE.

C'est aujourd'hui la Pâque des Grecs, ce qui, sans doute, augmentera les accidens de peste assez fréquens dans ce moment. Ce jour, chez les Grecs, est celui de la réconciliation générale : ils s'embrassent dans les rues, en disant : *Pardonnez-moi, comme Jesus Christ nous a pardonnés*. Tous les états se confondent; le magistrat embrasse le dernier des sujets. Cette communication est toujours dangereuse dans le Levant : il n'est pas étonnant que le moindre symptôme de ce redoutable fléau porte la consternation dans tous les cœurs. Dans les grandes pestes on a compté ici jusqu'à sept cents morts par jour.

J'ai assisté, pendant mon séjour à Smyrne, à la cérémonie d'un baptême grec. C'est une petite fête pour toutes les connaissances de la dame accouchée, qui attend qu'elle

puisse en faire les honneurs. Dans le rit grec, le nouveau-né est tenu par une seule personne; les garçons ont un parrain seulement, et les filles une marraine. Lorsque le baptême se fait à l'église, on vient chercher l'enfant et les assistans, qui s'y rendent, précédés de deux enfans de chœur portant de grands flambeaux de cire entourés de rubans et de fleurs; la cérémonie achevée, on retourne chez l'accouchée, où le parrain a le soin de faire apporter une jolie collation et une grande quantité de bonbons, dont chacun emporte des cornets.

Ce soir, beaucoup de personnes de la ville sont venues me faire leurs adieux. Les honnêtetés que j'ai reçues des aimables Smyrnoises ne sortiront jamais de ma mémoire : puissent-elles trouver, dans cet hommage que j'aime à leur rendre, l'expression d'une reconnaissance qui accompagnera mes souvenirs du Levant!

CIVe LETTRE.

Les adieux sont toujours tristes; la personne la plus indifférente cesse de l'être, lorsque cet adieu est accompagné d'une parole de bienveillance. Je plains le voyageur qui parcourt l'univers sans jamais se fixer nulle part. Partout on se fait des habitudes, partout on emporte des regrets, et partout on en laisse; plus on voit de pays, plus les souvenirs agréables se multiplient. C'est donc demain que je quitte cette ville, où j'ai reçu un accueil si aimable, où tout le monde s'est empressé de me combler de politesses et de soins. Adieu à cette ville d'Asie, que l'on nomme, à si juste titre, *la Clé du Levant*; à cette superbe Smyrne, si célèbre par son commerce avec toutes les nations! Avant de m'éloigner de ces lieux, dont je me suis procuré le plan exact, j'ai

voulu voir *la Pointe*, promenade peu curieuse et peu amusante, exposée à tous les feux du soleil, et où aucun arbre ne prête son ombre.

Mes regards se sont portés avec attendrissement sur la demeure et le harem de ce pauvre *Musselim*, qui, pour avoir déplu au Grand-Seigneur, fut étranglé à son arrivée à Cérigo, où il avait été exilé. Cet infortuné prince, qui se faisait remarquer par la noblesse de sa taille et par sa figure pleine de douceur et de grâces, a été vivement regretté à Smyrne : il aimait les Français et leurs usages, et assistait souvent à leurs bals.

Le fameux *Casin* est un bâtiment assez spacieux, où, pendant l'hiver, on donne des fêtes charmantes. Il est composé d'une salle de bal magnifique, de six pièces consacrées au jeu et à la lecture, et de deux salles de billard. C'est là que tous les jours les négocians vont se distraire de leurs occupations habituelles.

L'hôpital militaire a besoin d'être rebâti, car il tombe en ruine. Je l'ai visité souvent, pour y voir une personne qui m'intéressait.

Je termine la description de Smyrne, bien qu'elle soit incomplète, il m'est impossible de vous parler plus long-temps des agrémens d'une ville que j'ai tant de peine à quitter.

CV^e LETTRE.

Je vous envoie encore une histoire du Liban, que m'a donnée un voyageur nouvellement venu de ce pays : il la tenait d'un ermite, chez lequel il était allé se reposer.

C'est l'ermite qui parle :

Le saint homme qui habitait avant moi cet ermitage, m'a souvent raconté un singulier événement arrivé dans la masure que vous apercevez sur le penchant de cette colline.

Là, vivaient tranquillement un mari et sa femme, jeune encore, que le sort avait persécutés d'une manière cruelle ; une petite fille de quatre ans était leur seul enfant ; leur domestique se composait d'un vieux nègre qui les avait suivis, et d'un grand singe, nommé *Maka*, accoutumé à faire l'ouvrage de la maison, et qui s'en acquittait à merveille. Cette famille oubliait dans la

solitude les malheurs qu'elle avait éprouvés aux Grandes-Indes, d'où elle était originaire.

Le vieux nègre donna un jour asile à deux chameaux, sans savoir d'où ils venaient; il se félicitait de voir ces paisibles animaux faire le service de la maison, sans qu'il en coûtât rien à ses maîtres; mais hélas! ils payèrent cher cette adoption imprudente.

Des Bédouins fondirent sur cette terre presque déserte, et y reconnurent leurs chameaux : le nègre voulut se défendre; il fut égorgé avec ses maîtres. Le singe, pendant cet affreux désordre, prit la petite fille qui dormait dans son berceau, et la porta sur un palmier; il y resta jusqu'au moment où les Bédouins quittèrent la maison, dont ils enlevèrent tout ce qu'ils purent. Alors le singe replaça l'enfant dans la maison; mais quel spectacle pour la petite Palmire! Son père, sa mère et le vieux nègre, étendus morts et baignés dans leur sang!

Comme poussé par une espèce d'instinct, le singe transporta le berceau de Palmire dans

une cabane qui était l'ouvrage de son père; l'ermite qui habitait près de cette demeure était alors absent, et ne revint que le lendemain. Il ignorait ce funeste événement, et comptait passer la journée chez ses voisins. On frappe à sa porte, il ouvre et voit arriver la petite Palmire portée par son singe, comme c'était son usage. Palmire expliqua son malheur, autant que son jeune âge pouvait le lui permettre. Dès le même jour, l'ermite enterra les victimes sur la colline, dans un endroit où il y avait quelques broussailles, et qui était ombragé par des cyprès; il y mit une pierre et y grava leurs noms. Les broussailles ont disparu, mais la pierre y est encore.

Le solitaire voulait retenir près de lui Palmire; mais elle le pria de la laisser dans sa cabane avec *Maka*, qu'elle regardait comme sa bonne. *Maka* veillait à ce qu'il ne manquât rien à la petite fille, et l'ermite visitait souvent ce singulier ménage. A quinze ans, Palmire était un modèle de beauté; mais hélas! cette jeune fleur devait bientôt se flétrir. Elle tomba malade de la poitrine, et succomba après un an de souf-

frances cruelles. Le singe, au désespoir, ne quitta pas le lieu où les restes de Palmire avaient été renfermés, près de ceux de ses parens; il gémissait continuellement, et bientôt on le trouva mort sur la tombe de sa jeune maîtresse.

Je suis allée avec l'ermite visiter les tombeaux de Palmire et de ses parens, dont il n'a jamais pu savoir le véritable nom.

CVI^e LETTRE.

A bord de la Trinité.

Me voilà de nouveau exilée de la terre et livrée aux caprices de l'onde ! Les vents contraires nous présagent une longue traversée ; mais je prends facilement mon parti, au milieu de marins dont l'habileté éloigne tout sentiment de crainte, et dont l'aimable politesse et la joie folâtre répandent la gaîté sur tout ce qui les entoure. C'est le 20 du mois dernier que je suis partie de Smyrne. A peine le jour nous éclairait de ses premiers rayons, que le commandant de la station, et les capitaines des divers bâtimens qui la composent, sont venus me chercher pour me conduire à bord. L'aspect d'une mer immobile ne flattait pas nos espérances ; cependant le signal de mettre à la voile a été donné. Je ne vous parlerai pas

des deux premiers jours de notre navigation: nous avons eu constamment Smyrne en perspective; enfin nous avons passé Silyé et Ipsira, et le lendemain le vent nous a portés devant le cap Doro. C'est sur cette montagne, dit-on, qu'Ajax au désespoir trouva la mort, après avoir insulté la majesté des Dieux. Cet Ajax, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui disputa à Ulysse les armes d'Achille, est le même dont la flotte fut engloutie par la tempête, près du cap Doro.

Mais les Thermopyles et la plaine de Marathon s'offrent à nos regards ! Qui pourrait passer devant ces lieux, arrosés du sang de Léonidas et de ses compagnons, sans donner des larmes au souvenir de ces illustres martyrs de la gloire ?... Au reste, *qu'importent la mort et les revers, si notre nom, prononcé dans la postérité, va faire battre un cœur généreux deux mille ans après notre vie !* *

Nous approchons de Zéa, petite ville bâtie

* Les Martyrs (Chateaubriand).

en amphithéâtre, et qui n'offre rien de bien curieux. Demain nous déjeûnerons au temple de *Minerve Sunium*, en songeant aux doux momens que nous avons passés dans le Levant.

CVII^e LETTRE.

L'HOMME propose, et Dieu dispose ! Le temple dédié à la déesse de la Sagesse était devant nous ; nous en étions si près, que déjà nous lisions distinctement, avec le secours de la lunette, les caractères qu'on a tracés sur chaque colonne, lorsque la mer, devenue tout-à-coup furieuse, a renversé nos espérances. Nous avons vainement lutté contre les flots ; semblables aux Israélites, nous voyions la terre promise sans pouvoir y entrer. Tous mes désirs se sont tournés vers Athènes, où je comptais aller en canot, pendant que notre navire était mouillé dans le port de la Manderi. Il a fallu encore une fois renoncer aux jouissances si vives et si variées qui attendent le voyageur dans cette ville célèbre.

Nous nous sommes remis en mer, et après avoir été battus par une tempête que les ténèbres de la nuit rendaient encore plus effrayante, nous avons revu Milo et Cérigo.

CVIII^e LETTRE.

La mer Adriatique, dans laquelle nous venons d'entrer, n'est pas plus aimable que la mer Ionienne. Cependant, grâce aux manœuvres de l'équipage, l'île de Malte est loin de nous. Notre vue se repose, dans le lointain, sur les montagnes qui nous séparent de l'Etna. Voilà la tour de Manfria, dont l'aspect sinistre est digne des pinceaux de madame Radcliff : elle sert de refuge aux pirates. Toutes les côtes de Sicile sont couvertes de tours, d'où l'on observe les forbans qui infestent ces parages.

CIXᵉ LETTRE.

Encore l'éternelle côte de Sicile ! Un vent contraire nous éloigne de notre route ; nous courons des bordées sans succès. Syracuse est devant nos yeux ; l'imagination relève ses nobles ruines, et nous présente le tendre amant d'Aménaïde s'écriant d'une voix émue, à l'aspect de ses murs :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Celui qui n'a point vécu aux terres étrangères, qu'une paisible destinée a fixé sous le toît paternel, ne peut concevoir ce qu'une navigation pénible et monotone donne de charme à ce vers, que Voltaire a mis dans la bouche de Tancrède !

Girgenti, que nous pouvons admirer tout à notre aise, me semble une assez belle ville. Quelques palais peuplent son enceinte, et sur la hauteur qui la domine, s'élève un

couvent, dont la façade présente une quantité innombrable de fenêtres. La côte paraît bien cultivée; elle est couverte de champs de blé, qui font la principale richesse des habitans de cette contrée.

Nous apercevons Pentelaria, prison d'Etat, appartenant au roi de Naples : c'est une forteresse bâtie au milieu de la mer, isolée de toute terre, et qui ne permet pas aux malheureux qu'elle renferme l'espoir de la fuite.

Quoique le vent ait peu favorisé notre marche cette nuit, nous découvrons cependant les montagnes de Carthage. Voici le mont sur lequel l'infortunée Didon fit allumer le bûcher qui éclaira la flotte d'Enée de sa lueur funèbre; plus loin, on voit Utique, où Caton se donna la mort pour se dérober aux poursuites de César, dont la fortune avait triomphé de celle de Pompée.

CX^e LETTRE.

Nous voguons sur la haute mer, poussés par un vent favorable qui a commencé au lever du soleil; le navire a mis toutes voiles dehors. Déjà la longue côte de Sardaigne ne se montre plus à l'horizon que comme une vapeur légère : si ce temps continue, demain nous pourrons saluer la terre de la patrie.

Dimanche, 16 mai.

Enfin, après mille contrariétés auxquelles il faut bien se résoudre dans les voyages sur mer, nous apercevons les îles d'Hyères et les montagnes de Toulon; le cap Sépé, dont la végétation naissante contraste avec le sable stérile qui couvre ses rivages, est devant nous; la grosse tour aux murs antiques et aux batteries redoutables s'élève sur les bords opposés. Nous allons entrer dans la

rade de Toulon , mouiller près de cette forteresse , en face de ces coteaux verdoyans, témoins de mes adieux, et dont l'aspect suffit pour consoler mon cœur de trois ans d'absence et effacer les ennuis d'une périlleuse traversée.

LETTRE DERNIÈRE.

Du Lazareth.

J'ai été affligée de ne pas vous compter au nombre de ceux de mes amis qu'une grosse mer n'a pas empêchés de visiter ma triste retraite. Déjà ma douleur s'exhalait en reproches, lorsqu'on m'a annoncé votre séjour à la campagne : je profite des loisirs que me laisse ma quarantaine, pour mettre en ordre les feuillets épars d'une histoire orientale dont le fond est vrai, et qui m'a été racontée quelques jours avant de quitter Smyrne. Ce récit, auquel se termine ma correspondance, vous intéressera par la singularité des événemens et par le tableau des malheurs dont il offre une fidèle peinture.

L'EXILÉ.

De tous les pachas soumis à l'empire ottoman, un seul peut-être se trouvait parfaitement heureux. Achmet, gouverneur de la Bithynie, résidait à Brousse, dans cette même ville où se réfugia Annibal. Il y jouissait paisiblement des bienfaits d'un maître généreux qui, en lui prodiguant ses largesses, acquittait la dette de la reconnaissance. Achmet avait sauvé ses jours dans une de ces révolutions trop fréquentes au sérail.

Le sultan, à son avènement au trône, avait doté son libérateur du plus riche pachalic de la Turquie. Ce dernier recevait régulièrement du sultan des lettres affectueuses, que Sa Hautesse accompagnait toujours de nouveaux présens.

Satisfait de son pachalic, où il faisait bénir son maître par sa bonne administration, Achmet ne désirait rien de plus pour lui; mais il avait une fille qu'il chérissait avec une faiblesse européenne; elle était d'une beauté parfaite, sa ressemblance avec sa

mère, qui n'existait plus, la rendait doublement chère à son père, en lui rappelant les traits d'une femme qu'il avait tant aimée. Depuis sa mort Achmet avait reporté toute sa tendresse sur Esmer; il espérait l'unir à quelque grand de l'Empire, et ne songeait pourtant pas, sans une peine extrême, au moment où il faudrait s'en séparer. Esmer était digne de son affection: fille d'une française, elle avait hérité des grâces, de l'agrément et des talens de sa mère. Achmet ne la reléguait point au fond d'un harem; souvent elle sortait de l'enceinte du palais. Au lieu d'un araba ou d'un cotchi, une voiture à six chevaux promenait la jeune Esmer dans les environs de Brousse, et, le soir, elle se réunissait à son père qui toujours était heureux près de sa fille chérie. Un tel bonheur semblait inaltérable, lorsqu'un jour on vient lui annoncer un Tatar, envoyé du sultan; aussitôt il s'empresse d'aller audevant de celui qui lui apporte quelque nouvelle grâce de son maître; mais, ô surprise! ce maître, qui dans sa dernière lettre le nommait son fils, lui prescrivait de quit-

ter son pachalic et d'aller loin de Brousse chercher la terre de l'exil.

Est-ce bien moi, s'écrie Achmet, que Sa Hautesse veut punir? quel reproche peut-elle me faire? au nom du prophète, conduisez-moi près d'elle, je veux mourir à ses pieds. Apprenez-moi du moins la cause d'une disgrâce si affreuse et si inattendue.

Non, lui dit l'envoyé du sultan, je ne puis vous satisfaire: mon maître, qui est le vôtre, ne me l'a point ordonné; on assure même que vous ne devez la vie qu'à son extrême clémence. Votre malheur me touche; donnez-moi votre or, vos diamans et le poignard que vous tenez de sa bonté, je vais les lui porter, lui parler de vous, et lui demander la permission de vous accompagner jusqu'au lieu de l'exil que vous aurez choisi; le temps, peut-être, adoucira la rigueur de votre sort.

Il s'éloigne et laisse Achmet plongé dans le désespoir, cherchant inutilement le motif d'une mesure si cruelle; mais il faut obéir. Il donne les ordres pour ce triste départ, à peine lui a-t-on laissé de quoi faire com-

modément une route longue et difficile. Tout est préparé, on n'attend plus que celui qui doit fixer son incertitude : il arrive enfin, Achmet l'interroge avec l'accent de la crainte : point de changement aux volontés de ce maître inflexible. Partons, dit Achmet; mais où porter notre triste existence? Rodosto étant trop près de la capitale de son pachalic, il se dirigea vers Andrinople. Les regrets des habitans de Brousse, qui se trouvèrent sur son passage, soulagèrent un peu son cœur oppressé. Sa fille respectait son silence, qu'il n'interrompait que par des soupirs : le Tatar le précédait dans toutes les villes, pour lui procurer ce qui leur était nécessaire. Déjà ils touchaient aux portes d'Andrinople, Achmet se croyait au terme de son voyage; mais son guide vint lui apprendre qu'on ne voulait pas l'y recevoir. Enfin, après quelques instans de repos, et sur la foi de ce dernier, ils prirent le chemin de Philopopolis : ce fut là que l'infortuné pacha se sépara de l'envoyé du sultan, qu'il remercia de son zèle et de ses soins.

Esmer était au désespoir, en voyant combien son père était insensible à sa tendresse; elle disait : Comme la douleur a changé son cœur! Le vieillard, sombre et pensif, regardait sa fille et pleurait. Elle cherchait à calmer cette tête bouleversée par la douleur; souvent elle l'entendait s'écrier : Moi qui lui ai sauvé la vie, moi qu'il nommait son père! ah! du moins ce souvenir me consolera; lorsque l'on n'a rien à se reprocher, le courage reçoit une nouvelle force de l'injustice qu'on éprouve. O mon maître! c'est donc ainsi que tu traites un sujet fidèle! ta reconnaissance envers moi te donnait un rayon de gloire de plus, aujourd'hui tu deviens à mes yeux un homme ordinaire : puisse le saint prophète t'éclairer sur ta facilité à écouter la calomnie!

Enfin, quinze jours après leur départ de Brousse, ils aperçurent les minarets de Philopopolis. Osman pacha, instruit de l'arrivée d'Achmet, voulut qu'on lui rendît tous les honneurs dus à son rang, et le fit prier de n'avoir d'autre palais que le sien. Le vieux pacha répondit à ses envoyés : Sans

doute Osman ignore que je suis ici sur la terre de l'exil? — Il le sait, et se glorifie de mettre sous sa protection une victime de l'injustice.

On les conduisit au palais d'Osman : Esmer, succombant sous le poids de ses fatigues, s'évanouit en descendant de voiture ; son père, effrayé de son état, détacha lui-même son féredjé et son yacmack, et montra aux yeux de tous ceux qui cherchaient à la rendre à la vie, une femme dans tout l'éclat de la beauté.

Le jeune pacha en fut tellement frappé, qu'il resta quelques instans sans pouvoir exprimer à Achmet combien il se trouvait heureux de leur donner asile. Esmer était toujours dans le même état d'insensibilité. Enfin, à force de soins, elle reprit l'usage de ses sens, et éprouva un moment de joie, en voyant son père à genoux devant elle. Cette douce créature lui serra la main et la couvrit de baisers.

Osman, dont cet instant venait de fixer la destinée, dit à Achmet : Soyez ici plus maître que moi, mes trésors désormais sont les vôtres ; mille fois heureux, si je puis

vous faire oublier vos affreuses disgrâces ! Confiez-vous à moi, vos jours et les miens sont en sûreté dans cette province, où je commande en souverain.

Il regardait Esmer, qui semblait dire à son père : Le sort adoucit enfin ses rigueurs ! Osman avait fait préparer un appartement au vieux pacha ; il avait destiné à Esmer un pavillon séparé ; l'élégance et le goût avaient présidé à l'embellissement de ce joli harem, où douze esclaves attendaient les ordres de leur nouvelle maîtresse.

Achmet, étonné d'être l'objet de tant d'attentions, disait à Osman avec l'accent de la reconnaissance : Homme généreux, qui plaignez mon infortune errante, et qui permettez à un exilé de s'asseoir à vos foyers, d'où naît pour un inconnu cette pitié courageuse ? et quand un maître ingrat me rejette loin de lui, quel intérêt vous fait tendre une main hospitalière au proscrit qui n'a plus d'asile ?

Le proscrit est un homme et je suis son semblable, répondit Osman : restez dans ma demeure ; là, votre vieillesse, réduite à mendier le pain de la misère, se reposera tran-

quille et respectée. Demain à l'aube du jour je vous ferai la confidence de ma destinée, que rattache à la vôtre une triste sympathie; et finissant ces mots, le pacha conduisit son nouvel hôte dans son appartement, où il le laissa jouir d'un repos dont il n'avait depuis long-temps goûté les charmes.

Le lendemain, au premier chant des oiseaux, le père d'Esmer se leva pour chercher Osman et écouter le récit qu'il lui avait promis. Ils arrivèrent en même temps à la fontaine, où tous les jours le pacha venait faire sa prière et sa première *ablution*.

Osman l'aborda en lui disant: Que la vertu qui brille sur ton front vénérable, que l'adversité qui a pour un moment brisé la chaîne de tes longues années de gloire, trouvent ici le respect et l'intérêt qui te sont dus. Achmet, je connais tes malheurs; mais connais-tu les miens? Élevé près du sultan, compagnon de son enfance, la même aurore a lui sur notre berceau; nous étions comme deux frères, nous nous en donnions le doux nom; lorsque le prophète le fit monter au rang suprême, j'étais avec lui respectueux,

mais tendre ; il crut devoir m'appeler au poste où je suis, et ses bienfaits me suivirent à Philopopolis. Pendant deux ans j'y fis respecter sa loi, pendant deux ans les tributs que je lui envoyai surpassèrent son espérance. C'est au milieu d'une prospérité dont je ne prévoyais pas le terme, que la plus noire calomnie me ravit le bonheur, tant envié des flatteurs toujours prêts à abuser de la confiance d'un maître trop crédule. Ceux qui approchent Sa Hautesse, blâmèrent toutes mes actions; le luxe de mon palais était, disait-on, puisé dans les trésors de l'état ; ce peuple, dont l'attachement était mon ouvrage, recevait des sommes de ce même trésor pour se ranger sous mes drapeaux. Long-tems le sultan repoussa l'imposture dirigée contre l'ami de son enfance ; mais faible et vaincu par les poursuites de ses indignes favoris, il se laissa arracher le firman qui renvoyait de ce pachalic un sujet fidèle, et me condamna à un exil perpétuel. Je reçus avec respect et soumission l'ordre de mon maître qui me prescrivoit de me rendre à Trébisonde, et me préparais à obéir, lorsqu'au

milieu de la nuit le messager entra dans ma chambre, me croyant plongé dans le sommeil; occupé de mon malheur et de son injustice, ma paupière n'était point fermée; je le vois, un cimeterre à la main. Je me lève, et prends mes armes : que veux-tu, m'écriai-je ? Avant d'avoir sa réponse, mes esclaves accoururent et en firent justice; il déclara en mourant qu'il était chargé de porter ma tête au sérail.

Je goûtai pendant quelque temps une tranquillité qui ne tarda pas à *être troublée* par l'arrivée des troupes envoyées pour me soumettre. J'osai appeler à moi les habitans de cette province; tous accoururent à ma voix. Je marchai à la tête d'une armée formidable. Celle du sultan fut bientôt dispersée. Trois fois de nouvelles troupes remplacèrent les vaincus : depuis ce temps j'occupe paisiblement la place qui fut confiée à ma jeunesse, et où je fais encore respecter le maître ingrat, qui n'est pas digne de trouver des sujets tels que moi.

Voilà, pacha, la victime chez laquelle

vous êtes venu chercher un asile. Pour rendre hommage à vos vertus, je veux que vous soyez plus maître que moi dans cette province, et si vous n'êtes plus le pacha de Brousse, soyez-le de Philopopolis. Mon sort est irrévocablement fixé, les efforts du sultan ne peuvent plus rien sur moi ; pourtant, vous l'avouerai-je, quelquefois des songes viennent troubler mon imagination et me présentent un avenir sinistre ; mais votre présence va dissiper ces terreurs fugitives.

Achmet se rapprochait des usages européens *le plus qu'il* pouvait, tant qu'ils ne blessaient pas la religion du prophète, dont il était le plus zélé observateur. Sa fille jouissait de plus de liberté que n'en ont les femmes de sa nation ; il lui permettait de se promener tous les soirs dans les vastes jardins du palais ; il exigeait seulement qu'elle fût en yaomack et en féredjé. Souvent elle rencontrait son bienfaiteur, qui tous les jours la trouvait plus belle et finit par en devenir éperdûment amoureux. La crainte marche toujours à côté de l'espérance.

Osman croyait Esmer insensible à son amour, et n'osait même pas la demander à son père pour en faire son épouse.

Un jour, arriva encore chez Osman une nouvelle victime de l'injustice du sultan. Cet homme est couvert des haillons de la misère, il est vieux, il demande si peu ! il faut le soulager. Achmet le prend à son service ; l'étranger le remercie, et paraît reconnaissant ; des larmes de joie coulent de ses yeux. Quoi ! dit Achmet, je ne suis donc pas tout-à-fait malheureux, puisqu'il est encore en mon pouvoir de soulager les maux de mon semblable ! Il se taisait sur ses propres infortunes, et on n'osait l'interroger.

Le sultan fit une nouvelle tentative, et envoya à Osman sa nomination à un autre pachalic ; mais celui-ci n'y vit qu'une nouvelle ruse pour s'assurer de sa personne ; aussi répondit-il à l'empereur : « Tu as voulu, sans motifs, me déposer, me faire périr ; aujourd'hui que je t'ai désobéi, ta Hautesse me propose une récompense indigne d'un sujet rebelle. Sultan, je veux t'épargner une trahison, en restant au poste

que ta bonté me confia, et où j'ai fait respecter ta loi. »

Osman, plus tranquille, s'abandonnait à une sécurité que rien ne semblait devoir troubler; mais un émissaire fidèle, qu'il avait placé exprès aux limites de la province, vint l'avertir que des troupes envoyées par le Grand-Seigneur n'étaient plus qu'à deux journées de Philopopolis. Aussitôt Osman ordonne les apprêts du départ : il en parle sans mystère devant Esmer; elle jette un cri plaintif, et laisse échapper des larmes, qui attestent sa douleur. Osman lui dit : Belle Esmer, quelle est votre crainte? Achmet reste avec vous. Ah! — répondit-elle, avec une vivacité passionnée, dont elle-même ne s'apercevait pas, mon père ne suffit pas seul à mon bonheur; si vous succombez, que deviendrons-nous? Ma mort suivrait la vôtre; ménagez des jours qui me sont si chers.

Osman n'avait jamais été si heureux; il apprenait qu'il était aimé, et rendait grâce à l'affreuse circonstance qui, en le séparant d'Esmer, lui découvrait ses secrets senti-

mens. Pour assurer son bonheur avant de la quitter, il alla demander sa main à son père, qui la lui promit. Le jeune pacha partit, laissant la tendre Esmer dans une mortelle anxiété. Les premiers jours de cette absence, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, ses habitudes ordinaires étaient devenues sans intérêt; elle ne visitait plus sa volière, les fleurs qu'elle soignait tombaient sur leurs tiges desséchées. Tout était pour elle sans charme et sans couleur : la nature seule parlait encore à ce cœur triste et abattu : sa tendresse pour son père était toujours la même. Tout-à-coup elle se réveille de cette apathie, et prend une activité inquiétante pour ceux qui veillaient sur sa destinée.

Si quelque personne inconnue arrivait au palais, elle se rendait chez son père, espérant apprendre des nouvelles de celui qui l'occupait : son silence même interrogeait. Déjà dix jours d'absence ! dix jours d'alarmes ! Que l'attente est longue et douloureuse ! Chaque aurore lui rendait l'espoir, déçu à la fin de chaque journée; des

songes affreux la tourmentaient. — Hélas! peut-être a-t-il succombé sous le nombre de ses ennemis!... — Rassure-toi, Esmer, reprends ton espérance...

Un envoyé d'Osman annonce sa victoire et son retour. Effectivement, quelques heures après, Osman arriva, chargé des riches dépouilles de l'ennemi, et du laurier qu'il offrit à l'objet de sa tendresse. Esmer retrouvait le bonheur par sa présence. Osman espérait enfin d'être uni à cette femme adorée; mais le vieux pacha était devenu indécis, irrésolu : le malheur rend si timide!

Comme je vous l'ai déjà dit, Achmet aimait les usages d'Europe. Tous les ans on célébrait à Brousse le jour de sa naissance; il versait des larmes de regret, au souvenir de celle qui en avait introduit l'usage : sa plus douce jouissance était de voir Esmer effacer par ses grâces toutes les autres femmes. Elle avait montré au pacha le désir de fêter son père. Osman, ravi de cette demande, lui dit : O ma bien-aimée, tes ordres sont une loi; mais que cette fête devienne celle de notre amour : faisons de-

vant ton père, en ce jour solennel, le serment de nous aimer toujours. Esmer ne s'y opposa point. Les Turcs prennent un plaisir extrême aux divertissemens des pantomimes, qui sont, en général, des scènes fort courtes et fort louangeuses. On laisse toujours à quelques Grecs le soin de s'acquitter de cette sorte d'adulation.

Cependant il s'est trouvé des sultans amoureux et galans, qui ont voulu eux-mêmes improviser cet hommage offert aux belles du harem. Cet usage fut laissé à Constantinople par les Français qui se rendaient à la guerre sainte; les Grecs de l'empire latin le conservèrent et le transmirent aux Turcs : c'est le seul souvenir de notre passage à Byzance. Malgré l'horreur de ceux-ci pour la civilisation, ils consentent à jouer la pantomime : c'est assurément une grande concession; et puisqu'il est vrai que l'apologue a civilisé les Grecs, il faut croire que les pantomimes rendront le même service aux Mahométans.

Aussitôt une salle de théâtre est ordonnée : on y place un trône pour recevoir le père

d'Esmer. Le jeune pacha, inspiré par l'amour, avait lui-même composé la pièce.

Enfin l'anniversaire de la naissance d'Achmet, cet anniversaire tant désiré, fut annoncé par un béniche; et le soir, lorsque les spectateurs rentrèrent au palais, ils trouvèrent une salle décorée à merveille et resplendissante de lumière.

On se doute bien que dans la pièce le pacha était l'amant d'Esmer. Une superbe parure ajoutait encore aux charmes de sa beauté naturelle; ses cheveux étaient tressés avec des perles, un bouquet de diamans rattachait son voile d'argent, pareil à sa robe. Achmet était dans l'ivresse de l'amour paternel.

La pièce commence; Osman, sous le nom d'un prince arabe, déclarait son amour à la fille d'un roi détrôné auquel il avait donné asile; il tombait à ses genoux, en la pressant d'unir sa destinée à la sienne : la princesse rejetait ses vœux, si son père ne consentait pas à leur bonheur.

Dans ce moment, Achmet oubliant qu'il n'est que spectateur, descend de son trône,

s'écrie : Je te le donne pour époux! et met sa main dans celle du prince arabe.

Tout le monde applaudit à cette pièce, jouée avec tant de vérité. Les deux amans disaient tout bas : Veille sur notre bonheur, Dieu des croyans!

Ainsi donc, ce qui n'était qu'une pantomime ordinaire, devenait pour Osman et Esmer le serment irrévocable qui les unissait tous deux.

Esmer, depuis ce jour, passait des heures délicieuses avec les deux objets de sa tendresse, et ne croyait pas qu'il pût y avoir d'autre félicité que celle dont elle jouissait; mais Osman, brûlant du désir de posséder à jamais sa maîtresse, renouvelait continuellement sa demande à son père, sans pouvoir obtenir qu'il fixât ce moment fortuné. Fatigué de tant de délais, il reprochait à Esmer ses tranquilles sentimens et sa douce espérance. La fille d'Achmet répondait à Osman : Pourquoi tes craintes? ne sommes-nous pas ensemble? Lorsque le soleil se lève, n'est-ce pas toi que j'aperçois le premier, cultivant les fleurs que ma main

a plantées? N'allons-nous pas ensemble recevoir les complimens d'amour de tous nos oiseaux? la tendre colombe roucoule pour nous. Grâce à mon père et à toi, je ne suis point enfermée dans l'intérieur d'un harem, comme les autres femmes de ma nation. Ne suis-je pas libre de te dire tous les jours : Osman, je suis heureuse!.... Pourquoi ces plaintes, ces murmures?

Pardonne, répondait Osman, pardonne à l'amour impétueux d'exhaler quelquefois trop vivement ses désirs; ce cœur, brûlant de posséder tant de charmes, veut dormir près de toi, ou mourir. Je veux encore parler à ton père, lui demander mon épouse, avec ce feu dont ma vie se consume : ce soir, Esmer, il entendra mes désirs, mes sermens.

Hélas! il était loin de s'attendre à ce qui se passait chez Achmet. Le vieil esclave qui était venu implorer sa pitié, entre chez lui, et lui dit : Tu m'as cru malheureux et victime, comme toi, des caprices du sultan : non, je ne suis point un proscrit, mais un sujet dévoué dont mon maître, et le tien, a

fait choix pour te transmettre ses ordres suprêmes : tu vas connaître sa volonté. Et aussitôt il tire un firman écrit par le Grand-Seigneur. A ce seing révéré, Achmet se prosterne : c'est à genoux qu'il va lire un ordre que veut bien lui donner encore son maître. Mais, ô dieux! ses forces lui manquent, sa vue se trouble; il relit en tremblant cet arrêt, ainsi conçu :

« Pacha, avant que le soleil t'éclaire trois fois, avant que trois fois la dernière heure du jour soit expirée, je t'ordonne d'abattre cette tête que je n'ai pu faire fléchir devant les rayons de lumière qui brillent sur mon front. Mon père, apporte-moi cette tête si fière, ta grâce est à ce prix; ta grâce! apprends que tu n'en as pas besoin : ton exil n'avait pour but que de t'offrir l'occasion de mieux servir un maître reconnaissant, qui te comblera des faveurs que le prophète nous a transmises. »

Dans le premier moment, le vieux pacha fut irrésolu; mais les pleurs qu'il répandit donnèrent à l'esclave un garant de son obéissance. Quoi! s'écria-t-il, je n'étais ici que

pour exécuter des ordres sanguinaires! Hélas! c'est celui qui m'a reçu comme un père! Et ce cimeterre doit abattre une tête si chère à ma fille! « Songe, lui dit l'esclave, à satisfaire le sultan : je t'observerai. » Et il le laisse absorbé dans sa douleur. — Est-ce un homme qui me commande un crime? est-ce le prophète qui me parle par sa voix? est-ce un ordre émané du ciel? Divin prophète! fixe mon incertitude, en me faisant connaître par quelque miracle ta volonté suprême.

Esmer arrive sur ces entrefaites : elle est frappée de l'altération des traits d'Achmet. Il se tait à sa vue; ses larmes coulent encore : sa fille se jette dans ses bras. O mon père! quel nouveau malheur te menace! est-ce encore quelque nouvel ordre du barbare? Mais que crains-tu? Osman ne veille-t-il pas sur toi et sur moi?... Elle se promet bien d'aller instruire son amant de l'état affreux où est son père. Ce dernier sort du palais, s'enfonce dans le bois, pour rêver sans témoin à son malheur, et pour le détester. Depuis cet instant l'aspect du jeune pacha le faisait pâlir. Souvent sa fille le questionnait,

pour percer le mystère dont sa conduite était enveloppée.

Déjà le troisième jour était commencé, et Achmet ne pouvait se décider à consommer ce crime horrible : un orage l'empêche de sortir. La chaleur était extrême, le tonnerre grondait encore au loin. Osman veut mettre à profit cette circonstance pour lui parler; il l'engage à prendre le cherbet dans un bosquet de verdure où le soleil ne pénétrait pas : ils y vont ensemble. C'est là qu'il veut lui demander quelle peine imprévue agite ses esprits : O mon père! tu souffres, dépose tes chagrins dans le *cœur de ton* fils. As-tu quelque nouveau désir? tout est ici à tes ordres, tout ce que je possède est à toi; donne-moi Esmer, elle sera mon seul trésor; donne-moi mon épouse, que je sois heureux un seul jour avec elle, et je meurs content.

Le vieux pacha ne répondait que par des larmes, et avec l'accent du désespoir il disait : Au nom de Mahomet, ne te montre pas si parfait! Osman semblait ne pouvoir lui exprimer trop tendrement tous les sen-

timens dont son cœur était rempli; il penche sa tête sur l'épaule d'Achmet, et s'endort. Un souffle aurait été entendu dans ce profond silence. Comme Achmet était agité! Non, dit-il, intéressante victime... c'en est fait, je cède à la voix de mon cœur, et tombant à ses genoux, je vais lui déclarer mon désespoir. Que le sultan cherche un autre bourreau! qu'il fasse tomber ma tête! Quel sommeil paisible! le nom d'Esmer et le mien interrompent seuls le calme qui règne ici: ne différons plus cet horrible aveu. Il allait se précipiter aux pieds de sa victime; un léger bruit se fait entendre: c'est l'envoyé homicide et silencieux, qui lui montre l'ordre du sultan.

Au même instant un éclair épouvantable fend la nue et fait jaillir des étincelles lumineuses du cimeterre qu'il apportait. Achmet crut voir se manifester l'ordre du prophète. L'envoyé pose doucement l'arme meurtrière à côté de lui, et disparaît avec l'éclair. Achmet, éperdu, invoque Dieu et le prophète. Un second éclair brille: c'est l'ordre de Mahomet; plus de doute, il faut

obéir. O voix du cœur et de la reconnaissance, taisez-vous! Il dégage son bras de celui d'Osman, qui, sans s'éveiller, courbe sa tête sur le sopha de mousse où ils étaient assis. Achmet, d'une main égarée, lui donne le coup mortel; il entend un cri lamentable : O mon père! Osman n'est plus! une large blessure a fait ruisseler son sang sur le meurtrier.....

Esmer venait achever la journée dans ce bosquet, où elle avait la certitude de trouver l'objet de sa tendresse. Elle en voit sortir son père, pâle, en désordre; ses habits sont couverts de sang : un funeste pressentiment l'agite... Elle entre : quel spectacle! l'ami de son cœur est étendu sans vie sur le lit de gazon! Long-temps immobile et muette, elle contemple ce corps sanglant. O vue terrible! ô combat déchirant! Esmer n'a point de larmes : elle trempe un mouchoir dans ce sang si cher... elle cherche son père, elle le trouve à quelques pas de ce fatal bosquet : Est-ce toi, Achmet, qui es le meurtrier du plus tendre, du plus vertueux des époux? Le vieillard lui répond : J'ai

rempli mon devoir : Mahomet et le sultan me l'ont commandé. — Eh bien, tu n'as plus de fille ! Que l'on fasse les apprêts de mon départ ; je veux, loin de mon barbare père, pleurer toute ma vie mon époux ; oui, Achmet, mon époux ! Apprends qu'il avait reçu ma foi en ta présence : toi-même, tu as mis ma main dans la sienne. Cours auprès de ton sultan recevoir le prix du sang de ton fils ; je veux partir cette nuit, et aller m'enfermer au vieux sérail, refuge ouvert à la douleur, gémir sur celui que j'adorais, et détester ta cruelle obéissance. Voilà, dit-elle, en montrant le mouchoir imprégné du sang de son amant, le seul trésor que j'emporte. Tels furent ses derniers adieux à son père. Elle est, depuis ce temps, au vieux sérail, habité par les femmes et par les esclaves des prédécesseurs du souverain ; elle y a trouvé une des cadines du sultan, que rien ne peut consoler de sa perte : elles jouissent ensemble de la triste douceur de pleurer ceux qu'une mort cruelle a ravis à leur amour. Une peine bien vive a besoin de s'exhaler ; celui qui n'a jamais versé les

larmes du regret ne peut comprendre l'expression de sa tendre douleur.

Achmet revint auprès du sultan, qui lui rendit sa fortune et lui donna un autre pachalic; mais que lui importaient ces honneurs! que lui importait la vie! Il n'avait plus de fille, et chez les Turcs c'est une tache infâmante d'être abandonné de ses enfans: il acheva dans les remords sa déplorable existence.

Voilà donc cette religion musulmane dont la politique fit un instrument de vengeance! Elle commande le meurtre à un esclave dont la vertu se débat inutilement sous la puissance du crime. Chez les Turcs un seul devoir est respecté; et c'est ce devoir qui, mettant un poignard dans les mains d'un frère, d'un ami, l'oblige à frapper l'objet de ses plus chères affections!

FIN.

IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER, RUE GUÉNÉGAUD.







THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

STALL-STUDY
CHARGED
CANCELLED
1986
OCT 2 7 1986
CANCELLED

WIDENER
CANCELLED
WIDENER
MAY 1 0 1998
BOOK DUE



